

**VÈME RENDEZ-VOUS DE L'INTERNATIONALE DES FORUMS
ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DU CHAMP LACANIEN**

LES TEMPS DU SUJET DE L'INCONSCIENT

La psychanalyse dans son temps et le temps de la psychanalyse

Volume préparatoire

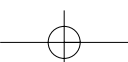
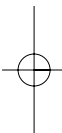
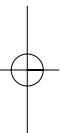
EPFCL

118 rue d'assas – 75006 Paris

Tel : 01 56 24 22 56 – Fax : 01 56 24 22 37

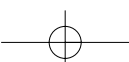
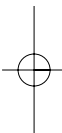
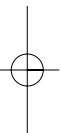
epfcl.secretariat@orange.fr

www.champlacaniensfrance.net



**Ce volume a été composé par le CIOE
M. Angeles Escudero Gomez, Lydia Gómez,
R. Miralpeix, Marc Strauss, M Angelia Teixeira,
Jorge A Zanghellini**

**Directeur de la publication : Marc Strauss
Comité de rédaction : Olivia Dauverchain,
Josée Mattei, Géraldine Philippe**



Éditorial

Ramon Miralpeix*

Hétérité 3 se faisait l'écho en 2003 des premières Journées Européennes de l'Internationale des Forums qui ont eu lieu à Madrid en octobre 2002 : *Le temps de la psychanalyse*. Dans ce volume préparatoire dans lequel sont publiés les textes qui devront nous aider à nous placer dans la visée du V^{ème} Rendez-vous de l'Internationale des Forums ; il s'agit d'un nouveau retour, comme dans une analyse, jamais égal au précédent, pour étudier ce qui n'existe peut-être que pour l'homme, le temps et la dialectique ouverte entre l'instant et la durée, entre l'atemporalité et le dire... tout cela dans un cadre spécifié, celui d'une psychanalyse.

Le CIOE, qui a la responsabilité de la publication de ce volume, espère que sa lecture offrira à tous l'occasion de se préparer davantage à la Rencontre.

Il y a déjà presque un siècle, Freud situait la psychanalyse dans l'histoire de l'humanité dans la série des « graves humiliations à sa fierté ingénue » (Freud, 1917¹). Aujourd'hui, cela ne nous rend guère nerveux de savoir que la Terre n'est pas le centre de l'univers, que la primauté de l'homme sur la Terre ne provient d'aucun privilège dû à son origine propre... le discours lui-même de la science s'occupe de suturer les traumatismes que son savoir a pu produire. L'inquiétante révélation que le « je », sur lequel s'était soutenue la pensée elle-même, n'était pas plus qu'un voile, une écorce dissimulant ses raisons propres, cette inquiétude ne va pas pouvoir être dissoute parce que la

psychanalyse a pour essence justement le trou. Avec la psychanalyse, il s'agit d'un savoir qui opère sur cette blessure en la mettant à découvert au lieu de la suturer. L'« incongruité » de la psychanalyse avec la science, en ce sens, est assurée. Cet inconvénient est depuis son origine, et subsistera aussi longtemps que la psychanalyse.

La question en relation au temps est pour nous psychanalystes de pouvoir discerner quel est réellement l'apport de la psychanalyse à l'humanité. La question pertinente n'est pas très complexe méthodologiquement : en quoi la psychanalyse a-t-elle changé l'humanité ? Nous savons que la science a introduit la possibilité de son annihilation, non seulement par les guerres ou par les armes accumulées, mais aussi par le déséquilibre manifeste produit dans l'atmosphère par les émissions de gaz ; nous verrons si elle sera capable aussi de coudre ce trou. La psychanalyse a introduit, il me semble pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la perte de l'innocence, autrement dit a introduit la possibilité d'un véritable athéisme. Soit, selon les mots de Lacan : « Ceci est le grand secret : il n'y a pas d'Autre de l'Autre »². Que ce savoir ne conduise pas seulement au cynisme est un défi pour la psychanalyse elle-même, et pour nous dans l'EPFCL.

Si la question du temps est fondamentale pour nous, elle acquiert encore une valeur supplémentaire du fait d'être le temps de la séance, un trait unaire – si vous me permettez cette expression – sur lequel s'est fixée la

Éditorial

signification de la différence, de la rupture dans l'histoire de la psychanalyse qui fait qu'il y a maintenant des lacaniens et des non-lacaniens. Et elle est fondamentale en outre parce que la conception du temps détermine ce qui peut arriver, et par conséquent ce qui arrive, entre une entrée et une sortie, entre un début et une fin.

En ce qui concerne le temps de la séance, celui-ci cesse d'être soumis au chronomètre – tant dans la séance à durée variable que dans la séance brève – pour rester sous la responsabilité de l'analyste. Ce temps sera déterminé par une logique subjective relative à un temps symbolique, mais aussi par une logique objective plus relative à ce qui est réel dans ce qui est temporaire. Dans cette dernière, l'enjeu est d'indiquer soit le moment où l'objet ou son trou montre le nez, soit la coupure qui rend propice son émergence. La conséquence technique, le changement de l'utilisation du temps comme béquille de la loi pour son utilisation comme élément de la structure aura constitué la contribution technique plus importante – c'est peut-être la seule significative – qui aura été introduite dans la cure analytique après le divan.

En ce qui concerne le temps d'une analyse, nous soutenons la thèse d'une fin, mais aussi le temps de l'émergence du désir de l'analyste et le temps de la passe. Ces trois moments, la fin, l'urgence du désir de l'analyste et la passe ne sont ni homogènes ni contemporains et sont difficiles à systématiser. Restent les moments cruciaux de virage, de sortie, de changements d'analyste... particuliers à chaque parcours mais non pour cela moins importants ou intéressants pour le savoir qui nous occupe.

On dit – il y a un discours qui soutient ce dit – que la temporalité contemporaine

est celle de l'hypermodernité, dans laquelle le caractère idéal du temps est l'immédiateté, qui produit une signification subjective de « consommateur impatient »³. Le plaisir des préludes, du chemin, est noyé par la jouissance de l'acte, de l'arrivée. Ce qui ne laisse pas d'être paradoxal avec le fait, sinon croissant du moins persistant, d'une spiritualité et d'une recherche de ce qu'on ne peut pas acheter. Notre mouvement a choisi de faire sien, comme champ d'opération, le champ lacanien, qui n'est autre que celui des jouissances et des discours dans lesquels elles sont soutenues aujourd'hui et ici. C'est pour cela qu'une Rencontre Internationale sur le temps est encore pertinente.

Le temps dans lequel nous vivons est un temps où le patient, qui pourra éventuellement devenir analysant, se montre auparavant, à beaucoup d'occasions, comme un consommateur. Sa temporalité est celle qui va de la possession d'un gadget à travers lequel il pense jouir jusqu'à sa consommation, c'est-à-dire jusqu'à sa conversion en reste, quand un autre gadget occupera sa place.

L'a-temporalité de l'inconscient exige un temps opposé à celui de l'immédiat pour être dévoilé. L'embrayage de la psychanalyse, alors, n'est pas facile. Il ne l'a jamais été, mais pendant un temps le désir a pu être à la mode – encore qu'il ait été revêtu d'idéaux dont il ne reste que le désenchantement. Si le désir a toujours le manque comme partenaire et si son temps est celui d'un parcours, la jouissance, elle, fait toujours Un, et son temps est celui de l'instant. C'est peut-être par là, par la revendication d'un espace pour le désir, que la psychanalyse acquiert une nouvelle valeur subversive, et ainsi une place possible. À partir de ce contexte de subversion, nous pourrions

examiner sa place dans les réglementations des psychothérapies ou sa situation par rapport au monde de la santé. S'il fallait prendre une image guerrière, il s'agirait de préciser ce qui stratégiquement peut être le plus utile à la cause, de la guerre de guérillas ou de l'infiltration dans le domaine ennemi... ou de la combinaison des deux.

Finalement, notre temps, c'est-à-dire, celui des Forums et son École. Dix années seront passées depuis juillet 1998, temps suffisant pour faire une bonne mise au point de nos institutions, en fonction de leur aptitude à soutenir la psychanalyse par les psychanalystes qu'elles reçoivent, pour que les choses puissent avancer sur le chemin du savoir que nous parvenons à obtenir de la passe, pour le développement et la transmission de la psychanalyse dans le monde. Certaines des variables dont nous partons ne sont plus aujourd'hui les précédentes : nous ne sommes dans le moment de fondation où

il nous fallait accentuer les différences avec le modèle dont nous sommes partis. Par contre, nous sommes déjà dans le temps de notre École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien.

Ce n'est pas ici le lieu des bilans et des nouvelles propositions, mais plutôt celui d'annoncer leur possibilité afin que l'Internationale de Forums et son École, trouvent un nouvel équilibre entre le dynamisme d'un état constitutif permanent et la stabilité des institutions bien affirmées.

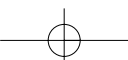
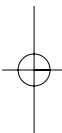
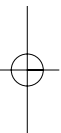
Pour finir, le temps entre ce volume et la Rencontre à São Paulo, un temps préliminaire qui a une double fin : avancer – faire avant-poste – dans le parcours théorique par différentes questions sur le temps et la psychanalyse ; mais en plus, causer le désir de suivre l'événement et, par conséquent, nous retrouver à beaucoup d'entre nous en juillet 2008 au Brésil.

* Traduction : Marc Strauss.

¹ Freud Sigmund, *Introduction à la Psychanalyse, conférence n°18 « Rattachement à une action traumatique. L'inconscient »* Paris, PBP, p.255.

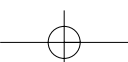
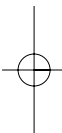
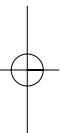
² Lacan Jacques, Séminaire VI « Le désir et son interprétation », inédit, leçon du 9 avril 1959.

³ Lipovetsky G. *Hipermodernidad, la era en que vivimos*.



Le sujet et le temps

- *Le temps de l'acte*
- *Objet Coupure et temps*
- *À l'heure de la Vérité : a*
- *Interprétation, coupure et temps*
- *Subjectivation du temps à la fin*
- *Les temps du sujet (est opus temporis)*
- *Les temps du sujet dans le discours*
- *Temps de l'inconscient et discours de l'époque : progression, régression, destitution*
- *La temporalité du transfert*



Le sujet et le temps

Le temps de l'acte

Juan Guillermo Uribe*

Nous vivons, nous existons et nous mourons dans le temps. Notre existence est marquée par la durée. Le traitement que chaque sujet fait de cette *durée*, est affecté et déterminé par la position inconsciente. On peut affirmer que le temps et sa conception sont affectés par les structures cliniques : le temps dans l'obsession et sa postposition de l'acte. Temps de l'hystérie avec son anticipation inhibitrice. Temps dans la perversion avec la prise de l'exécution. Temps de la mélancolie, éternisé dans sa durée. Temps dans la psychose avec l'altération bizarre de l'espace dans la schizophrénie et l'infatigable initiative de l'Autre dans la paranoïa. De là l'importance de traiter le temps dans le dispositif analytique et son intime relation avec l'Acte analytique.

Le sens commun traite, ordonne le phénomène du temps vécu en se servant des ressources de la physique et de la géométrie : temps linaire, temps circulaire, répétition du temps. La durée du chronomètre est la ressource ordinaire pour mettre le temps à sa place. Lorsqu'on parle d'éternité, perpétuité et temps infini, on essaie de fixer des limites aussi bien au commencement qu'à la fin du phénomène. Cependant, la grammaire ne se soumet pas à ces modèles du sens commun : le temps présent peut avoir une signification de passé historique ; le passé peut exprimer un présent permanent ; le futur antérieur de par sa structure est le temps de la rétroaction : « J'arriverai et tu seras parti... ». La rétroaction du sens, propre de la structure signifiante, affecte la

linéarité discursive dans l'attente du point d'accrochage entre code et message.

C'est Freud qui a perçu l'intemporalité de l'inconscient *Zeitloss*, particulièrement dans la représentation des rêves. Ce fait clinique oblige au retour rétroactif pour déchiffrer le sens noué dans ce phénomène sans sens. Freud nomme cette opération *Nachträglich*.

En introduisant la logique du signifiant comme ressource qui ordonne les phénomènes cliniques, Lacan se confronte aussi bien au problème du temps qu'à celui de l'espace, noués dans toute expérience clinique, et particulièrement vérifiables dans le dispositif analytique. Lorsque Lacan introduit le signifiant comme ressource qui ordonne les phénomènes cliniques, il se trouve face au problème du temps et de l'espace, tels que Freud les avait décrits en relation à l'inconscient. *Le Stade du miroir* dans sa version de 1936, introduit la dimension temporelle en la liant avec l'appréhension de l'image réfléchie sur une surface. Temps et espace se combinent dans le moment de la précipitation de l'image fondatrice du moi.

Une réflexion soignée sur ce phénomène a mené Lacan à prendre des distances par rapport à Descartes qui avec l'expérience du *cogito* sépare la *res extensa* de la *res cogitans*. Pour Lacan, dans l'expérience du miroir, le sujet s'appréhende dans l'image reflétée dans la surface du miroir, ce qui constitue « ...un moment de structuration génétique de la constitution de la réalité... ». En introduisant sa définition du signifiant, il peut retourner à Freud pour effectuer sa

Le sujet et le temps

lecture bien connue avec ses conséquences. Voyons sa définition canonique, en outre non modifiée dans son enseignement : « Notre définition du signifiant (il n'y en a pas autre) est : un signifiant pour un autre signifiant. Ce signifiant serait donc le signifiant par lequel tous les autres signifiants représentent le sujet... ». Cette définition lui sert à s'éloigner de la phénoménologie de l'intersubjectivité du moi-toi dans la rencontre avec le semblant, et pour introduire le concept de l'Autre comme lieu du symbolique « trésor des signifiants ». Le sujet représenté dans la chaîne signifiante permet à Lacan de nouer l'extension de la chaîne qui défile dans la flèche du temps, avec les scansions successives de la combinatoire de la diachronie et de la synchronie qui sont celles qui déterminent les conditions de l'acte c'est-à-dire, l'anticipation de la hâte et la rétroaction du sens.

Le temps et l'assertion de la certitude anticipée. Un nouveau sophisme. Bien des années d'élucidation théorique ont été nécessaires pour que Lacan puisse résoudre le thème de l'intersubjectivité et de la relation du sujet individuel avec le collectif social. Moyennant son « petit sophisme » – tel qu'il l'a nommé – il a établi la relation avec le stade du Miroir et ses différentes modifications entre 1936 et 1949. Dans cette période, il examine les conséquences de la prématuration de la créature humaine et sa dépendance radicale au semblable qui sert au sujet à trouver une unité face à la variation des images du corps. L'image du double en tant qu'idéal lui sert de modèle et en même temps l'aliène. Selon Lacan, de ce moment se génère l'archétype des sentiments sociaux. On peut observer dans cette réflexion de Lacan la référence à la première expérience de satisfaction décrite par Freud dans *L'Esquisse de la psychologie scientifique* (1895) où le prochain est aussi

bien le même que l'objet hostile. Freud affirme que c'est là que s'origine la source des sentiments moraux.

La jalousie, la transitivité et la constitution du moi se trouvent parmi les conséquences de l'élucidation réalisée par Lacan en relation au stade du miroir. Celui-ci est soumis à une nouvelle réflexion puisque le sujet est inclus dans la dialectique sociale, avec les conséquences d'anticipation et de vacillation implicites dans le jugement en relation avec ses semblables. Les registres imaginaire et symbolique sont des catégories pour la réflexion du temps logique, tant que le langage et la relation du sujet parlant avec celui-ci dépasse le simple scénario de la vision et du reflet.

Les trois temps logiques : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure, commencent à se séparer du champ du sophisme pour s'inclure dans la réflexion clinique. Lacan considère l'intervention clinique de Freud avec l'Homme aux loups comme une pression temporelle qui produit un pas en direction de la première personne. L'application du temps logique à la clinique individuelle, implique l'abandon de la scène collective pour faire passer le temps logique au sujet comme conséquence de l'articulation signifiante. Le temps logique devient la condition de l'acte.

Lacan noue le désir du sujet aux conditions de l'acte pour montrer que : « Le temps peut seulement se distinguer dans l'acte de la parole. Le présent n'est rien d'autre que le moment dans lequel je parle. Il résulte qu'il est strictement impossible de concevoir une temporalité dans une dimension des appétits. L'abc de la temporalité réclame la structure du langage ».

* Traduction : Maria de Los Angeles.

Objet Coupure et temps

Beatriz Elena Maya Restrepo*

Que le langage soit condition de l'inconscient détermine que l'expérience de l'analyse se passe en deux temps : diachronique et synchronique. Le synchronique produit l'émergence du sujet à partir de la coupure de la chaîne signifiante, ainsi que le démontre Lacan avec la topologie : « le sujet en tant que marqué par le signifiant est proprement dans le fantasme coupure de *a* ». Le diachronique s'instaure par la demande, le désir et la répétition.

Il y a deux formes d'accès au temps chronologique, *automaton* et *tuché*, dans la tentative d'appréhender l'imaginaire de l'histoire avec l'entrecroisement symbolique mais en introduisant un temps réel. Sur lequel de ces deux temps soutenir le réel ? Lacan nous en laisse un autre, le temps logique. Un temps marqué fondamentalement par l'objet *a*.

Dans le Séminaire XX, *Encore*, Lacan nous dit « ...le *a* minuscule thétise la fonction de la hâte ». Expression qui émerge dans le cadre d'une référence à son article sur *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*, qui prétend répondre par la logique de la fin. Que nous dit cette expression ? Voyons, thétiser *tithenai* signifie placer, c'est-à-dire, mettre devant, faire émerger. Dans ce cas, quoi ? « la fonction de la hâte », expression qui introduit un autre temps, celui de la fin de l'expérience : la hâte. Quelle est sa fonction ? La sortie. Retrouve-t-on là l'objet *a* et le temps ? Est-ce l'objet *a* qui fait exister le temps de la hâte ? Ce temps est-il celui qui supporte le réel de l'expérience ?

L'objet *a* que Lacan a lié à l'incommensurabilité du nombre d'or, est la mesure impossible de l'espace entre deux. Nous avons donc espace et temps articulés par l'objet *a*, ou plutôt le temps que cet objet fait émerger, temps incommensurable, instant de la hâte, temps d'un dire. Temps seulement descriptible, comme l'éclair auquel Lacan fait référence et qui renvoie à Héraclite : « Le coup de tonnerre qui commande », et au commentaire que Heidegger en fait : « laisser être devant [...] comme cela même [...] mettre Un et le même en Un ». Le Bien disposé qui pour Héraclite « seul est possible si l'Un est Tout » et qui s'écrit. Qu'est-ce cela ? Le coup de foudre, l'éclair, le coup de tonnerre qui commande les tous, Un compris dans le Tout non pas comme universalité, mais comme la particularité que l'Un introduit.

De quelle façon surgit le *a* dans le dire de la fin ? Si cela s'écrit $1+a=1/a$ ou $1/a+1=a$, il n'y a pas d'autre voie que celle du Un. Nommer l'Un de la répétition celui de l'identification qui porte à l'Un de la différence, c'est-à-dire du « je pense » $1/1+1$ qui permet la répétition du trait Unaire, au « je suis » = *a*. En sachant que le *a*, en tant qu'incommensurable ne pourra pas être nommé, que ce qui se rapproche le plus c'est l'Un de la différence qui le pointe. Pour cela Lacan va dire : « je pense : donc je suis ». Ce « donc je suis » est une pensée. Pour cela il va corriger la formule ainsi : Je pense donc : « je suis ». Ainsi, l'émergence du *a* ne peut être considérée comme un dire effectif dit *a*, mais plutôt du surgissement de la coupure

Le sujet et le temps

qui introduit le trait faisant surgir un temps : celui de l'objet *a*.

Unique savoir possible, celui du trait de la répétition isolée, savoir mutilé de sens, qui s'assume comme sinthome pour savoir y faire avec lui. Lettre qui ferait littoral entre savoir et jouissance.

Dans son ouvrage, Lacan distingue l'Un de la totalité de l'Un de la différence. Le trait unaire se trouve du côté de la différence, de l'écrit, et nous enseigne qu'il s'agit d'un signifiant pris de l'Autre, à partir duquel se fait la chaîne avec d'autres signifiants, établissant le sens du symptôme et de la répétition, mais en même temps introduisant la jouissance devant être déchiffrée dans l'analyse. La jouissance comme l'occulte qui viendrait faire présence dans un mot, dans un signifiant.

L'objet *a*, ainsi émergé fait coupure pour l'émergence de l'être et pour provoquer la destitution subjective. Donc, de cette coupure signifiante émerge le sujet, mais à la fin se destitue par la coupure qu'introduit l'objet *a*, temps de l'être. Temps de la fin mais aussi temps pour l'interprétation qui le présentifie. « Est-ce que nous ne devons pas faire une part essentielle dans ceci qui est immanent à toute la situation même, en tant que notre désir doit se limiter à ce vide, à cet endroit que nous laissons au désir pour que puisse se situer là dans la coupure ? Dans cette coupure qui sans aucun doute est le moyen le plus efficace de l'intervention et de l'interprétation analytique. »

À l'heure de la Vérité : a

Juan Manuel Uribe Cano*

Temps, coupure, espace et clinique font partie de la vie de la psychanalyse, difficiles à conjuguer sur le plan des concepts et de la pratique même.

D'abord, la réalité qui se joue dans les cabinets ne peut pas être différente de ce que nous avons nommé la réalité psychique, qui en apparence résulte d'une différenciation entre une réalité fictive présente chez l'analysant dans sa réflexion, et une réalité réelle du côté de l'analyste en tant que dépositaire d'un savoir supposé.

Comprise de cette façon, la réalité psychique n'est pas très différente d'une conception ontologique, et ne prêterait pas à de grandes difficultés pour que tout bon archéologue puisse la trouver. Cependant, la réalité psychique apparaît comme n'appartenant ni au symbolique, ni à l'imaginaire ni au réel de façon exclusive, de sorte qu'aucun registre dans son domaine ne la représente.

C'est dans leur intersection, à l'endroit où convergent ces registres que se place l'objet *a* ; leur soutien et garantie de sa présence dans les trois registres au niveau structural. On pourrait dire que les trois le visent et aucun n'arrive à l'attraper, faisant de la non capture, ce qui par nature est un impossible.

Mais cet impossible *a* est, dans la mesure où l'on ne comprend pas que la relation existante dans la pratique n'est pas une division élémentaire entre analysant et analyste, l'existence de deux espaces différenciés. Au contraire, si nous comprenons l'existence d'un seul espace continu, nous verrons l'occasion de l'inscrire en lui-même, de le rendre

possible, grâce au fait que celui-ci retourne toujours au même endroit.

Espace continu et retour font qu'il n'existe pas de distinction entre extérieur et intérieur mais se présentent comme une bande de Mœbius où circule le *a* ; de sorte que l'analyste est dans l'analysant et celui-ci dans l'analyste.

Avec ceci on peut envisager que l'utilisation de la topologie est nécessaire pour comprendre la réalité psychique et particulièrement le *a* et son inscription dans le *continuum*.

L'inscription de *a* s'obtient en exerçant une coupure dans deux directions : a. dans le temporel et b. dans l'espace. Dans la première coupure ce qui se présente est une discontinuité dans l'avant et l'après de la succession pour faire irruption dans l'intervalle du futur antérieur ; c'est-à-dire, dans le présent toujours fugace et simplement dit dans l'instant.

Dans la deuxième coupure, ce dont il s'agit c'est de sortir l'objet, de le faire sauter là où le point symbolique qui signe une limite spatiale se trouve à travers un point abstrait, par un point infini de fuite qui permet l'accès au réel. L'antérieur implique que la position de l'analyste est celle de la perspective en tant que celui qui prétend à la réalité.

L'objet comme cause du désir ne peut être présenté par un point mathématique car cela équivaldrait à un point fixe et impénétrable, distinct de l'espace même. Cet objet doit être espace même et possibilité de sa présence constante dans les registres et en même temps possible d'être pensable en l'absence d'objets.

Le sujet et le temps

Le *a* donc, c'est un point projectif qui s'actualise à travers l'action de la coupure. Coupure opportune dans un temps présent dans une scène clinique et averti par l'analyste, qui capture mais qui n'appréhende pas, advenu de l'autre côté du miroir et mis du côté de l'analysant comme motif de son angoisse.

Le point de fuite, qui ne peut pas être réduit car sa nature même est d'ouvrir toujours l'horizon, la limite, dans chaque cas pour mettre quelque chose de plus original, fait partie du plan projectif qui dénonce la structure de la réalité. Mais, on ne peut pas croire que ce point de fuite va vers l'infini car en se retrouvant circuler dans une bande de Mœbius double, due à la transformation des trois registres, se place, ce point, toujours dans la limite, est la limite de la singularité de chaque sujet dans son être manquant.

En ouvrant la limite du bidimensionnel au tridimensionnel moyennant l'inclusion d'un point dans l'horizon

décentré où les axes du plan bidimensionnel se croisaient, un point dans l'horizon décentré qui finit avec l'organisation spatiale du même discours, pour dénoncer ce qui est dans le fondement, dans la cause.

Si le plan bidimensionnel réussit un placement des événements du monde, sous la chosification algébrique, le plan tridimensionnel rompt cette chosification et en la rompant met le plastique qui constitue l'élastique et dans le même temps, derrière le miroir, le monstrueux en tant qu'*in-forme*.

L'antériorité mis dans l'espace du cabinet, tout entier dans la brièveté transfinie de l'espace entre deux, motif éthique supporté par le *a* s'inscrit dans une topologie qui admet la coupure par le vécu de l'espace temporel du binôme en action.

Cet instant, d'heureuse rencontre, c'est le temps de la vérité, le *momentum* du *a*... à l'heure de la vérité : *a*.

* Traduction : Maria de Los Angeles.

Interprétation, coupure et temps

Ricardo Rojas Gutiérrez*

Pour Freud dans son texte *Remémoration, répétition et perlaboration*, ce qui permet de distinguer le traitement psychanalytique de « tout influx suggestif » c'est le travail d'élaboration (*durcharbeiten*) qui permet – si nous lisons ce texte avec Lacan – de découvrir les motions pulsionnelles réprimées à l'origine de la fermeture de l'inconscient.

Dans cette direction Lacan nous dira dans son Séminaire XI *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, qu'une psychanalyse didactique est celle qui a fait le tour du nœud jusqu'à la fin, et celui-ci doit être parcouru plus d'une fois, seule façon de rendre compte du terme *durcharbeiten*, comme nécessité d'élaboration. Ce travail implique la mise en acte (répétition) de la réalité sexuelle de l'inconscient, travail du transfert, autre traduction possible du terme *durcharbeiten* qui met en jeu la pulsion.

Lacan nous dit dans « La direction de la cure » que l'interprétation inscrite dans la doctrine du signifiant montre les modes d'effet de celui-ci sur le surgissement du signifié. De cette façon elle peut produire quelque chose de nouveau en se fondant sur le fait que l'inconscient a structure de langage. Lacan affirme que « Pour déchiffrer la diachronie des répétitions inconscientes l'interprétation doit introduire dans la synchronie des signifiants qui se mélangent, quelque chose qui brusquement rende possible leur traduction ». Dans ce même texte il souligne que le désir « ne peut être capté que dans l'interprétation ».

Ce sera donc précisément par le désir que nous allons penser la relation de l'interprétation au temps. Dans son Séminaire IX, Lacan avance que « dans l'espace même topologique qui définit l'objet du désir, est probable que ce nombre inhérent – qualité de l'objet tel qu'il est constitué au niveau du désir – n'est pas autre chose que la marque de la temporalité inaugurale qui constitue ce champ. Ce qui caractérise la double boucle, c'est la répétition, si l'on peut dire radicale ; il y a dans sa structure le fait de deux fois le tour, c'est à la fois cet élément du temporel ». Nous voyons comment un élément central dans la structure du désir est cette double boucle que Lacan lie étroitement avec la répétition dont nous avons déjà souligné qu'elle met en jeu – en acte – le pulsionnel dans la fermeture de l'inconscient, précisément par l'incidence de quelque chose qui joue le rôle d'obturateur – l'objet *a* aspiré, dans l'orifice du schème de la nasse, utilisé par Lacan pour que nous puissions comprendre cette affaire.

Nous voyons donc comment en premier lieu, un temps d'élaboration est nécessaire, travail du transfert, ouverture et fermeture de l'inconscient, les multiples tours de la demande autour du tore, fermeture de l'inconscient soulignée par Lacan comme « point d'impact de la portée de l'interprétation », « moment initial dans lequel l'interprétation peut accomplir son but ». Quel est donc le but de l'interprétation ? Qu'il y ait quelque chose du pulsionnel qui se présente, et nous serions là à côté de Freud lorsqu'il

Le sujet et le temps

souligne ce qui constitue la spécificité de la psychanalyse.

Lacan dans le Séminaire XIV, « La logique du fantasme », dit qu'il est impossible de définir l'acte si ce n'est sur le fondement de la double boucle de la répétition, et souligne que nous pouvons dire que l'acte est fondateur du sujet. Double boucle qui est un simple trait, trait unaire dont se soutient ce qui se répète, car en se répétant il doit faire la boucle, se retrouver à l'origine et de ce fait, marquer ce qui se répète. La boucle introduit l'élément qui n'est pas dénombrable, le Un-en-plus qui est essentiel pour toute détermination signifiante.

La double boucle de l'interprétation coïncide avec la double boucle qui constitue le sujet. C'est ce circuit de double tour qui cerne un vide, et le Un-en-plus essentiel à la détermination signifiante, tour que le sujet ne peut pas compter. C'est là que l'acte analytique – en qualité de coupure interprétative – fait révéler la structure du langage. De là prennent leur fondement les séances de durée variable, où la ponctuation, la scansion, et la suspension forment trois sortes d'opérateurs qui régulent la logique du temps de la séance analytique.

Mais le double tour et la double boucle ne se présentent pas seulement dans la scansion de la séance, ils sont aussi présents dans la structure de l'interprétation équivoque. Lacan en parle dans l'« Étourdit », en disant que c'est dans ces équivoques que s'inscrit ce qui est du côté d'une énonciation et qu'ils se concentrent dans trois nœuds où l'on souligne non seulement la présence de l'impair mais aussi qu'aucun d'eux ne s'impose comme premier ; en plus, l'ordre dans lequel Lacan les expose homophoniques, grammaticaux et logiques, est quelque

chose qui se soutient d'un double boucle plus que d'un unique tour. Ces trois interprétations qui rejoignent le chiffre trois, du zéro à l'impair trois, résonnent en visant la *Bedeutung* qui n'est autre chose que l'objet *a* présent dans le circuit de la pulsion.

Mais alors, comment résoudre cette signification référente que l'interprétation vise ? Lacan nous dit dans l'« Étourdit » que : « L'objet *a* en tombant dans le trou de la bande se projette là après coup dans ce que nous appellerons par un abus imaginaire, le trou central du tore, c'est-à-dire autour de quoi le trans-infini impair de la demande se résout par le double tour de l'interprétation ».

Nous avons souligné que les interprétations équivoques et les scansions coïncident avec la double boucle, mais Lacan souligne ici une interprétation qui résout le trans-infini impair de la demande, c'est-à-dire le symptôme : cesse de s'écrire. Nous pouvons conclure que chez Lacan il y a une interprétation de la fin de l'analyse, interprétation et final auquel il octroie une logique de l'acte ; elle souligne en elle-même un Acte qui est signifiant. « C'est un signifiant qui se répète bien qu'il passe dans un seul geste, pour des raisons topologiques qui rendent possible l'existence de la double boucle créée par une seule coupure. C'est lui l'instauration du sujet comme tel ». C'est un acte véritable dont le sujet émerge différent puisque la coupure modifie sa structure. Le corrélat de cet Acte est la méconnaissance ou plutôt la limite imposée à sa reconnaissance chez le sujet *Repräsentanz* dans la *Vorstellung* qui dans cet acte est la *Verleugnung*.

Limite et rencontre avec l'inconsistance de l'Autre, moment dans lequel le tressage entre le Un et *a* se défait. L'Un de l'exception tombe et réunit la série des

autres uns, ce qui rend possible d'examiner les relations entre l'Un et l'Autre et ce qui permet aussi de reconnaître l'équivalence du sujet avec l'objet a , moment de la fin où l'élection de la fin permettra à l'analysant – de par ses conséquences – de se « désabonner de l'inconscient » en trouvant la juste place de la hâte (*pris(a)*) en un savoir y faire avec, au-delà de la *Verleugnung*.

Subjectivation du temps à la fin

Patricia Muñoz*

« *Le temps peut seulement se distinguer dans l'acte de la parole. Le présent n'est rien d'autre que le moment dans lequel on parle* »

Le sujet qui a fini son analyse est un sujet transformé dans plusieurs sens. Ce qui nous intéresse ce sont les effets dans leur rapport avec le temps et en conséquence avec la vie, la mort et l'acte. C'est dans la confrontation avec la mort, dans le sens de lui tenir tête, d'être disposé à mourir, que se transforme la relation avec le temps et la vie.

En psychanalyse, la castration et la mort sont étroitement liées ; on peut dire qu'il s'agit d'assumer la castration comme effet de la fin de l'analyse.

Voyons la définition du temps du Dictionnaire de Maria Moliner : « magnitude dans laquelle se développent les différents stades d'une même chose ou qu'il advient l'existence de différentes choses dans un même endroit ». On lui donne fréquemment une valeur pathétique comme succession d'instant qui arrivent et passent de façon inexorable et dans lesquels se déroulent la vie et l'activité, et qui se réfléchissent dans le langage avec les verbes tels que : se dépêcher, harceler, traquer, presser ».

Cette définition du temps implique la vie et l'acte, montre aussi cette pression qui nous évoque la pulsion ou l'objet *a*, comme l'empressement à l'acte. Dans le *Séminaire XX, Encore*, Lacan reprend l'apologue des prisonniers, les temps logiques, pour considérer le moment de conclure, non plus à partir d'un calcul

intersubjectif mais à partir de la hâte introduite par l'objet *a*, la fonction de la hâte nécessaire pour que le savoir passe au dire. Il y a un effet du temps empresse à la fin de l'analyse.

Le sujet névrotique est suspendu au temps de l'Autre, l'analyse permet de se séparer de l'Autre et d'accepter l'heure de son désir, son propre désir. Le virage final de l'analyse marque un avant et un après, changeant la position du sujet et sa relation avec le temps ; il cesse de se préoccuper du temps mais en même temps en profite au maximum puisqu'il ne lui en reste pas beaucoup. Ce virage de la fin de l'analyse implique non seulement la traversée du fantasme, la séparation de l'Autre, mais aussi est en relation avec la castration et la mort. C'est un moment de jugement dernier, tel que Lacan en dit dans le *Séminaire VII L'Éthique* : as-tu agi en accord avec ton désir ? Il s'agit de se mettre à l'heure de son désir, c'est un acte, un dire qui est acte.

Dans le *Séminaire XVII, L'Envers de la Psychanalyse*, Lacan reprend le rêve du patient de Freud « il ne savait pas qu'il était mort ». Il dit qu'il est indispensable pour la vie que quelque chose d'irréductible ne sache pas, ne sache pas que Je suis mort, le père mort est la jouissance, est le signe de l'impossible. [...] De là surgit le réel. La jouissance est l'exact corrélat de la forme première dans laquelle entre en jeu ce que j'appelle la marque, le trait unaire, qui est marque pour la mort, si vous voulez lui donner son sens. Observez bien que rien ne prend sens si ce n'est à partir du moment dans lequel la mort entre en jeu.

Le sujet entre en jeu comme mort, par l'entrée dans le signifiant, mais c'est en tant que vivant qu'il va jouer. C'est dans sa vie qu'il doit prendre la couleur qui s'annonce de temps en temps en lui ; en français il y a un dicton : « annoncer la couleur ». Lacan s'y réfère dans le texte *Traitement possible de la psychose* car, en utilisant la métaphore du jeu de cartes où la marque est la couleur, le sens figuratif de ce dicton est : « dire ce que l'on a à dire » ; c'est prendre position en tant que vivant à travers du dire. Dans la rencontre avec l'impossible, le sujet a une option qui implique un désir du sujet, le désir se véhicule dans la parole tel qu'on le disait avant : « dire ce qu'on a à dire » ; prendre position en tant que vivant.

L'existence n'est pas inscrite dans l'Autre, mais comment comprendre cela ? Il y a un trou, celui du désir de vie, c'est le signifiant du manque dans l'Autre, les signifiants qui manquent dans l'Autre sont ceux qui pourraient subsumer le vivant et le sexe. Avec le déplacement de la causalité de la folie vers l'insondable décision de l'être dans laquelle celui-ci

comprend ou méconnaît sa libération ; vers ce piège du destin qui ne trompe pas au regard d'une liberté qu'il n'a pas conquise, je ne formule rien d'autre que la loi de notre devenir, telle qu'elle est exprimée par la formule antique : *Tenoi, otoz, essi* « arrive à être tel que tu es ». C'est la malédiction assumée qui permet – en assumant son propre désir – de transformer ce malheur en malheur vain, à la fin de l'analyse, dans la rencontre avec l'impossible. En s'affirmant dans son être-pour-la mort, en disant non pour s'affirmer comme singularité, en assumant son propre désir, le *Tenoi, otoz, essi* « arrive à être tel que tu es ».

Dans la rencontre avec l'impossible, le sujet a une option qui implique un désir de sujet, prendre position en tant que vivant. En s'affirmant dans son être-pour-la-mort ; c'est « dire non » (le terme *Versagung* que Freud utilise) pour s'affirmer soi-même en tant que singularité, en assumant son propre désir. Cela implique aussi la séparation ; c'est du côté du sujet et non pas du côté de l'Autre. C'est le temps présent du dire du sujet.

* Traduction : Maria de Los Angeles.

Les temps du sujet (est opus temporis)

Travail des membres des Foros de América latina :

Jorge Zanghellini*

(Avec la collaboration de Horacio Bilkis, Stella López, Alicia Dubin, Florencia Borgoglio y Yanina Gette, du Foro Psicoanalítico de La Plata)

... « les conditions du commerce y de la circulation ont subi une modification radicale; tout est fait à la hâte et en état d'agitation : on profite de la nuit pour voyager, du jour pour les affaires ; même les "voyages de plaisir" sont des occasions de fatigue pour le système nerveux; l'inquiétude produite par les grandes crises politiques, industrielles, financières, est transmise à des cercles de populations plus larges qu'auparavant ».

(La Moralité sexuelle civilisée et la nervosité moderne. Sigmund Freud 1908).

Dans la psychanalyse il faut le temps. « Ce "faut le temps", c'est l'être qui sollicite de l'inconscient pour y faire retour chaque fois que lui faudra, oui faudra le temps. »¹

C'est l'analyste qui supporte, assez longtemps, ce qui du sujet vient à se dire pour arriver à la conclusion.

Temps de l'analyse, temps de l'époque, temps du capitalisme ; le temps c'est de l'or...

Newton a écrit que l'idée de la gravité lui est venue à l'esprit quand il était assis en position contemplative, dont il n'a été distrait que par la chute d'une pomme, qui étant tombée sur sa tête, n'en a pas moins marqué une coupure du temps qui lui a permis de conclure.

Le temps inaugural du Big Bang indique la marque à partir de laquelle on peut compter, faire histoire du temps, comme situe Hawking l'acte de Dieu qui lui a donné origine.

L'atemporalité de l'inconscient

En 1915, dans *L'inconscient*, Freud commente que « les processus du système

Ics sont atemporels, c'est-à-dire, qu'ils ne sont pas ordonnés conformément au temps, qu'ils ne sont pas modifiés par l'écoulement de celui-ci et qu'ils n'ont, en général, aucun rapport avec lui. Le rapport au temps s'ensuit également du travail du système Cs. »² Dans « Au-delà du principe de plaisir »³ (1920) – vol. XVIII, p.28 –, Freud dit « qu'il est permis de mettre en doute la proposition de Kant, d'après laquelle le temps et l'espace seraient les formes nécessaires de notre pensée. Nous savons, par exemple, que les processus psychiques inconscients sont "intemporels". Cela veut dire qu'ils ne sont pas disposés dans l'ordre du temps, que le temps ne leur fait subir aucune modification, qu'on ne peut pas leur appliquer la catégorie du temps ».

Dans les deux textes (ainsi que dans ceux où il le mentionne de façon moins explicite, comme dans « La négation »⁴ (1925), dans la « Note sur le bloc-note magique »⁵, ou en germe depuis *l'Esquisse de psychologie scientifique*⁶ (1985), il décrit cette notion d'atemporalité de l'inconscient dans le même sens.

Ce qui est intemporel, c'est le temps chronologique.

Le fondement freudien se dirige vers la chronologie.

Il faut le temps pour rendre compte de la structuration subjective, les temps de l'Edipe.

Dans la lettre 46 à Fliess, Freud différencie le temps du refoulement, indifférent pour le choix de la névrose, du temps de l'événement traumatique, qui déterminait, lui, le choix du sujet.

Il a distingué le temps du sommeil du temps de l'éveil, en ce qui concerne les souvenirs écran.

Dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, il situe les deux temps du choix d'objet, l'enfance et la puberté, avec comme intervalle la période de latence.

Le temps d'une fantaisie, qu'il développe dans « Le délire et les rêves dans la Gradiva », et qui sépare dans l'actuel ce qui déclenche le souvenir d'un autre temps et le désir qui se projette dans une scène dans l'avenir.

Dans « Un enfant est battu », il s'agit de la constitution du fantasme en trois temps. Le second temps, devant être reconstruit dans l'analyse, donne sa valeur aux deux autres, en tant que c'est ce qui reste inconscient.

On peut en déduire que les deux premiers temps sont réfléchis, tels que ceux du trauma, entre l'originaire et le postérieur qui l'évoque ou le temps du *fort* et le temps du *da*, alors que le trois définit la conclusion.

En ce qui concerne les trois temps logiques, Lacan marque une logique. Cette logique accorde à la répétition de deux scansion une valeur qui est celle de produire le sujet de l'assertion par le temps de ces scansion, tout en isolant en même temps la fonction spécifique de l'urgence.

« Et c'est curieux, dit Lacan, que j'y aie mis au second temps, le temps pour comprendre, le temps pour comprendre ce qu'il y a à comprendre. C'est la seule chose dans cette forme que j'ai faite aussi épurée que possible, c'est la seule chose qu'il y avait à comprendre. C'est que le temps pour comprendre ne va pas s'il n'y a pas trois ». ⁷

C'est le temps pour comprendre qui va donner lieu à la valeur fondamentale de l'intervalle et dont la logique détermine la

place du sujet dans « l'entre-deux ».

D'où l'on peut dire, musicalement, que le sujet, c'est le lieu du silence entre deux notes.

Il faut le trois, pour l'écoulement subjectif dans la chaîne, puisque le deux, sans le trois, fait choir sur l'un. Il s'agit de conclure de travers. Sans quoi, s'il n'y a pas ce trois ; il n'y a rien qui motive ce qui se manifeste clairement dans le deux, à savoir cette scansion, qui est celle d'un arrêt et d'un recommencement.

Aliénation-séparation

Dans la constitution du sujet se structure la dyade aliénation-séparation, propre du *Séminaire XI*. ⁸

Lacan rejoint deux concepts freudiens : l'identification et le refoulement.

L'avènement du sujet est produit de l'intimité de l'Autre, car il part de sa réponse en tant qu'elle est première. Ça parle de lui.

« L'Autre fait du cri un appel ("toute puissance de la réponse") ».

La réponse précède la question.

Au niveau de l'aliénation en tant qu'identification, le vide de l'ensemble est substitué par S1, choix forcé : il opte pour la bourse (l'Autre) ou la vie (ensemble sujet), entre la partie vide de l'ensemble et la partie pleine.

« Le *vel* de l'aliénation se définit d'un choix dont les propriétés dépendent de ceci, qu'il y a, dans la réunion, un élément qui comporte que, quel que soit le choix qui s'opère, il y a pour conséquence un *ni l'un, ni l'autre* ». Face à un choix, le personnage féminin d'un film ⁹ dit : Pourquoi faut-il que ce soit oui ou non, tous les deux, ne peuvent-ils exister en même temps ?

« Le choix n'y est donc que de savoir si l'on entend garder une des parties, l'autre disparaissant en tout cas ».

Introduire le sujet dans le signifiant

Le sujet et le temps

comporte la confrontation à la paire S1-S2. L'identification fondamentale est soutenue par S1, mais elle implique l'effacement du sujet.

S1 crée le sujet et il l'efface en même temps. S'il y a sujet, c'est grâce au signifiant. C'est le S1 qui apporte le trait minimal qui permet de dire : il n'y en a pas. La séparation introduit l'intersection, le sujet n'est pas représenté dans l'Autre du signifiant ; il se situe au point de son manque.

Dans l'aliénation, le sujet est représenté dans l'Autre par S1 et il est par là sollicité par des effets de sens.

Dans la séparation, le sujet garde son vide, avec lequel il peut solliciter le vide dans l'Autre.

Là où était le sujet il y a l'objet perdu, l'objet *a*. Dans le *Séminaire XI*, l'inconscient n'est pas que discontinuité (qui est compatible avec le signifiant) ; c'est comme un bord qui s'ouvre et se ferme, comme une bouche, comme un anus.

Le trou y est introduit comme une perte et justifié comme une perte naturelle.

On peut y introduire les objets de la pulsion comme réparant ou comblant cette perte de vie. La jouissance est distribuée ensuite sous les figures de l'objet *a*.

Dans le *Séminaire XIV*, l'aliénation n'est plus l'aliénation dans l'Autre, mais la création d'une nouvelle forme sociale corrélative à la science : l'aliénation dans l'objet, ce qui fait à la science forclore le sujet.

Et le sujet forclos fait retour comme déchet ou comme production des gadgets de la science. Ici alors l'étouffement de la jouissance se distingue du silence de la pulsion.

Dans *Encore*, Lacan définit le sujet comme l'effet de ce qui se glisse dans la

chaîne signifiante, et c'est le signe de ce sujet que l'on peut aimer. Ce qui revient à dire que l'on aime un silence entre deux signifiants.

Cette localisation de ce qui fait signe pour l'amour dans l'intervalle débouche sur la question nécessaire de ce que dans le capitalisme évoque la hâte fébrile de la flambée de l'époque¹⁰.

Les temps du sujet névrotique

Les particularités subjectives peuvent être définies selon leur position relative au temps, pour autant qu'elles sont traversées par les traits de leur structuration.

Comme pour le sujet obsessionnel, qui est quelqu'un qui n'est jamais là où quelque chose de ce qu'on pourrait nommer son désir est en jeu. Ce qui n'est possible qu'en le déployant dans le temps, en temporisant ce rapport, en remettant toujours au lendemain son compromis avec le désir. C'est toujours au lendemain que l'obsessionnel remet le compromis avec son vrai désir.

L'anticipation obsessionnelle de sa rencontre avec « la faux du temps », viabilise dans le présent la présentation de temporisations, qui dans leur entassement le laissent au bord de la précipitation via le passage à l'acte.

Là où l'instant de voir prend cette forme kierkegaardienne, où l'instant est l'équivoque dans lequel le temps et l'éternité se rejoignent.

En Argentine nous en voyons l'illustration dans les scènes de rues et autoroutes, où la vitesse des automobiles, dans le manque de contrôle, précipite de nombreux passages à l'acte, vu l'affaiblissement de l'autorité¹¹.

La modalité hystérique porte, par contre, les traits de la structure instantanée, relationnelle, d'être à l'heure de la vérité.

Pouvoir rester exposée à la jouissance de l'Autre c'est refuser, au nom du réel. Colette Soler renvoie à la modalité hystérique marquée par la prépondérance de l'idéal du lendemain, de l'autre lieu et du pas encore¹². Elle est une militante de ce qui n'existe pas. D'où le trait conclusif vis-à-vis de l'éclair de la vérité. Contrairement à la modalité obsessionnelle, l'hystérique précipite la conclusion devant la pénombre du désir de l'Autre.

La modalité phobique s'oriente dans le monde par le repérage du signifiant phobique qui fait bord, faible et lâche, à l'angoisse.

Cette page de l'angoisse fait, au temps présent, la scène qui vise à abolir les déterminations du passé aussi bien que les lignes voisines du futur.

L'anticipation se joue dans les coordonnées de l'évitement et la précipitation dans la fuite du désir de l'Autre. Le temps, dans la modalité phobique, peut osciller entre la proximité à la procrastination obsessionnelle et le rapprochement avec l'étourderie.

Les traits du sujet pervers répondent au temps accéléré de sa direction vers les trous dans l'autre, véhiculés par la proche certitude de son identification au fouet de l'Autre. Ce qui – puisque c'est le partenaire qui ordonne le pervers – l'introduit dans la scène du temps.

Ce qui fait barrière au masochisme, c'est la limite de la jouissance. Et c'est ce qui marque le temps. Jouissance, interruption, jouissance, interruption.

Si on part du fait que le psychotique se distingue par sa référence au signifiant dans le réel, la séquence temporelle ne marque pas son être. Ce hors signifiant concerne un temps marqué par les conventions et l'errance, en dehors du temps de l'Autre.

Le schizophrène se distingue par la fragmentation horaire, le paranoïaque plutôt par l'infinitude sur laquelle il organise le délire, alors que la mélancolie vit dans le marais éternisant et le maniaque, comme le dit C. Soler, par la suite d'instantanés juxtaposés dans le désordre ahistorique¹³.

Et sur ces traits, comment développer la série de présentations du symptôme autiste ? comment penser les temps du sujet toxicomane, de l'anorexique, du boulimique, et autres, que l'époque dans sa poussée produit sans cesse ?

La jouissance toxicomane est paradigmatique de l'autisme de la jouissance contemporaine. Lorsque les idéaux soutiennent un mode de jouissance, le circuit doit passer par l'Autre social. Notre mode de jouissance actuel se repère au plus-de-jouir, ce qui entraîne sa précarité, parce qu'il n'est plus solidifié, il n'est plus garanti par la collectivisation du mode de jouissance.

La psychanalyse pourra-t-elle être une forme d'opération donnant du temps au sujet ?

Le temps et l'époque

Dans les années soixante-dix Lacan écrit le discours capitaliste :



Il affirme par là qu'il ne s'agit pas pour le capitaliste de forclure le sujet, mais plutôt, de le positionner comme consommateur. Les flèches visent un cercle fermé, où sont dérangés les lieux occupés par les lettres. Il s'agit d'un sujet maître qui gouverne la chaîne du langage pour produire l'objet. Mais il est vrai en même temps que le sujet est gouverné, et ce cercle décrit, dans notre réalité, ce que vise la consommation.

Le sujet et le temps

Dans un de ces fragments postumes, Walter Benjamin définit le capitalisme comme religion : « Le capitalisme est probablement le premier exemple d'un culte qui n'est pas expiatoire (*entsühnenden*) mais culpabilisant... Une conscience monstrueusement coupable qui ne sait pas expier, s'empare du culte, non pour y expier cette culpabilité, mais pour la rendre universelle, pour la faire entrer de force dans la conscience et, enfin et surtout, pour impliquer Dieu dans cette culpabilité... Dieu n'est pas mort, il a été incorporé dans le destin de l'homme. »¹⁴

Dans notre territoire capitaliste la « liberté » d'horaires oblige les petits commerçants à ouvrir les jours « de fête » (la fête du capital s'intensifie dans ces jours-là) s'ils veulent subsister. Ce sera précisément à Noël, orgie du capitalisme en tenue de célébration chrétienne, que le grand capital, faisant pénétrer la marchandise dans l'intimité et produisant ce que George Luckacs a nommé « réification de la subjectivité », pousse à l'extrême sa cérémonie culpabilisante.

Giorgio Agamben, prenant ce concept de Benjamin, pose que le capitalisme pousse à l'extrême une tendance présente dans le christianisme, qui est celle d'absolutiser et généraliser la structure de séparation qui définit la religion¹⁵.

Cette séparation est ce qui désunit le sacré et le profane. Le sacré (*sacer, santus venerandus*) est ce qui restait dans la sphère des dieux, en dehors des choses, du domaine du droit humain.

Il définit la religion comme ce qui soustrait des choses, des lieux, des animaux ou des personnes de l'usage commun et les transfère à un autre domaine.

La religion capitaliste réalise donc la forme pure de la séparation sans qu'il n'y ait rien à séparer. L'objet de consommation (y compris le corps humain) est soustrait

vers le domaine du produit à consommer.

Il situe dans une vieille bulle du pape Jean XXII, *Ad conditorem canonum*¹⁶, la séparation entre l'usage et l'objet de consommation, puisqu'à l'époque, l'acte même de l'usage n'existe pas avant de l'exercer, et c'est quelque chose qu'on ne peut pas avoir, qui ne peut pas devenir une propriété. L'usage est donc inappropriable.

Nous pouvons en déduire que les consommateurs dans la société actuelle consomment des objets parce qu'ils croient exercer leur droit de propriété sur eux et que par conséquent ils trouvent leur usage étranger.

Ces objets de consommation que Lacan a défini comme *lathouses*¹⁷, liées à l'alétophère, le lieu de production de la technologie scientifique.

Les *lathouses* représentent le savoir de la science.

Le savoir travaille dans la production de *lathouses*, d'objets plus-de-jouir. Peut-on dire que ce savoir travaille sous le commandement du signifiant maître ?

Les *lathouses*, c'est le nom des objets qu'on propose, voire impose au temps de la science. Et les *lathouses* répondent au fait que la production est en rapport avec le temps. *Lathouses*, c'est le nom que prennent aujourd'hui les causes du désir.

On peut dire justement que les *lathouses* sont des biens de consommation.

Ce que le sujet du capitalisme a, c'est un désir de jouissance, mais sous la forme d'une appropriation, parce qu'il y a plusieurs formes de désir de jouissance : la jouissance sous la forme d'appropriation des biens, de l'argent, de la plus-value, des gadgets, ces objets calculés pour entretenir notre faim.

On peut donc affirmer que ces *lathouses* tiennent la place du silence, là où le sujet peut se faire représenter.

Ce lieu où il pleut des noms des marques qui désormais le représentent quoiqu'à condition de le couvrir. Et là le sujet s'aliène à l'objet, il est corps de consommation, il est marque de consommation.

Le sujet actuel est alors *Dolce & Gabanna, Ford, Sony*, et les *lathouses* font de lui un semblant éclatant pour la société du spectacle.

Dans la clinique

La précipitation généralisée opère dans l'incroyance vis-à-vis de la valeur de deuil et ses temps. Le sujet consommateur opère des *lathouses* au lieu de pertes et paie des assurances pour prévenir qu'il y aura toujours quelque chose à la place de ce qui manque.

La position du toxicomane est paradigmatique. Par cette voie, la définition prend une autre dimension : la drogue est le point de repère qui nomme une pratique (la toxicomanie), à partir de laquelle un personnage est créé : le toxicomane. Le toxicomane n'est pas un sujet, mais un personnage qui, d'être mû par la drogue, crée un je suis, un « je suis toxicomane », qui lui permet d'échapper aux empreintes qu'impose la fonction phallique. À partir de la formule « je suis toxicomane », le fait d'être homme ou femme n'a pas d'importance. Il n'y a pas dans la toxicomanie le masculin et le féminin, il n'y a que des consommateurs : le rêve du discours capitaliste.

Le toxicomane est le personnage de la modernité qui de son travail tient à prouver que l'inconscient n'existe pas.

Le toxicomane, comme tant d'autres, vient en consultation dans la précipitation du « il n'y a pas de temps ».

L'accro consomme des drogues et, comme nous l'avons déjà dit, ne les utilise pas.

C'est ainsi que l'APA américaine se propose d'inclure parmi les addictions, l'orgie d'achats qui est, encore plus que le toxicomane, le paradigme de l'époque et qui traverse la subjectivité dans la civilisation.

Se différenciant des thérapies de la compensation, la clinique analytique, sa clinique, devient, à partir de l'idée agambenienne, une pratique qui opère en décomplant le sacré de la consommation, tout en laissant au sujet la facticité de son choix, la possibilité de s'en servir ou pas.

Le dispositif opère, lui, dans la direction des temps du sujet.

Il est donc possible de déterminer le dispositif analytique comme une perceuse d'intervalle.

L'empiètement¹⁸ aliénant avec lequel la religion capitaliste obture l'intervalle a pour devise « Achetez tout de suite », est son drapeau.

Peut-on donc définir la clinique psychanalytique comme un désempiéteur profanant, qui creuse l'intervalle, sous les *lathouses* qui accablent le sujet ?

Peut-on situer, auprès d'une clinique du sujet en intention, des dispositifs et des opérations vis-à-vis du couple et de la famille visant à faire intervalle hospitalier ?

Peut-elle faire un lien avec le il faut la psychanalyse pour faire du temps pour le sujet ?

Est-il important d'introduire des changements dans le dispositif ? Est-il nécessaire, pour que la psychanalyse soit à la hauteur de l'époque ?

* Traduction : Laura Araujo.

¹ Lacan Jacques, « Radiophonie » et « Télévision », in *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001.

² Sigmund Freud, « L'inconscient » (1915), en *Obras Completas*, (Buenos Aires : Amorrortu, 1992) –vol. XIV, p. 184.

Le sujet et le temps

³ Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir ».

⁴ Sigmund Freud, « La négation », in *Résultats, idées, problèmes*, vol. 2, P.U.F., Paris, 1985.

⁵ Sigmund Freud, « Note sur le “Bloc-note magique” », in *Résultats, idées, problèmes, op.cit.*

⁶ Sigmund Freud, « Esquisse d’une psychologie scientifique », in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1969.

⁷ Lacan Jacques, Séminaire XXI, leçon du 9 avril 1974, inédit.

⁸ Lacan Jacques, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil.

⁹ Crustacés et coquillages. Réalisation : Olivier Ducastel et Jacques Martineau. France, 2006.

¹⁰ Métaphore qui fait allusion au capitalisme carbonisant du XXI siècle.

¹¹ Zanghellini Jorge, Trastorno obsesivo al volante. (humorística versión) publicada en forma digital en *Psyché navegante*, revista de Psicoanálisis y cultura. Buenos Aires. 2007.

¹² Soler Colette, « Le temps qu’il faut », in *les structures freudiennes du temps*.

¹³ Travail cité *up supra*.

¹⁴ Walter Benjamín, Capitalismo como religión, en Benjamin,W., *Gesammelte Schriften*, Suhrkampn Verlag, , 6 Bands, en Vol.6, páginas 100-103. Frankfurt,1972-1985.

¹⁵ Agamben Giorgio, Elogio de la profanación. En *Profanaciones*. Adriana Hidalgo editora. Buenos Aires. 2005.

¹⁶ Bulle de 1322. À ce moment là, le pape était en conflit avec l’ordre des franciscains à propos de la propriété. Encyclopédie catholique. *Catholic Encyclopedia* . Site digital.

¹⁷ Lacan Jacques, Séminaire XVII, *L’Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991.

¹⁸ Dans « Position de l’inconscient », Lacan pose, en ce qui concerne la séparation : « Venons à la seconde opération, où se ferme la causation du sujet, pour y éprouver la structure du bord dans sa fonction de limite, mais aussi dans la torsion qui motive l’empiétement de l’inconscient. Cette opération nous l’appellerons : séparation. Nous y reconnaitrons ce que Freud appelle *Ichspaltung* ou refente du sujet, et saisissons pourquoi, dans le texte où Freud l’introduit, il la fonde dans une refente non du sujet, mais de l’objet phallique nommé ».

Le sujet et le temps

Le sujet et le temps

Les temps du sujet dans le discours

Susana Díaz*

Le sujet du temps de Freud

Même si le créateur de la psychanalyse n'utilise pas le terme de sujet, il se consacre avec dévouement à distinguer une instance inconsciente du moi, ou du *Ich*, qui n'a rien à voir avec l'incarnation. Dans ce dernier cas, c'est plutôt patient, névrosé, malade, individu, personne, les mots qui faisaient allusion à un sujet incarné qui se rendait au cabinet du fondateur de la psychanalyse. Cependant, la subversion était déjà en marche, avant de nommer le sujet. Le soin avec lequel nous voyons se dessiner, à travers la lecture des textes, la différence entre un moi idéal, un moi spéculaire et l'Idéal du moi, nous informe d'un effort pour cerner la forme subjective forgée dans l'identification.

C'est avec le clivage du moi, *l'Ichspaltung*, que le maître parvient à rendre compte de la division subjective¹. C'est vraiment là que nous voyons émerger le sujet barré, divisé entre énoncé et énonciation. C'est ainsi que le sujet du temps de Freud est parlé par son inconscient, dans les rêves, dans la psychopathologie de la vie quotidienne et dans celle des symptômes. Voilà en quoi consiste la souffrance du sujet : dans l'intrusion, dans l'entrée inopinée d'un énoncé inconscient qui le laisse suspendu, ou discrédité, ou embrouillé. Nous disons alors que le diable ne dort jamais, et nous parlons ainsi d'un supposé sujet de l'inconscient. Freud est parvenu à imposer dans la pensée de son temps et du nôtre l'hypothèse d'un sens subjectif aux actes inexplicables et contradictoires de la vie quotidienne.

Ce sujet maintient, en plus, des rapports perturbés avec la sexualité, au point que sa réponse (subjective) à l'irruption de la jouissance du corps, apparaît toujours au mauvais moment, toujours de manière inopportune.

Mais ce n'est pas seulement cette rencontre du sujet avec le sexe qui serait engagée irrémédiablement avec le temps. La marque de cet avènement acquerrait, à partir de ce moment, un pouvoir d'inscription ineffaçable. Le trauma, écrit dans l'appareil psychique, pourrait être resignifié par la suite. L'inconscient est atemporel en tant que ses traces ne sont pas atténuées par l'oubli. Bloc magique, son négatif atteste la marque de ses lettres.

Dans quel autre cas serait-il possible qu'un événement auquel le sujet assiste dans la tendre enfance soit élaboré plus tard dans ses rêves et dans son analyse ?

Mais, outre que le passé puisse être revisité, réélabore dans l'évocation, outre le travail de la *Durcharbeiten*, il y a un autre rapport au temps qui est fondamental au moment de penser la cure. Je me réfère à la répétition.

Trauma ou réédition fantaisiste, l'épisode a soif d'être réédité. Il cherche alors des éléments qui se ressemblent d'une certaine manière, il confond les situations jusqu'à ce qu'il trouve la façon de mettre la même scène sous les projecteurs. Il est clair que ce n'est pas le sujet qui cherche la répétition. Bien au contraire, il est esclave plutôt qu'agent, il la subit, et elle constitue parfois la raison d'entreprendre une analyse. C'est la

Le sujet et le temps

scène même que l'on revit avec une force constante. Dialectique entre l'être de jouissance et le sujet qui nécessite une résolution qui n'est pas passage. Pour cela, il faut le temps d'une analyse. Ainsi « l'être sollicite de l'inconscient pour y faire retour chaque fois que lui faudra, oui faudra le temps. »

Et du temps de Lacan

Absent dans les textes freudiens mais présent dans ses formalisations, le sujet est le protagoniste dans l'œuvre de Jacques Lacan. Le fait répond à sa formation philosophique et à son époque.

Dans son écrit princeps « Subversion du sujet », en 1960, Lacan reconnaît la pertinence philosophique du sujet. Il l'emprunte, dit-il, à Hegel, à la *Phénoménologie de l'esprit*. Il y obtient l'outil pour situer le sujet : « dans un rapport au savoir »². Il part de ce sujet qui saurait, qui pourrait se savoir soi-même pour effectuer la subversion annoncée dans le titre. Il oppose donc le sujet classique à un sujet évanouissant qui se déduit de l'œuvre freudienne. Le texte constitue une critique au vitriol du sujet de la psychologie, ou de toute science supposée qui suit le critère de l'unité du sujet.

Il situe le sujet « tel l'esclave-messager de l'usage antique, le sujet qui en porte sous sa chevelure le codicille qui le condamne à mort, ne sait ni le sens ni le texte, ni en quelle langue il est écrit, ni même qu'on l'a tatoué sur son cuir rasé pendant qu'il dormait ».

Le sujet est un résultat, il est causé par la double opération d'aliénation dans l'Autre et de séparation. Cette origine du sujet laisse un reste, l'objet qui organise la répétition. Répétition d'une rencontre toujours manquée car impossible entre le sujet et l'objet fondement du désir.

Sujet dit entre signifiants, sujet supposé divisé par un savo

qu'il faut, ce n'est ni l'intelligence ni le talent, c'est l'audace »⁵. Et le citoyen est là, le parlêtre qui est resté sans voix, se réduit à un objet éponge qui assimile de plus en plus de bruit et un certain réconfort dans les objets de consommation.

D'autre part, la caractéristique du marché du travail au temps de l'empire montre une hypersélection à l'égard d'un travailleur spécialisé qui, dans le meilleur des cas, obtient un travail qui, tout en lui donnant une place dans l'Autre social de consommation, l'inquiète avec la crainte de le perdre, comme c'est le cas de tant d'autres. Cela le conduit à l'aliénation et il remet au travail une sorte de sacrifice qu'il paie pour en obtenir quelques, toujours rares, jours de loisirs.

Qu'offre donc la psychanalyse au sujet dérouteré de notre temps ? Notre pratique, que peut-elle faire contre la vitesse, le bruit et la solitude du sujet moderne ? La psychanalyse est une véritable alternative pour ce sujet, pour qu'il récupère son dire,

pour faire de son symptôme une question jusqu'à dénuder la cause du désir le cas échéant. À la vitesse, il oppose la parole dans sa scansion. Et à la solitude du sujet il propose la compagnie d'une écoute unique, et une réponse particulière. Finalement, c'est bien là où la psychanalyse révèle sa facette anticapitaliste que le psychanalysant sort gagnant.

Reste à savoir si les psychanalystes d'aujourd'hui peuvent se soustraire au bruit et à la vitesse des médias colonisateurs d'inconscients, et à la solitude, sans risque du confort de leurs cabinets à huis clos ; ou pire, au dévouement aliéné et avec esprit de sacrifice, pour la grande institution-groupe formatrice d'opinion. Il vaut la peine, face à cette option qui présente le marché de notre temps, de changer les termes et de rénover la mise du champ lacanien sur un nouveau lien. L'École peut réunir des sujets produisant du savoir, au-delà des effets du groupe.

* Exposé au Foro Psicoanalítico de Buenos Aires. Buenos Aires, juin 2007. – Traduction : Laura Araujo.

¹ Freud Sigmund, *Obras completas III*. "Escisión del "yo" en el proceso de defensa". Biblioteca Nueva, Madrid, 1968.

² Lacan Jacques: *Écrits* « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », Paris, Seuil, 1966.

³ Lacan Jacques, *Ornicar I*, « Proposition du 9 octobre 1967 ».

⁴ Virilio Paul, *Velocidad y política*. La Marca, Buenos Aires, 2006.

⁵ Feinman Jose Pablo, La filosofía y el barro de la historia. *Página 12*. Domingo 3 de junio de 2007.

Le sujet et le temps

Temps de l'inconscient et discours de l'époque : progression, régression, destitution

Mario Uribe Rivera*

Contrairement au temps psychologique conçu comme simple durée du flux de la conscience, la psychanalyse constate que l'inconscient s'extériorise comme coupure, scansion ou discontinuité. Elle introduit ainsi une expérience inédite de la temporalité non homogène à cette notion traditionnelle d'un temps objectif et mesurable légué par la physique classique. Il s'agit d'un temps autre dont la pulsation capricieuse contrevient en outre à la classique tripartition grammaticale, à savoir passé, présent, futur. Et chaque fois qu'il implique quelque chose de l'ordre de la mémoire historique d'un sujet, il se montre particulièrement résistant à l'éternisation du présent et à la destitution généralisée des formes historiques de l'Autre que nous observons comme tendance existentielle dominante dans nos sociétés capitalistes, mondialisées et néolibérales. Répondre en profondeur à la question sur les raisons de ces différences, implique à la limite de se référer au comportement antinomique des catégories du temps, de l'espace et du mouvement, dans le cadre de la cohérence interne du discours analytique vis-à-vis des discours de la psychologie et du capitalisme. Dans le bien-entendu que le temps psychologique est solidaire d'une logique progressive et que le discours capitaliste pousse le sujet à court-circuiter la discontinuité inhérente au temps, je propose simplement ici que le germe de cette réponse est dans le binaire progression-régression, identifiable depuis les premiers écrits freudiens.

Avec le *nachträglich* Freud inaugure non seulement une différence qualitative

entre le temps chronologique du monde physique et le temps logique qui règle les rapports du sujet à l'inconscient, mais aussi un nouvel ordre de raisons dans la logique de la causalité. En effet, la thèse de la surdétermination des formations de l'inconscient subvertit la logique d'une temporalité inspirée du syllogisme aristotélicien – qui permettait l'implication de C à partir de l'antériorité des prémisses A et B – au profit d'une causalité solidaire d'un mouvement *réversif* et rétroactif du sujet concerné. Cette théorie rompt avec le classicisme qui, à rendre compte de la façon particulière dont le présent agit sur le passé, identifie systématiquement la cause au passé. D'après elle, l'histoire du sujet est faite de mouvements de rétroaction moyennant quoi des événements passés prennent sens et effet à partir des événements présents.

Dès ses premiers schémas de fonctionnement de l'appareil psychique, Freud rend compte de deux mouvements opposés : progression et régression. Contrairement aux phénomènes conscients ou aux expériences diurnes, qui sont soumises à un mouvement dont la gradation progressive va du pôle perceptif au pôle moteur, les phénomènes inconscients – le rêve en particulier – impliquent une gradation régressive qui s'étend en sens inverse, tout en permettant que « les idées se transforment en image ». Cependant, ce mouvement régressif n'est pas l'apanage des phénomènes oniriques. Il peut se présenter également dans les hallucinations hystériques, dans la paranoïa, et même, sous toute réserve, dans les états de

réflexion consciente. À proprement parler, Freud rend compte d'une triple régression dans la logique de l'inconscient : topique, temporelle et formelle. La régression topique implique le mouvement évoqué du pôle moteur au pôle perceptif ou sensitif. La régression topique comporte le retour à des formations psychiques antérieures. La régression formelle, c'est le remplacement de modes d'expression et représentation habituels par d'autres primitifs. Dans la discussion sur le cas de l'Homme aux loups, il pose en outre les prémisses du fonctionnement de l'inconscient, et il donne au passage les conditions de possibilité de la *nachträglich* ou du temps réversif du sujet de l'inconscient. La première condition est la disposition naturelle du sujet à accueillir précocement dans la vie infantile les perceptions et à les conserver dans l'inconscient. La deuxième renvoie à la possibilité « d'une élaboration après-coup des impressions reçues ». La troisième se réfère à la possibilité de la technique analytique, au sens de « rendre conscient d'une façon cohérente et convaincante les détails d'une scène vécue et comprise dans de telles circonstances ».

Lacan approfondit cette tendance en définissant non pas une causalité physique ou matérielle, mais il fait reposer la cause aussi bien dans l'objet que dans la chaîne signifiante. Dans la perspective du signifiant, la cause comme instance de l'inconscient actualisée dans le discours, implique un mouvement rétroactif du signifiant selon lequel la précipitation des effets de sens dans le phrase exige que la dernière syllabe soit prononcée. Il n'y a pas de cause sans ce mot final qui ferme la boucle. Le langage et la combinatoire de la chaîne signifiante sont la condition de l'historicité du sujet. Le symptôme en tant que forme d'incidence du trauma dans la subjectivité constitue un autre exemple de

cet effet causal rétroactif. Pour sa part, la perspective de l'objet comme cause et son incidence dans la temporalité psychique se reflète dans le mécanisme de répétition en tant qu'expression de la recontre toujours manquée ou impossible entre le sujet et l'objet. Ce mécanisme inéluctable implique la fonction de la perte en tant que condition logique de cet effet métonymique essentiel appelé désir, effet par ailleurs indestructible selon l'enseignement freudien.

Or, Lacan apporte non seulement un complément formel à la *nachträglich* de Freud à partir de ses élaborations sur les lois du signifiant et la logique de l'objet *a*, mais aussi une topologie différente et un effet analytique singulier de la dynamique frustration-agressivité-régression, à savoir la destitution subjective. La topologie évoquée implique de démythifier la notion d'un inconscient freudien conçu comme un espace interne, pour privilégier l'idée d'une structure qui se ferme là où l'espace se réduit à une combinatoire représentée par un *bord*. Cet espace de l'entre-deux et en particulier l'instance évanescence du sujet de l'inconscient – *fading* – renvoie à la bande de Möbius, figure qui permet facilement de les mettre en évidence. Enfin, la destitution subjective est un effet analytique salutaire qui implique une séparation radicale entre le sujet et les signifiants de l'Autre, effet qui a quelques actualisations extra-analytiques identifiées par Lacan même, dont l'attitude du protagoniste du *Guerrier appliqué* de Jean Paulhan est l'une des plus célèbres.

Les mécanismes de mondialisation contemporains, la prééminence du discours capitaliste et en particulier, la décadence progressive des figures successives historiques de l'Autre – la plus récente représentée par le prolétariat – en

Le sujet et le temps

tant que référent symbolique ou discursif de légitimation ont entraîné le surgissement d'un nouveau sujet essentiellement défini par l'autonomie, aveugle aux relations traditionnelles et fondatrices de soumission symbolique et, par conséquent, aux possibilités de contrôle externe de ses actes. Or, parallèlement à l'émergence de nombreux et évidents bénéfices inhérents au développement technologique, cette mutation est également responsable du surgissement d'un nouveau malaise dans la civilisation. Un des effets subjectifs à administrer, c'est le sentiment d'omnipotence qui résulte de l'érosion de la limite de la mort, conséquent avec la promesse d'immortalité que la science vectorise. Cette nouvelle condition de précarité

symbolique implique que le sujet soit englouti par un présent aliénant où tout se joue, générant au passage l'espace pour l'irruption sans contrepoids de toutes sortes d'effractions narcissique qui renvoient au discours binaire manichéiste dominant. Cette véritable poussée à la destitution subjective comme modèle extra-analytique d'époque doit préoccuper la psychanalyse, chaque fois qu'elle renvoie à la promesse d'un effet subjectif semblable par simple inertie sociale, et transmet par conséquent l'idée d'une exclusion de la discipline, ou au moins d'une destitution, sans passer par le douloureux chemin de la régression. Il convient pourtant de s'interroger sur la salubrité de cette poussée contemporaine à la destitution.

* Exposé au Foro de Santiago, Chile. Traduction : Laura Araujo

Bibliographie :

. Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*, P.U.F., Paris.

. Sigmund Freud, « Un cas de névrose infantile : L'homme aux loups » *In Cinq psychanalyses*, P.U.F., Paris, 1972.

. Jacques Lacan, « Position de l'Inconscient », *Écrits*, Éditions du Seuil, Paris, 1966.

La temporalité du transfert

Silvia Migdalek*

*Plus tu te rapproches de la fin, plus tu as des choses à dire.
La fin n'est qu'imaginaire, un destin qui s'invente pour continuer
de l'avant. Mais le moment arrive où tu t'aperçois que tu n'y
parviendras jamais. Il se peut également que tu aies à t'arrêter,
mais seulement parce que le temps que tu avais à ta disposition a fini.
Tu t'arrêtes, mais cela ne veut pas dire que tu es arrivé à la fin.*

P. Auster, *Le pays des dernières choses.*

Considérations générales

Le sujet de l'inconscient, c'est ce qui advient, c'est-à-dire ce que nous pouvons attendre à l'intérieur du dispositif analytique. Ça se produit en un entre-deux fondamental, où nous avons à souligner cet « entre », puisqu'il nous éloigne d'une idée ou forme semblable à une dyade ou relation duelle, et nous permet d'emblée de donner assise à notre prémisse : celle de l'incidence de l'Autre dans la constitution du sujet, c'est-à-dire à la place de l'Autre en tant qu'Autre du langage.

Voici ce qu'en dit Lacan dans le *Séminaire XI* : « C'est là le lieu où se joue l'affaire du sujet de l'inconscient... immense étalement, spectre spécial, situé entre perception et conscience comme on dit entre cuir et chair. Vous savez que ces deux éléments formeront plus tard, quand il s'agira d'établir la seconde topique, le système perception-conscience, *Wahrnehmung-Bewusstsein*, mais il ne faudra pas oublier alors l'intervalle qui les sépare, dans lequel est la place de l'Autre, où se constitue le sujet ».

Comme nous le verrons plus tard, l'intervalle, où se présente l'inconscient comme coupure, s'il nous montre une forme du temps, c'est la forme d'un temps hors du temps conçu comme temps linéaire. Dans l'intervalle se profile une forme de temps en psychanalyse.

Lacan lit Freud, et dans le premier modèle de psychisme, connu comme la première topique freudienne, il nous suggère justement d'apprécier le mode particulier dont Freud y montre un clivage de l'appareil psychique. Cette « Autre scène », c'est la béance que Lacan nous suggère d'y voir, en nous éloignant d'emblée d'une quelconque représentation ontologique de l'inconscient ; au-delà de la valeur qu'on peut assigner à ce que plus tard on a nommé la deuxième topique, et qui montre d'autres lignes du clivage de l'appareil psychique.

Le chapitre VII de *La Science des Rêves*, comme construction de la première topique de psychisme, ou de l'appareil psychique, comme dit Freud, se soutient du concept de la régression, qui reste le caractère psychologique le plus particulier du processus onirique, même si elle avait déjà été constatée en termes d'efficacité des souvenirs inconscients refoulés dans les premiers travaux sur l'étiologie de la névrose hystérique ; au sens où tout processus de remémoration implique une marche arrière.

Cette logique est destinée à être utilisée comme un modèle, plus précisément comme une conjecture nous dit Freud, à laquelle on doit, à juste titre, donner libre cours. « Il est nécessaire, pour cela, de supposer un aménagement

Le sujet et le temps

vraiment spatial des systèmes psychiques ainsi définis. Il suffit d'avoir établi une séquence fixe entre eux, c'est-à-dire, qu'à la suite de certains processus psychiques, les systèmes soient parcourus par l'excitation dans une série temporelle donnée », et laisse également ouverte la possibilité suivante : « que la série puisse expérimenter une altération dans le cas d'autres processus. »¹

Nous pourrions anticiper ici une question : qu'est-ce qui peut altérer la temporalité d'une série ?

S'agira-t-il là du lieu réservé pour un effet de transfert, conçu au-delà de la répétition ?

Si un travail comme celui du rêve sert à Freud de porte d'entrée à la délimitation de l'expérience de l'inconscient, on ne devrait pas négliger le fait qu'il comporte une référence au travail.

C'est la force pulsionnelle des désirs inconscients qui apporte l'énergie nécessaire pour rendre possible la réalisation de ce travail, et plus précisément, leur caractère immortel et indestructible, qui nous introduit dans une étrange dimension temporelle, puisqu'en tant que désir elle a une détermination qui provient du futur, que l'on prend à témoin de ce qui sera, du seul fait de l'avoir dit. « Dans la mesure où le rêve nous présente un désir comme accompli, il nous transporte sans aucun doute au futur, mais ce futur qui, au rêveur semble présent, est créé à l'image de ce passé-là par le désir indestructible. »²

On pourrait penser que la qualité d'intemporalité que Freud attribue au système inconscient, au sens où les processus qui s'y produisent ne sont pas modifiés par l'écoulement du temps, provient de ce caractère attribué au désir inconscient.

« Le *nachträglich* (rappelons que nous avons été le premier à l'extraire du

texte de Freud), le *nachträglich* ou après-coup selon lequel le trauma s'implique dans le symptôme, montre une structure temporelle d'un ordre plus élevé »³.

Si Freud soutient que l'étude des rêves constitue la « voie royale » qui mène à l'inconscient, c'est, entre autres, parce qu'il en tire l'illustration d'un certain travail qui s'est produit sur la matière psychique. Et il avertit : « Pourquoi s'obstine-t-on à confondre le matériel avec le travail qui l'informe ? En quoi l'emporteraient-ils sur ceux qui ne connaissent que le produit du travail et qui ne peuvent pas s'expliquer d'où il provient et comment il est fait ?

L'essentiel dans le rêve, c'est le travail qui a opéré sur le matériel de pensées »⁴.

On conclut donc aisément que le concept d'inconscient est à l'origine lié à l'idée de travail. Arrêtons-nous un peu sur cette idée de travail.

Nous ne pouvons pas penser quelque chose de l'ordre d'un travail qui ne comporte ou mette en jeu d'une certaine manière la dimension du temporel.

En effet, Freud fait très tôt usage du terme travail – en allemand *Arbeit*. Dans *La Science des Rêves*, il consacre un chapitre – VI – à ce qu'il nomme *Die Traumarbeit* : « Le travail du rêve ».

Dans le chapitre suivant, le VII, « Sur la psychologie des processus oniriques » il abondera dans l'utilisation de ce champ sémantique. « Pour le dire avec une analogie : il est très probable qu'une pensée onirique joue pour le rêve le rôle d'entrepreneur ; mais l'entrepreneur qui, comme on dit, a l'idée et l'entrain pour la mettre en place, ne peut rien faire sans capital ; il a besoin d'un capitaliste qui lui paye les frais... »⁵

Concrètement, Freud conçoit le travail du rêve comme un travail capitaliste, avec une division établie entre capital et main d'œuvre : le désir inconscient et les restes

diurnes respectivement. C'est une analogie qu'il trouve utile pour rendre compte du phénomène essentiel que démontrent les rêves, à savoir : l'existence de l'inconscient, la scission radicale du sujet humain.

Postérieurement Freud aura à nouveau recours au terme *Arbeit*, bien que dans des contextes différents, dont le plus important est celui qu'il développe dans l'article de 1914 *Remémoration, répétition et perlaboration*. Ce qu'on a traduit par élaboration correspond au terme allemand *Durcharbeiten*, qui évoque un mouvement, il pourrait être traduit littéralement par « travailler au travers de ». Dans ce texte, il s'agit de permettre à l'analysant la maîtrise de la résistance grâce à ce processus d'élaboration. Et c'est lui qui a sur le patient la plus grande action modificatrice, ainsi que celle qui instaure la différence entre le traitement psychanalytique et toute influence par suggestion.

Il y a lieu de mentionner, en dernier lieu, le *Trauerarbeit*, le « travail de deuil », qui, dans « Deuil et mélancolie », définit la fonction de cet état psychique. Le deuil a pour fonction le dégagement libidinal de l'objet perdu, et ce travail il le réalise au moyen de la ligature d'investissement d'autres objets.

Le deuil est alors aussi temps et travail.

Le transfert, une forme du temps

Le transfert est, entre autres, du temps. Nous y reviendrons.

Nous avancerons que c'est un temps qui a un point de finitude.

Chez Lacan, même en reconnaissant les différents moments de son enseignement, l'idée du temps est une des coordonnées qui intervient dans la constitution du sujet.

Nous trouvons trois places privilégiées dans ses idées sur le temps. Le temps logique et l'assertion de la certitude

anticipée. « Un nouveau sophisme », 1945 ; « Fonction et champ de la parole de » 1953 ; « Position de l'inconscient », 1963.

Dans « Fonction et champ de la parole et du langage » il y a un paragraphe particulier : « Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le passé de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir »⁶.

Un passé qui est en train d'advenir.

Nous avons alors jusqu'ici le retour à Freud commencé par Lacan, qui met au centre les effets de langage dans la parole et son rapport avec la vérité, vérité produite comme effet de l'inconscient. Il s'agit d'une vérité qui ne s'atteint que par l'intermédiaire de l'Autre, et particulièrement par l'intermédiaire de l'analyste.

Le point de capiton obtenu via l'analyse conçue en terme d'aliénation conduit à un point d'interminabilité de l'analyse. Il faut l'opération de la séparation, puisqu'en tant que temps d'attente ouvert, l'expérience de l'analyse comporte une promesse de séparation. Nous y reviendrons dans la dernière partie de ce travail concernant le rapport entre *fading* et séparation.

Dans « Position de l'inconscient » nous trouvons quelques précisions fondamentales pour notre sujet.

Lacan y affirme que le transfert est une opération essentiellement liée au temps et à son maniement. C'est une affirmation qui naît dans le texte après la deuxième opération de constitution du sujet en termes de séparation. S'il est vrai, comme il le dit lui-même, que la façon de traiter les patients est gouvernée par la conception que l'on a du transfert, même si on l'ignore, le temps de l'analyse est une promesse de séparation.

Le sujet et le temps

C'est-à-dire que la fin est nécessairement anticipée dans le commencement, sous la forme d'un après-coup, pour lequel il faut inévitablement un certain temps.

Comme nous l'avons déjà dit, à cette époque de l'enseignement de Lacan, il ne s'agit pas d'attendre seulement l'avènement du sujet en tant que sa réalisation par la voie de la parole ou l'arrivée de la parole pleine. Dans l'aliénation il s'agit du sujet divisé par le langage comme cause, et dans la séparation, de sa propre perte comme objet du désir de l'autre.

La séparation comme seconde opération de causation du sujet, renvoie à une dimension tout autre que celle que l'on peut en attendre d'« une expérience d'analyse ». Voyons de quoi il s'agit.

Lacan souligne l'importance de l'opération de séparation. Son dessein fondamental se retrouve dans la technique analytique, « car c'est à la scansion du discours du patient en tant qu'y intervient l'analyste, qu'on verra s'accorder cette pulsation du bord par où doit surgir l'être qui réside en deçà. »⁷

Nous voyons ainsi l'avènement, de l'être maintenant, qui réside en deçà, mais de quoi ? Comme nous l'avons déjà affirmé, on pourrait peut-être répondre : du sujet de l'aliénation. Mais d'autre part, le « doit surgir » laisse entendre un impératif éthique.

L'attente de l'être se situe au niveau de ce que Lacan a appelé l'opération de séparation. La séparation en jeu ne concerne pas l'Autre, maître de la vérité mais l'Autre en tant qu'Autre du désir.

Dans la séparation le sujet doit résoudre quelque chose de l'ordre de son être, quelque chose que Lacan nomme opacité de l'être.

Appuyons notre parcours par deux citations de « Position de l'inconscient » :

« Sans doute le "peut-il me perdre" est-il son recours contre l'opacité de ce qu'il rencontre dans l'Autre comme désir, mais c'est pour ramener le sujet à l'opacité de l'être qui lui est revenu de son avènement de sujet, tel que d'abord il s'est produit de l'intimation de l'autre. »

« L'attente de l'avènement de cet être dans son rapport avec ce que nous désignons comme le désir de l'analyste dans ce qu'il a d'inaperçu, au moins jusqu'à ce jour, de sa propre position, voilà le ressort vrai et dernier de ce qui constitue le transfert.

C'est pourquoi le transfert est une relation essentiellement liée au temps et à son maniement. »⁸

Que voyons-nous donc apparaître ici concernant l'avènement de l'être ? Le désir de l'analyste. C'est-à-dire que la séparation dont il s'agit n'est pas une séparation quelconque ; c'est celle qui est attendue comme produit du parcours d'une analyse et par conséquent, par rapport à « un » transfert.

Nous voyons ainsi que si le transfert est un rapport lié au temps à sa manœuvre, il en résulte que le maniement du temps est au moins une condition fondamentale.

Il y a un temps qui s'ouvre comme temps d'attente, et qui est de ce fait, comme nous l'avons déjà dit, déterminé par son terme final. Dans toute attente, le terme final est ce qui structure le temps.

Le temps d'attente est structuré par le désir : le désir même implique un manque : manque de ce que l'on attend.

En ce qui concerne une analyse, ce n'est pas la même chose de penser que l'analyse finit un jour, que de penser que l'attente de transfert a un point de finitude, comme dit Lacan dans sa proposition.

Reprenons l'affirmation de tout à l'heure, celle qui dit que ce que l'on peut

attendre c'est l'avènement de l'être, et non seulement l'avènement du sujet.

Il y a un double problème de l'être, d'être parlant. D'un côté, dans la mesure où le vivant devient sujet, il y a une perte d'être. C'est l'effet de négativation du langage. Nous éprouvons tous du fait même de parler ce manque, manque à être, mais dans « Position de l'inconscient » Lacan utilise l'expression « opacité de l'être ». La partie d'être qui est la sienne est opaque, inconnue, hors savoir. La question se pose de savoir comment traduirait-on cela dans la clinique.

Suivons de plus près cette question de l'opacité.

Elle conduit à plusieurs lignes qui pourraient être chacune une voie de travail.

On pourrait penser l'opacité en opposition au spéculaire. Par conséquent cette opacité renverrait à un reste non assimilable à l'image spéculaire. Dégageons progressivement à quoi pourrait se rapporter cette réponse de l'être dans son opacité : ce n'est pas le *je* et ce n'est pas le *moi*. Premier éclaircissement.

Dans une ligne plus freudienne nous pourrions établir une liaison avec le semblable, que Lacan rappelle dans le Séminaire VII, ce qui du semblable n'admet aucune prédication, la décomposition du semblable comme la première orientation de l'être vivant dans le monde, se fait à l'intérieur de cette expérience avec l'Autre préhistorique inoubliable. *Das Ding*, noyau du non reconnu à l'intérieur de l'être, reste de l'identification.

Reste également, tout en le considérant sous une autre perspective, celle qui se boucle dans la dernière clinique freudienne : dans « Le problème économique du masochisme », toute pulsion de mort ne s'expulse pas vers l'extérieur : une fois que la partie

principale de la pulsion de mort a été déplacée vers l'extérieur, vers les objets, le masochisme érogène reste comme son résidu à l'intérieur⁹.

Si le sadisme primaire permettait de penser la constitution du corps et du moi, Freud, dans la torsion que suppose le masochisme primaire, signale un élément qui échappe à cette constitution qui reste hors du corps. Le masochisme primaire signale alors une scission qui a d'autres lignes de clivage. Dans ce cas nous pourrions penser à une scission du corps. Ce qui reste à l'intérieur constitue un « hors du corps » où se réfugie la satisfaction pulsionnelle. C'est dans cette extériorité au corps spéculaire, dans cette partie séparée du corps que nous pouvons situer, chez Freud, la disjonction corps-jouissance.

Ne perdons pas de vue le fil conducteur. Nous essayons de cerner de plus près la question que Lacan pose dans « Position de l'inconscient » : quel est cet être qui répond et comment ?

Cela nous intéresse particulièrement en ce sens qu'il s'agit de quelque chose qui, comme nous l'avons déjà souligné, concerne un événement ou une émergence dans le transfert.

La réponse à cette question, tout en suivant la logique du texte que nous proposons à la lecture pour le sujet qui nous intéresse, conduit Lacan à faire appel au concept de libido, libido comme organe : la lamelle, qui « représente cette part du vivant qui se perd à ce qu'il se produise par les voies du sexe », voie dans laquelle, comme le dit Freud, dans la métaphore homologue du *soma* et du *germen*, celui-ci, lui-même immortel, et par rapport auquel le *soma* – en raison d'une prime de plaisir, et n'obéissant qu'à ce gain – est contraint à être son hôte, devenant ainsi le prête-

Le sujet et le temps

nom de ce facteur léthal qui raccorde l'être sexué à la mort.

Alors la réponse de l'être est celle d'un être qui jouit, et renvoie à ce que Freud a appelé le silence des pulsions. Le transfert acquiert valeur de séparation de l'objet dans le moment de détresse du sujet.

L'acte comporte une temporalité que le transfert encadre, comme avènement d'un temps qui ne cesse pas, toujours actuel. Lacan utilise l'expression temporalité de l'instant, instant du fantasme pour rendre compte de cet événement. Le fantasme serait donc une réponse, un refuge de la jouissance pulsionnelle.

Insistons sur le fait que la réponse devient présente si on a fait quelque chose pour cela en analyse. Il faut que l'analyste ait opéré avec l'abstinence, un des noms freudiens du désir de l'analyste. Opérer avec l'abstinence au sens de s'abstenir de répondre en tant qu'Autre qui instruit le sujet, tout en permettant ainsi de rendre présente la réponse de l'être. L'être ne répond, n'émerge que si l'analyste tient son rôle, en préservant l'*x* du désir. L'être répond si du côté de l'Autre apparaît l'*x*, énigme du désir de l'Autre.

L'analyse fait répondre l'être même du sujet à condition que le désir de l'Autre reste vide, ce qui permet une distance avec la psychanalyse comme simple pratique suggestive, qui est, en partie, dont l'amour est fait en tant que croyance dans l'Autre.

Dans le transfert il y a quelque chose qui se temporalise par la répétition, mais non pas à la manière des ombres. Le transfert actualise des rencontres où se manifeste la présence du désir, non pas comme reproduction du passé, mais comme reconstitution des rencontres qui interprètent le réel.

Le fantasme est un mode de réponse au désir de l'Autre, c'est-à-dire, à la castration, en voilant le vide de l'Autre en position d'« être » cet objet qui le comble.

Le transfert, nous l'avons déjà dit, acquiert la valeur de séparation, séparation de l'objet que le sujet est dans le point de détresse. En tant qu'analystes nous sommes appelés à incarner la place de cet objet dont l'analysant se sépare.

C'est là peut-être un des versants par lesquels notre pratique est inoffensive où, au dire de Freud, elle « convoque des fragments de vie réelle ».

La séparation se produit non pas par rapport à l'Autre du langage, mais à l'Autre en tant qu'Autre du désir et au sujet de l'inconscient déterminé par le langage.

Cette séparation est une position de jouissance. Ce n'est pas donc le sujet parlant qui répond, mais, pour ainsi dire, l'être qui jouit.

C'est une réponse en acte, que Lacan appelle l'instant du fantasme.

C'est ici qu'on rejoint la célèbre notion du transfert comme la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient.

« Il arrive très fréquemment qu'on "se remémore" quelque chose qui n'a jamais pu être "oublié"... »¹⁰

Dans « Au-delà du principe du plaisir », Freud annonce ce qui s'achèvera par la conceptualisation de la répétition comme limite à la remémoration, et comme manifestation, en même temps, de la pulsion de mort, qui comme certitude indéterminée du sujet niche dans notre être en tant que désir.

Dans le transfert le sujet répète parce qu'il ne peut pas remémorer, et réciproquement, la répétition est la seule voie de la remémoration. Voilà la pente sur laquelle pourrait glisser l'homologie entre le transfert et la répétition, homo-

logie qui, nous fait remarquer Lacan, est la dissimulation de ce que dans la répétition, en tant qu'*automaton*, il faut distinguer ce qui en est sa cause, *tuché*, comme rencontre, rencontre toujours manquée. Nous pouvons dire, en ce sens, que *tuché* et *automaton* sont des formes de la temporalité dans le transfert.

Les répétitions tracent, au long d'une analyse, des sillons ou, au dire de Freud, des voies frayées une fois pour toutes, des ornières, qui découpent deux dimensions essentielles, dans l'au-delà du transfert comme répétition : la réalité sexuelle de l'inconscient.

Ce qui se montre au bout d'une expérience analytique est, il fallait s'y attendre, de l'ordre de ce que l'inconscient est béance, dans laquelle l'analyste comme présence n'est que sa manifestation. Ces rencontres dans le transfert sont refus de l'inconscient et ne font que révéler ce « mouvement du sujet qui ne s'ouvre que pour se refermer en une certaine pulsation temporelle.

Nous retrouvons ici la structure scandée de ce battement de la fente dont j'évoquais la fonction la dernière fois... Ontiquement donc, l'inconscient c'est l'évasif – mais nous arrivons à le cerner dans une structure temporelle, dont on peut dire qu'elle n'a jamais été, jusqu'ici, articulée comme telle ».¹¹

Cette ambiguïté de la réalité qui est en jeu dans le transfert, puisqu'il ne peut être appréhendé ni *in absentia* ni *in effigie*. On ne peut la discerner qu'avec Lacan, à partir de la fonction du réel dans la répétition.

Il s'agit alors d'une rencontre, comme « événement » qui mis en scène dans le cadre du transfert, puisqu'il n'est ni *in absentia* ni *in effigie*, nécessite la présence de l'analyste, de son désir comme opérateur.

Opération analytique par laquelle, toutes les certitudes du sujet étant consumées, jusqu'à ses derniers mirages, comme fonction de l'aliénation, il casse le miroir en quelque chose qui a la temporalité de l'instant « qui le fait tomber de son fantasme et le destitue comme sujet ».

Conjugaison de l'acte de l'analyste et de la tâche, ou mieux, du travail de l'analysant. « Finalement c'est lui, l'analyste, qui donne corps à ce que le sujet devient sous la forme l'objet *a* ».¹²

En termes freudiens ce moment serait équivalent à l'avènement, dans le cadre du transfert, à certains fragments qui, n'appartenant pas au refoulé oublié, émergent avec une fidélité non souhaitée, comme représentation de ce qu'on ne peut pas rémémorer parce qu'il n'a jamais été oublié comme corps étrange et étranger au contenu restant de la névrose qui, « n'ayant jamais eu d'existence réelle », est toujours une construction de l'analyse, de l'ordre du nécessaire.

Travail de l'analysant, où par l'avènement de la certitude de jouissance, qui habite le fantasme, comme satisfaction paradoxale du champ pulsionnel à lui articulé, lui permettrait de savoir, s'il le veut, de quoi il se satisfait.

Si au bout du parcours de notre travail, nous pouvons convenir qu'à la fin d'un transfert le sujet est confronté à l'objet perdu comme cause de sa division, alors nous pouvons conclure en affirmant que l'objet *a* est un des noms du temps dans l'analyse.

Le temps, de la même façon que l'objet, par structure se perd.

« ... Personne ne perd (répètes-tu vainement) que ce qu'il n'a et n'a jamais eu, mais il ne suffit pas d'être courageux pour apprendre l'Art de l'Oubli... »

Le sujet et le temps

* Exposé au Foro Analítico del Río de la Plata – J. L. Borges. – Traduction : Laura Aratujo.

¹ Freud Sigmund, *L'interprétation des rêves*, Chap. VII, P.U.F., Paris.

² Freud Sigmund, *ibid.*

³ Lacan Jacques, *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.

⁴ Freud Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, P.U.F., Paris.

⁵ *Ibid.*

⁶ Lacan Jacques, *Écrits, op. cit.*

⁷ Lacan Jacques, *Écrits, op. cit.*

⁸ *Ibid.*

⁹ Freud Sigmund, « Le problème économique du masochisme », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F. 1973.

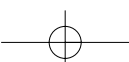
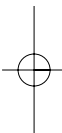
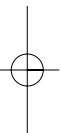
¹⁰ Freud Sigmund, Ed. Amorrortu, *Remémoration, répétition et perlaboration*, X, 1914, P.U.F., Paris.

¹¹ Lacan Jacques, *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris.

¹² Lacan Jacques, *Séminaire XV*, inédit, leçon du 17 janvier 1968.

La psychanalyse en son temps

- *La psychanalyse en son temps*
- *À 150 ans de la naissance de Sigmund Freud, y a-t-il encore du temps pour la psychanalyse ?*



La psychanalyse en son temps

La psychanalyse en son temps

Jairo Gerbase*

« Le temps de la psychanalyse » est je crois un thème d'une grande actualité et en fait, il faut justifier si cette discipline centenaire, a un avenir.

J'ai pensé que pour faire une démonstration minimale du caractère crucial du thème – la psychanalyse en son temps – je pourrais le partager en deux aspects : celui de l'évidence thérapeutique et celui de l'évidence institutionnelle de la psychanalyse.

Les deux tiers de ce que j'ai à dire portera sur le problème de l'évidence thérapeutique de la psychanalyse, évidence, je le dis à l'avance, réellement douteuse, mais qui sait, moins douteuse que celle d'autres thérapeutiques qui sont en concurrence avec elle ; et un dernier tiers sur le problème de l'institution psychanalytique, parce qu'il m'a semblé que le sujet – la psychanalyse en son temps – a aussi à voir avec cela.

La promesse du bonheur

Le monde contemporain permet-il une thérapeutique ? Permet-il une chimiothérapie ? Permet-il une psychothérapie ?

J'aimerais développer un peu l'idée que le monde contemporain comporte une thérapeutique pour deux raisons : la première est le fait que l'homme contemporain continue à faire l'expérience de l'angoisse et, d'autre part, il continue à faire l'expérience de l'hallucination.

Est-ce que ces phénomènes dont l'homme contemporain fait l'expérience justifient une thérapeutique ? Et, parmi celles-ci (la thérapeutique pharmacologique de la psychiatrie et la thérapeutique cognitive de la psychologie),

la thérapeutique de la psychanalyse est-elle également justifiée ?

J'ai choisi de tels phénomènes étant donné qu'à leur sujet une promesse de solution a été faite, du point de vue de la pharmacologie, bien divulguée par les médias. Il y a là-dessus des choses curieuses qu'il serait peut-être intéressant de commenter.

La neuroscience a avancé que ces phénomènes peuvent être réduits à une question de régulation et de transmission dans le système nerveux, une question de neurorégulation et de neurotransmission. Divers biologistes moléculaires ont fait cette promesse. Ils prennent comme modèle le diabète, symptôme du dysfonctionnement du pancréas, glande qui sécrète une hormone – l'insuline – ayant pour fonction la régulation du niveau de glucose des cellules.

L'hypothèse neurochimique prévoit qu'il se produit plus ou moins la même chose dans le système nerveux central ; la communication entre les cellules nerveuses est réalisée par certains neurotransmetteurs – sérotonine, dopamine, noradrénaline – et, sur la base de leur neurorégulation, les symptômes mentaux peuvent être contrôlés biochimiquement.

Cette hypothèse suppose de pouvoir décréter la fin de la psychanalyse, la fin des thérapies qui, selon ce que les médias spécialisés dans la diffusion de cette promesse biologique et cognitive essaient de communiquer, ne sont qu'un grand trompe-l'œil du XX^{ème} siècle.

Ceci mérite une recherche, vu qu'il y a plusieurs décennies que les médias

divulgent les médicaments donnant l'espoir de résoudre l'angoisse et l'hallucination, la promesse du bonheur chimique.

Nous avons connu la décennie des benzodiazépines et ensuite celle des antidépresseurs, conception dominante dans la psychiatrie biologique et qui a réorienté la classification même des troubles mentaux.

Du côté de la psychose, on a présenté les neuroleptiques atypiques comme promesse de solution au problème de l'hallucination par des moyens biochimiques. La promesse neurochimique est basée sur l'idée qu'en régulant les neurotransmetteurs on peut dissoudre l'expérience hallucinatoire.

La théorie appelée neuroscientifique réduit le symptôme mental à une question de neurotransmission et de neurorégulation. J'essaierai de démontrer qu'il s'agit là d'une hypothèse peu soutenable, pour ne pas dire insoutenable, du moins pour le psychanalyste, qui peut suivre de près l'expérience objective de l'angoisse et de l'hallucination et vérifier qu'on ne peut pas les réduire à l'évidence du traitement neurochimique.

Je dirais plus : que la psychiatrie biologique n'a pas de caractère d'évidence et qu'à chaque décennie on vérifie que les moyens neurochimiques sont inefficaces pour rendre compte du problème de la subjectivité.

La psychanalyse a-t-elle fait ses preuves ?

C'est dans le cadre de ce problème crucial que j'aimerais présenter la question de l'efficacité de la psychanalyse. La psychanalyse, à son tour, a-t-elle fait ses preuves ?

Je crois que l'on ne peut pas répondre immédiatement et de façon affirmative à cette question. Au stade où en sont actuellement la théorie et la pratique

psychanalytique, on ne peut pas dire que la psychanalyse est une évidence. Il est possible de miser sur l'avenir de la psychanalyse, mais cela va dépendre des avancées sur le plan théorique et pratique.

Le premier obstacle relatif à l'évidence de la psychanalyse est qu'elle se trouve embarrassée par le modèle de scientificité : celui de la psychiatrie biologique. Elle veut également trouver une cause efficiente au problème de l'angoisse et de l'hallucination. Pour cela, elle réalise une opération de réduction. De même que la psychiatrie réduit le symptôme mental à une question de neurotransmission cérébrale, la psychanalyse le réduit à une question de parenté.

Cette théorie de la causalité psychanalytique s'est développée et s'est sophistiquée de telle manière que, par rapport à l'angoisse, on peut dire, par exemple, que la phobie peut être conçue de deux manières opposées : la phobie est en même temps crainte et soutien du père. Étant donné que l'enfant est supposément soumis au risque d'une relation incestueuse, il faut un agent d'interdiction, de castration, tel que le père, et la phobie peut le substituer chaque fois qu'il échoue dans sa fonction. La phobie peut alors être présentée comme peur du père et comme soutien du père.

Pour cette conception de la psychanalyse, la causalité de l'angoisse n'est pas la sérotonine, mais la paternité. J'attribue le peu d'évidence de la psychanalyse à ce type de réduction.

Tout cela a commencé par un rêve de Freud. Il a supposé avoir découvert le complexe nucléaire de la névrose, le complexe d'Edipe. Il y a dans cette mythologie un enseignement très intéressant, mis en relief par différents

auteurs, qui est le fait que tout ce que fait Œdipe, tous ses actes, *il ne savait rien*. Œdipe commence en vérité par un infanticide. L'oracle vaticine : un père sera assassiné et à partir de là s'ordonne l'infanticide. Suivent le parricide et l'inceste.

Je crois que la science a tous les droits de douter d'une théorie scientifique qui prétend réduire l'explication des symptômes mentaux au complexe d'Œdipe. Je suppose que tous savent que la génération de Freud et celle des post-freudiens jusqu'à nos jours ont considéré le complexe d'Œdipe comme fondement de la psychanalyse, comme explication causale du symptôme analytique.

Basée sur ce fondement, la psychanalyse n'a pas d'évidence. Basée sur le complexe d'Œdipe, la psychanalyse n'a pas d'avenir. C'est pour cela que j'exige de moi-même d'apporter d'autres arguments en ce sens.

De la mythologie d'Œdipe, je crois que la donnée la plus importante : *il ne savait rien*, celle que Freud a appelée inconscient, est ce qui résiste. L'inconscient est la supposition que l'on peut faire quelque chose sans le savoir. On ne peut pas justifier ni expliquer le problème de l'angoisse et de l'hallucination ou quelque autre discours mental sur la base de ce fondement, à moins que l'on ne s'appuie sur le détail de ce qui est en jeu dans l'Œdipe : le fait que *le sujet ne savait rien*.

L'homme shakespearien

Je considère comme étant bien inspirée la recherche du professeur et critique de littérature américaine, Harold Bloom, qui, par la force des choses, travaille depuis de nombreuses années à enseigner Shakespeare. Évidemment, il a étudié les observations de Freud sur *Hamlet* de Shakespeare et il était en désaccord avec elles.

Depuis son premier livre sur le sujet, *Le canon occidental*¹ et dans un livre plus récent, *Shakespeare, l'invention de l'humain*², il propose une hypothèse ardue, mais qu'il soutient avec beaucoup de désinvolture. Shakespeare aurait inventé ce que nous connaissons aujourd'hui comme personnalité humaine, dans le sens où la psychologie l'emploie.

Bloom suggère qu'au lieu du complexe d'Œdipe, nous pourrions expliquer les actes humains en prenant comme fondement le complexe d'Hamlet. Il y a un avantage dans l'hypothèse de Bloom : elle dispense de la référence au parricide et à l'inceste. Dans *Hamlet* il n'y a pas de parricide, mais un fratricide. Il n'y a pas non plus d'inceste. Cela veut dire qu'il n'est pas nécessaire de fonder l'angoisse humaine sur le parricide et l'inceste.

Si nous suivons l'hypothèse du *Hamlet* de Shakespeare, nous verrons apparaître l'autre face du problème de l'homme. Il faut arrêter d'attribuer au petit garçon un désir incestueux envers sa mère et un désir assassin envers son père, en renonçant à l'explication du contexte ambiant de l'homme à partir de ce modèle.

Une lecture attentive de la tragédie *Œdipe Roi* de Sophocle peut montrer que ce qui est en question, par delà une problématique historique de la parenté, c'est une problématique structurale de la parenté. Shakespeare nous montre ce changement, en altérant cette conception. Il inaugure, lui aussi, la modernité, bien qu'il ait été, contrairement à Descartes, un auteur inculte.

Nous ne pouvons pas entrer dans le second siècle de la psychanalyse en fondant le problème du symptôme analytique sur la mythologie ou sur la littérature tragique. À ce sujet, nous considérons épuisé l'argument de

Élisabeth Roudinesco qui, dans un des chapitres de son livre *Pourquoi la psychanalyse ?*³ en vient à restaurer l'homme tragique fondé sur l'Œdipe.

Shakespeare construit un homme nouveau. On peut même dire – telle est la thèse de Bloom – que Shakespeare invente l'homme. Le sentiment d'amour, de jalousie, la passion et l'intrigue sont des inventions de Shakespeare. Othello, Hamlet, Falstaff sont des personnages humains inventés par Shakespeare.

À son tour, Freud met en relief chez Hamlet la procrastination, le fait qu'il ne peut pas se décider à réaliser l'acte de venger le père, l'acte d'assassiner l'oncle. Cette action se déroule en cinq actes et ce n'est que dans le dernier, involontairement, que cela se dénoue. Hamlet a différentes occasions de réaliser son acte, mais il n'arrive pas à le poser. Freud en conclut que Hamlet s'est identifié inconsciemment à son oncle Claude.

La dimension structurale de la parenté : le signifiant

Quand Lacan examine l'acte de Hamlet dans son Séminaire « Le désir et son interprétation »⁴ il dit qu'il y a là déplacement du problème de la relation incestueuse, de la relation du petit garçon avec sa mère, vers le problème de la relation sexuelle, de la relation de l'homme avec la femme. Ce qui importe, dans le drame de Hamlet, c'est la découverte que la mère est une femme, que la mère désire, elle aussi, qu'elle jouit.

Si l'Œdipe introduit la question du désir de la mère, Hamlet introduit la question de la jouissance de la femme, le fait qu'une mère jouit. Il y a là un grand pas, parce qu'il nous fait sortir du contexte familial, il nous fait cheminer vers le contexte ambiant. En d'autres termes, nous sommes lancés de

l'endogamie vers l'exogamie, ce qui nous permet de dépasser la dimension historique de la parenté, en direction de la dimension structurale de la parenté.

Shakespeare nous conduit par delà la dimension tragique, nous indique la dimension comique de la réalité humaine. La dispute un tant soit peu ridicule, entre Hamlet et Laerte pour l'amour d'Ophélie, dans la scène de l'enterrement, a une dimension comique.

Lacan signale que, d'un point de vue théorique, Shakespeare nous enseigne dans cette scène que l'objet d'amour n'acquiert de la valeur que lorsqu'il est perdu, que la menace de perte de l'amour est ce qui confère de la valeur à l'objet d'amour.

L'impasse majeure quant à l'évidence de la psychanalyse c'est qu'elle réduit tout au sexe. La psychanalyse n'a rien à voir avec le sexe. La psychanalyse n'aura d'évidence tant qu'elle supposera que le sens du symptôme a à voir avec le sexe. Cette affirmation est basée sur la thèse qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Pour cette raison, le symptôme mental ne peut pas être réduit au complexe d'Œdipe.

Comme une affirmation de cette envergure – la psychanalyse n'a rien à voir avec le sexe – exige une référence, je commente un fragment d'un séminaire de Lacan⁵. Depuis qu'il a lu *l'Interprétation des rêves* de Freud, il a décidé d'introduire la linguistique dans l'analyse. Freud est resté attelé à la catégorie de la pensée parce qu'il n'avait pas à sa disposition les coordonnées culturelles dont Lacan a disposé. C'est cela qui l'a conduit à commettre l'imprudence de poser le complexe d'Œdipe comme fondement de l'analyse.

Pourquoi Freud a-t-il été conduit à valoriser cette référence littéraire comme fondement de la psychanalyse ? Notre

hypothèse est que nous ne devons réduire le fondement de la psychanalyse ni à l'Œdipe ni à Hamlet. Le fondement de la psychanalyse se trouve dans le passage du signifiant au signifié. Dans le passage du signifiant au signifié, et dans le dépassement de cette barre, qui n'est pas la barre de fraction, mais celle du réel, on perd de la jouissance.

Il faut chercher dans le fil de la pensée, le signifiant, son effet de malentendu, qui rend, par exemple, ma communication avec vous problématique. En dépit du fait que je m'exprime en langue portugaise, je sais bien que nous ne nous entendons pas, tout au moins complètement, que chacun appréhendera de ce que je dis ce qui lui convient. Chacun parle sa propre langue, depuis le début de la vie, ce qui suscite beaucoup de malentendus.

Pour que la psychanalyse ait de l'évidence, au lieu de rechercher son fondement dans l'érotisme pouvant exister entre un petit garçon et sa mère, nous devons le chercher dans le malentendu entre un petit garçon et sa mère, cela étant dû au fait que, chacun, mère et fils, parle sa propre langue.

Le fil de la pensée, le signifiant, est ce qui compte dans l'impossibilité du rapport sexuel, de la relation bi-univoque, c'est-à-dire, dans le fait que nous ne pouvons pas disposer de tous les signifiants.

Le langage est un instrument réellement puissant, pouvant nous permettre toute communication, mais pouvant promouvoir, en même temps, un malentendu, parce qu'il est un appareil incomplet. Il ne peut pas dire, par exemple, ce qu'est la relation d'un sexe avec l'autre sexe, il ne peut pas nommer cette relation, parce qu'il ne peut pas nommer l'autre sexe, la féminité, il ne peut nommer qu'un sexe, la masculinité.

Je dirais que le problème de l'évidence de la psychanalyse se vérifie à partir du moment où nous demandons à l'analysant de dire n'importe quoi et que nous constatons qu'il n'y arrive pas, et que tout ce qu'il arrive à faire c'est de dire quelque chose qui fonctionne comme rationalité, c'est-à-dire, comme mensonge. Il y a toujours un *in-su*, il y a toujours un vide devant lequel, en ne sachant que dire, le sujet répond par un mensonge, par un fantasme, par une hypothèse.

Je crois que l'évidence thérapeutique de la psychanalyse apparaît quand on traite le problème de la mentalité avec des arguments logiques, avec le concept de signifiant, avec le concept de sexe dans le sens de asexualité, de l'impossibilité qu'a le signifiant de dire quelque chose de l'autre sexe. Le problème de l'union sexuelle, de l'accouplement, dont le sens logique est la relation entre prédicat et sujet, doit être compris comme le problème de l'impossibilité, de la précarité du langage pour dire la pulsion sexuelle, plus que d'un problème sexuel proprement dit.

Le fondement de la psychanalyse : la perte de jouissance

C'est ici que se pose le problème de la conscience : savoir si nous avons une maîtrise permanente du sens, si nous acceptons tranquillement l'hypothèse selon laquelle le problème de la mentalité est celui de la notion de réalité, hypothèse également développée par Freud dans les années 20, où la perte de la réalité est substituée au fantasme ou au délire.

La perte de la réalité, qu'est ce que c'est, sinon la perte du sens, de la signification, de la capacité de mentir ou, si l'on préfère, de la capacité de faire semblant, d'user de rationalisations, de mettre à la place de ce que l'on ne sait pas une explication vraisemblable ?

Quand cela fait défaut, nous avons un trouble, un symptôme. L'angoisse peut découler de la perte de réalité, de la perte de sens, d'une secousse sémantique, de l'incohérence de la relation du signifiant avec le signifié. C'est pour cela que je valorise cette phrase et que je veux en tirer le maximum de profit : *dans le passage du signifiant au signifié on perd de la jouissance*. Tel est le fondement de la psychanalyse.

Je crois que la psychanalyse n'aura d'efficace que si elle admet ce fondement, parce que ce qu'on attend, justement, de la psychanalyse, c'est qu'elle vienne défaire par la parole ce qui a été fait par la parole. Un traitement fondé sur la méthode de la parole n'aura d'évidence que s'il se base sur la théorie de la parole, sur la théorie du signifiant, sur la théorie de ce que Freud a découvert sous le terme d'inconscient.

L'inconscient n'est pas un terme bien choisi parce qu'il se confond avec l'inconscience ; ce qui importe dans le concept est moins la question de l'inconscience, de l'opposition à la conscience, que la question du malentendu, de l'équivoque, du fait que nous butons sur les mots.

L'inconscient c'est le fait que nous butons sur les mots. La facilité avec laquelle nous butons sur les mots, nous nous trompons, nous créons des malentendus est surprenante. Les cas de Freud sont riches en exemples.

Dès le début de la vie la chance qu'il y ait des malentendus est considérable. Ces malentendus se déposent comme des alluvions et le résultat en est le symptôme. L'efficacité de la psychanalyse dépend de cette rationalité, du fait que l'on traite le problème de la méthode analytique avec cette rationalité.

La littérature est l'une des plus grandes créations de l'homme. Nous sommes tous

d'accord qu'on ne doit pas lire une œuvre littéraire en cherchant à la comprendre à partir de la psychobiographie de l'auteur. Cependant, quand nous allons faire l'analyse d'un cas clinique, nous essayons d'expliquer l'œuvre de l'auteur, du roman familial du névrosé, en recourant aux comédies familiales.

Lacan a vraiment beaucoup insisté sur le fait que le névrosé finit par se centrer sur les relations de parenté, au lieu de se centrer sur le contexte ambiant. Nos observations cliniques nous autorisent à distinguer la névrose de la psychose sur la base de cette spécificité. Le psychotique n'attribue pas ses hallucinations aux relations de parenté, mais au contraire, il dit qu'il est insulté par la voix hallucinatoire, par la voix de l'Autre, parce qu'il obéit à une intention sociale.

Freud désigne cette expérience « reconstruction du lien social ». Il dit que le sujet a besoin d'effectuer un arrangement de façon à pouvoir supporter l'hallucination. C'est ainsi que se construit l'interprétation délirante de la réalité. Il n'y a pas de meilleur exemple de rationalisation que le délire. J'ai l'habitude de dire que le délire de Schreber est un argument national-socialiste, que son thème n'est pas la parenté ; qu'il est préoccupé par une nouvelle race, la race aryenne. Telle est, de mon point de vue, la principale différence entre l'argument du névrosé et l'argument du psychotique : la famille d'un côté, et de l'autre, la nation.

Rationalité en psychanalyse : le malentendu du signifiant

J'essaie de me démarquer du fondement œdipien de la psychanalyse proposé par Freud et aussi du fondement hamletien suggéré par Bloom, en proposant que nous adoptions l'hypothèse

lacanienne que j'ai appelée de rationalité scientifique, c'est-à-dire, l'hypothèse selon laquelle le fondement de la psychanalyse est la perte de jouissance se vérifiant dans le passage du signifiant au signifié.

Il n'y a pas de meilleur terme pour dire cela sinon le nommer perte de sens ou perte de la réalité, en rappelant qu'il s'agit de la réalité du signifiant. Je refuse l'idée d'un dysfonctionnement de neurotransmetteurs, sérotonine, dopamine ou noradrénaline, comme cause efficiente de l'angoisse et de l'hallucination, comme agent du phénomène considéré. Je préfère expliquer que c'est la dysharmonie entre le signifiant et le signifié qui induit le dysfonctionnement de la neurorégulation et de la neurotransmission.

Dans la modernité, la recherche de la cause efficiente a cédé la place à la recherche de lois générales, c'est-à-dire, l'idée d'une relation de causalité entre des phénomènes a été substituée par celle de systèmes de relations scientifiquement descriptibles.

Nous pouvons considérer les exemples les plus élémentaires, c'est le cas de l'oscillation permanente de l'humeur, comme preuve de l'incidence du signifiant sur la régulation bioélectrochimique de l'organisme.

Aujourd'hui l'on ne sait plus si les sujets extrêmement angoissés exigent du psychanalyste un acte psychiatrique, avec la prescription parallèle d'un anxiolytique, parce que l'angoisse contemporaine est plus grave, ou bien si sa gravité est le produit de l'information. À ce moment-là, on ne sait plus si l'angoisse appartient à la catégorie de l'insupportable ou à la catégorie de l'impossible.

Je crois que l'on n'a pas encore dûment exploité ce volet du malentendu dans l'enseignement de Lacan, quand il conteste l'hypothèse de Otto Rank selon

laquelle la première expérience de l'angoisse est le trauma de la naissance. Cette hypothèse contrariait celle de la castration et pour ce motif Freud l'a également contestée dans *Inhibition, symptôme et angoisse*⁶.

Otto Rank a raison de parler de trauma de la naissance uniquement parce que de fait l'homme naît mal-entendu au milieu de deux autres êtres mal-entendus. Peu importe si l'homme est désiré. Ce qui est encore en vigueur dans la psychanalyse c'est qu'un enfant doit être désiré, qu'un enfant non désiré est de soi un traumatisé. Lacan dit clairement : désiré ou pas, peu importe, dans la mesure où il est désiré par quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il désire ni qui il désire.

La psychanalyse ne fera ses preuves que si elle adopte cette position de rationalité, si elle s'éloigne de cette mauvaise littérature de l'Œdipe, du Hamlet et si elle adopte la théorie du malentendu du langage. Son évidence dépend du versant que Lacan a ouvert et qui doit être exploité avec plus de consistance. Je dirais que son efficacité passera par un débat interne entre les psychanalystes qui réutilisent tout le temps des propositions dépassées.

Winnicott est de nouveau en vogue, lui qui centre le problème du symptôme sur la relation du petit garçon avec la mère, dans la théorie du traumatisme basé sur la « mère suffisamment bonne ».

Convenons-en, cette psychanalyse-là n'a pas fait ses preuves. Du point de vue de la physique, cette théorie psychanalytique est très éloignée des conséquences théoriques des découvertes de la mécanique quantique, du point de vue de la chimie, très loin des conséquences théoriques des découvertes de l'infinie combinaison des acides aminés et, du point de vue de la biologie,

est très éloignée des conséquences théoriques de la découverte de l'ADN.

On ne peut pas dire qu'elle soit évidente cette discipline qui veut expliquer le symptôme, l'angoisse et l'hallucination sur la base de la maternité ou de la paternité.

Je pense que la psychanalyse fait ses preuves avec Lacan, avec cette rationalité qui consiste à exploiter le malentendu du signifiant. Il y a toute une théorie économique de la psychanalyse à exploiter, une thermodynamique de ce qui se produit quand on passe du niveau signifiant au niveau sémantique, ce qui ne se produit pas sans que cela soit régi par le principe de l'entropie.

Le père : du mythe à la fonction – le symptôme

La justification de la psychanalyse se trouve dans la clinique du discours, bien que la clinique du discours ait à être développée. Nous avons le schéma des quatre discours. C'est là que Lacan introduit l'au-delà de l'Œdipe, l'exigence de traiter l'analyste comme fonction. Il faut développer la clinique du discours parce que, finalement, le mental c'est le discours.

Dans *L'envers de la Psychanalyse*⁷ la clinique du discours est à peine ébauchée. Dans le chapitre cinq de ce séminaire apparaît pour la première fois l'hypothèse de l'entropie, de l'échange énergétique, se produisant quand on passe du champ du signifiant dans celui du sens, ce qui n'est pas très facile à comprendre, mais qui travaille sur l'idée de valeur, comme une hypothèse quantitative.

Lacan propose que nous cherchions l'idée de valeur plutôt dans l'économie que dans la physique. La référence à la mécanique quantique est très importante pour la science. De toute façon, nous avons besoin d'une théorie de la valeur, construite au niveau du discours. Je ne

veux pas dire par là que la psychanalyse doive nécessairement devenir une science expérimentale.

La théorie du Nom-du-Père doit demeurer, mais renouvelée, c'est-à-dire, en allant au-delà du père. Le concept de père, tel qu'il est formulé chez Freud, comme un agent d'interdiction, doit être mis à jour par le concept de fonction paternelle, et ensuite, par le concept de fonction de nouage, de lien du nœud du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Dans la mesure où le Nom-du-Père apparaît comme le quatrième nœud pour défaire la propriété borroméenne, selon laquelle il n'y a pas de solidarité dans le système RSI, sa permanence s'institue.

Ce terme, père, doit finalement être mis à jour par le terme symptôme, ce qui permet de retrouver la dimension positive du symptôme, en questionnant la normalisation supposée à la psychanalyse, exercice constant de Freud. L'analyse des rêves, des actes manqués et des jeux de mots a aussi le sens de remettre en question la normalisation de la psychanalyse ; à son tour, chez Lacan, le concept de symptôme, modifiant le concept de père, a aussi l'objectif de non-standardisation.

Il est vrai que le père reste, mais pas la mythologie du père. Le père a la fonction de nœud du système. Dans l'enseignement de Lacan, cette fonction de nouage a traversé les concepts de père, de féminité, et enfin, le concept de symptôme.

Il y a peu je disais que la phobie est un père et on peut voir par cela un symptôme accomplissant une fonction paternelle, la fonction d'interdiction. Je pourrais le dire d'une autre manière : le langage ne permet pas de tout dire, ce qui dans le lexique de Freud, est nommé castration et, dans celui de Lacan, Nom-du-Père, fonction d'interdiction.

Le langage est le propre agent de

l'interdiction. Le fait que le langage ne peut pas dire toute la vérité signifie interdiction, signifie que je dois laisser beaucoup de dits interdits, entre les lignes, ce que Freud désigne comme refoulement. Donc, le refoulement est une fonction du signifiant.

À la rigueur, l'homme ne peut pas s'entendre, contre toute l'apparence de l'évidence, car j'entends ce que je suis en train de dire sans toutefois pouvoir m'entendre sans me diviser. L'expérience de l'hallucination enseigne cela. Normalement, le sujet devrait pouvoir parler automatiquement, comme dans le cas de l'hallucination, de l'automatisme mental. Mais ce mécanisme appelé par Freud refoulement consiste à permettre au sujet de se diviser et de dire « je pense », ce qui veut dire « je me parle », puisque je pense avec l'aide des mots, et ainsi faire apparaître sa parole comme pas automatique.

Je préfère définir l'hallucination comme le fait que l'homme ne peut pas s'entendre parler. Normalement, l'homme ne réalise pas qu'il ne peut pas s'entendre parler, en supposant qu'il peut seulement entendre la voix de l'autre homme, son semblable, même quand il s'agit de sa propre voix. C'est pour cela que lorsqu'il écoute sa propre voix, ses propres propositions, il tend à se défendre en attribuant cet énoncé à un autre qui lui parle.

L'expérience hallucinatoire consiste à attribuer à un autre ce que « je pense » et à affirmer « l'autre m'a dit ». Cette fonction est exclusive du signifiant, c'est-à-dire, de l'acception lacanienne du signifiant. De toute façon, ce que l'expérience hallucinatoire montre c'est que parler n'est pas une simple fonction de l'appareil de phonation, mais un automatisme du corps humain. Je parle sans savoir. J'ai l'impulsion de parler. Il serait réellement

catastrophique d'empêcher le corps humain de parler.

L'hypothèse de Freud c'est que le corps humain a cet automatisme pulsionnel de parler, de même qu'il y a d'autres impulsions : orale, anale, phallique, scopique. C'est pour cela que nous parlons d'une jouissance à parler, d'une satisfaction de parler.

L'hypothèse de l'inconscient – je parle sans savoir – remet en question le problème de la conscience. L'instance de l'inconscient ou la raison de Freud consiste à affirmer qu'il y a un corps animal qui, outre d'autres propriétés, a celle de l'instinct qu'il a décidé d'appeler pulsion, se séparant en différents niveaux : oral, anal, phallique, scopique, etc. Il a décidé de traiter la parole comme une impulsion pulsionnelle, comme une pulsion, la pulsion à parler.

En quel lieu la psychanalyse est-elle transmissible ?

J'aborde maintenant la question de la psychanalyse en son temps du point de vue de la justification de l'existence de l'institution psychanalytique. Nous retrouvons le problème du temps de la psychanalyse dans toutes les institutions qui transmettent la psychanalyse et forment des analystes. Chacune d'entre elles s'oriente toujours sur la base d'un modèle totalitaire, dans lequel un groupe centralise tous les pouvoirs politiques et administratifs, ne permettant pas l'existence de la diversité, de la pluralité, ce qui va à l'encontre des principes propres à la psychanalyse qui recherche la différence, la singularité, la diversité et l'idiosyncrasie.

Pour que la psychanalyse puisse dialoguer scientifiquement avec les autres disciplines, il est nécessaire de ne pas s'isoler dans de petites ou de grands groupements, nationaux ou internationaux, sans être ouvert à l'échange. C'est

La psychanalyse en son temps

ce que Freud a le plus mis en relief au sujet de la constitution des groupes. Pour qu'un groupe se constitue il faut identifier le « non identique à soi-même », la petite différence narcissique hors du groupe. En même temps cela constitue l'autre comme différent du groupe, constitue le groupe comme quartier. Les minorités de noirs, de femmes, d'homosexuels, de freudiens, de lacaniens, sont constitués de cette manière.

Lacan a observé que c'est cette préoccupation qui a guidé Freud dans l'organisation de l'IPA et spécialement, à partir de 1912, lorsqu'il a parrainé la forme d'autorité y prévalant, qui consistait à exploiter dans les moindres détails le mode d'exercice et de transmission des pouvoirs. Cette préoccupation était due à la défection de Jung. Freud a accepté l'idée selon laquelle une jeune garde qui aspirait à l'ancienneté serait le gardien zélé du maintien de sa pensée, au coût d'une solidarité secrète⁸.

Lacan donne l'argument logique de cette organisation, en disant que Freud a indiqué à l'IPA sa route, dix ans avant d'écrire « La psychologie des foules et l'analyse du moi », avant de s'intéresser à des groupes comme l'église et l'armée, aux mécanismes dans lesquels se produit une identification du moi de chaque individu à une même image idéale, dont le mirage est soutenu par celle du leader. Il ne se prive pas d'observer, à l'occasion, que telle est la logique des organisations fascistes, parce qu'elle laisse une marge à la prévalence de la fonction du boss, du caïd, du grand chef.

Au bénéfice de l'avenir de la psychanalyse je pense que nous pourrions élargir la portée des adjectifs restrictifs – freudien, lacanien – et les transformer en référentiels théoriques d'analyse et d'échange avec les autres discours psychanalytiques – kleinien, bionien, winnicottien, – outre le fait de promou-

voir l'échange avec d'autres discours non psychanalytiques – scientifiques, philosophiques, artistiques, religieux. Je pense aussi que nous devons analyser la diversité des organisations psychanalytiques existantes – sociétés, associations, écoles – et nous demander s'il est vrai que la psychanalyse se transmet mieux dans certaines que dans d'autres, enfin, nous demander : en quel lieu la psychanalyse est-elle transmissible ?

Il y a une décennie que nous avons ouvert ce débat, tout d'abord en supposant que nous pourrions parler de « retour à Lacan », au sens où l'on a parlé d'un « retour à Freud ». Voulant dire par là que nous avions l'intuition d'une certaine dégradation du propre discours analytique, tel qu'il était pratiqué dans notre milieu. Quelques collègues affirmèrent que l'on ne pouvait dire cela au sujet des concepts fondamentaux, par exemple celui de fin d'analyse, que l'on ne pouvait pas dire qu'on aurait commis certain écart conceptuel qui justifiât un « retour à Lacan ». Mais par rapport au concept École, nous avons réellement élaboré ce résultat d'une décennie d'étude et avons constaté qu'il y avait certains écarts qui pouvaient justifier ce syntagme de Foucault de « retour à », qui est, selon lui, un fait structural, à la façon qu'a Freud d'analyser dans son texte *Moïse et le monothéisme*, en disant que de temps en temps certaine vérité radicale d'un discours allait être oubliée par les praticiens de celui-ci, et que dans ce cas il fallait retourner à la radicalité de ce discours.

Il y a une particularité dans la formation de l'analyste qui la rend différente de la formation du médecin, étant donné qu'elle dépend de deux conditions spéciales, la condition nécessaire, l'analyse et la condition appelée par Lacan la condition suffisante, la passe,

un dispositif nous invitant à vérifier sous quelles conditions s'est produit ce tournant de l'analysant à l'analyste.

Le *dispositif analytique* est la contribution de Freud à la méthode psychanalytique. Il se définit, du point de vue imaginaire, comme la situation romanesque qui s'établit entre un analysant et un analyste. Du point de vue symbolique, il s'agit d'une relation basée sur la supposition d'un savoir au sujet de l'inconscient et de son attribution à l'analyste. Supposition qui doit être entendue dans le sens de Ockham. Lacan dit que le sujet ne suppose pas, la supposition étant celle d'un signifiant, qui représente le sujet pour un autre signifiant. Donc, il ne s'agit pas que quelqu'un suppose, de même que l'on ne peut dire que le savoir est attribué à quelqu'un. Cette supposition, Freud l'a appelée transfert positif, et son dispositif rend compte de toute l'expérience, y compris celle de la fin de l'analyse, c'est-à-dire, du comment sera liquidée la supposition nécessaire pour promouvoir la solution du symptôme. C'est un dispositif fonctionnant depuis plus d'un siècle, et sur lequel tous les analystes, des orientations les plus diverses, tombent d'accord pour dire sa nécessité et son efficacité. C'est pour cela que Lacan l'a élevé à la condition nécessaire de la formation du psychanalyste.

Le *dispositif de la passe* est la contribution de Lacan à la méthode psychanalytique. Il le définit comme la condition suffisante de la formation du psychanalyste. Ce que ce dispositif veut vérifier c'est si le désir de l'analyste s'est vraiment produit pendant l'analyse. Il veut identifier ce qu'il appelle passage de la position d'analysant à la position d'analyste. Et c'est une spécificité de la psychanalyse, étant donné que l'enseignement de la psychanalyse ne correspond pas au modèle

universitaire. Le modèle universitaire est fondé sur un programme. L'élève reçoit des crédits dans chacune des disciplines et conclut un cursus. L'enseignement des disciplines est ce qui a le moins d'importance dans la formation de l'analyste. Lacan propose à la place d'un système comme celui-là, un système presque juridique, pour vérifier si une analyse a réellement des effets didactiques, a des effets de formation : un analysant, appelé passant, rapporte à un autre analysant, appelé passeur, ce qui a surgi dans son esprit pour qu'il se constitue comme quelqu'un qui veut recevoir des personnes venant lui demander une analyse. Le passeur rapporte à un jury, nommé cartel de la passe, le témoignage de ce passage. Le cartel de la passe élabore un argument sur ce passage.

En effet, il est possible de discuter pour savoir si le passant doit rendre témoignage de ce passage durant son analyse ou seulement après l'avoir terminé. La seconde option serait, du point de vue théorique, la plus désirable, mais en pratique, tout analyste s'autorise comme praticien un peu avant de terminer son analyse. On peut se demander enfin : quelqu'un qui n'a pas encore terminé son analyse peut-il se présenter à la passe, jugeant pouvoir témoigner de sa décision de s'autoriser à recevoir des patients ?

Quelqu'un commence à pratiquer et à partir de là dit : je vais voir si je suis à la hauteur de cette fonction. Cela se discute, parce qu'il y a toujours le risque de pratiquer la psychothérapie en croyant pratiquer la psychanalyse. Et après il ne semble pas nécessaire de sonder ni de garantir pourquoi on pratique la psychothérapie. À l'IPA cela fonctionne ainsi : l'analyste sait que son analysant a commencé à recevoir des patients, parce

La psychanalyse en son temps

qu'il est médecin ou psychologue, il considère qu'il est en train de faire de la psychothérapie, il ne sonde pas ni ne garantit ce qui est pratiqué, jusqu'à ce qu'il l'autorise comme analyste. Cependant, la passe de Lacan, la passe au désir de l'analyste, a cette spécificité : elle ne vise pas à évaluer la fin de l'analyse, mais le *tournant* du désir de l'analysant *au désir de l'analyste*. Colette Soler fait cette observation en distinguant le virage de l'analysant à l'analyste au cours d'une analyse, de ce qui est la fin d'une analyse. La passe proprement dite identifie ceux qui sont au-delà du tournant. La contribution fondamentale de Lacan sur cette distinction indique que le transfert vers l'analyste se liquide. Il s'agit de la liquidation du sujet supposé savoir. Il serait encore plus adéquat de dire que ce qui se liquide c'est la supposition. Le savoir ne se liquide pas, il continue comme reste, comme un manque réel, qui va fonctionner comme cause du désir.

Nous prétendons essentiellement démontrer qu'il y a eu au moins cet écart structural de pointer cet écart et nous efforcer de proclamer le retour à la vérité radicale de Freud, reprise par Lacan et qui semble-t-il s'est perdue dans notre pratique institutionnelle.

La propre dénomination de l'Analyste de l'École, de l'AE est à remettre en question, évidemment beaucoup moins pour les français, parce qu'il est plus difficile pour eux de renoncer aux *gradus* que Lacan a établis, que pour nous, qui pouvons prendre une certaine distance, qui n'avons pas été des analysants ni des disciples directs de Lacan. Il est possible de penser à remettre en question ce titre même, parce qu'il nous semble que c'est ce titre qui a favorisé l'écart du concept de l'École.

Même à l'EFP, École dirigée par Lacan pendant 16 ans, il n'a pas été possible de vérifier ce *gradus* sur un long temps, il n'a pas été possible de savoir ce qu'est l'analyste. Il y a une interférence politique tellement forte dans cette nomination, que sa dimension clinique disparaît pratiquement. Telle est la discussion que nous aimerions reprendre pour arriver véritablement à pouvoir dire ce que c'est que la passe, le passage d'analysant à psychanalyste, ou aussi bien arriver à pouvoir dire qu'il n'est pas possible de faire telle assertion.

Dès la première entrevue avec le secrétaire de la passe, il est difficile du point de vue clinique, avant même que la situation de crise soit établie, selon l'usage de ce terme en médecine classique, de recueillir les indicateurs de la demande de passe. Nous ne savons rigoureusement pas quels sont les signes indicateurs du désir de l'analyste, ni les indicateurs du moment de passe.

C'est pour cette raison que l'orientation que l'IPA adopte c'est de dire qu'il vaut mieux que l'analyste didacticien décide d'autoriser l'analyste candidat. Lacan a prétendu créer un système où un analysant se trouvant au moment de la passe pourrait identifier un autre analysant dans la même position.

Je suis convaincu par l'argument du Professeur Milton Santos⁹ selon lequel, si les institutions veulent avoir de l'avenir elles ont le devoir de lutter contre ce phénomène moderne, d'être attentives à tous les phénomènes de leur temps. Et l'un des phénomènes de leur temps contre lequel elles doivent lutter a trait à leur institutionnalisation et se nomme la globalisation.

Milton Santos a examiné cela d'une manière qui m'a semblé très précise qui est la bipolarité de la globalisation. La

globalisation a aujourd'hui deux pôles : l'information et l'argent. Aucun autre bien n'a été globalisé. Curieusement ces deux biens de la globalisation sont en eux-mêmes élitistes, ils se trouvent aux mains de peu de personnes. Cela créera la propre résistance à la globalisation. Une grande majorité qui n'a accès ni à l'information, ni à l'argent, donc rejetée de cette globalisation, sera résistante à la globalisation. Cela me semble être une idée judicieuse, voire une aspiration. J'espère qu'il aura raison.

Je conclus en disant que, outre l'évidence thérapeutique discutable de la

psychanalyse, l'institution de la psychanalyse répond aussi dans une mesure considérable à cette menace qui pèse sur l'avenir de la psychanalyse. Ceux qui pourraient le mieux établir les modèles de groupement humain – les psychanalystes – semblent échouer dans leur propre groupement.

Je propose donc à votre appréciation les deux problèmes de la psychanalyse en son temps : la précaire efficacité de la théorie de la pratique psychanalytique et la précaire efficacité des institutions psychanalytiques.

* Traduction : Michel Colin.

¹ Bloom H., « Freud: uma leitura shakespeariana ». *O cânone ocidental*. Rio de Janeiro: Editora Objetiva. 1995, p. 359.

³ Bloom H, *Shakespeare: a invenção do humano*. Rio de Janeiro: Editora Objetiva. 2000, p. 126.

³ Roudinesco E., *Pourquoi la psychanalyse*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor. 2000, p. 128-142

⁴ Lacan Jacques, *Hamlet por Lacan*. Sao Paulo: Escuta/Liubliú. 1986.

⁵ Lacan Jacques, Séminaire XXV, « Le moment de conclure ». 11 avril 1978. Inédit.

⁶ Freud Sigmund, *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris P.U.F.

⁷ Lacan Jacques, *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*. Paris, Le Seuil, 1992.

⁸ Lacan Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil.

⁹ Santos M., *Por uma outra globalização*. Rio de Janeiro: Record. 2000.

À 150 ans de la naissance de Sigmund Freud, y a-t-il encore du temps pour la psychanalyse ?¹

**Silvia Arosemena, Dyhalma Ávila, Rebeca Campo, Sarah Cervantes,
Rebeca Díaz, María de los Ángeles Gómez, Hildamar Vilá**

La civilisation doit ainsi être défendue contre l'individu, et son organisation, ses institutions et ses lois se mettent au service de cette tâche ; elles n'ont pas pour but unique d'instituer une certaine répartition des biens, mais aussi de la maintenir. Elles doivent de fait protéger contre les impulsions hostiles des hommes tout ce qui sert à maîtriser la nature et à produire les richesses. Les créations de l'homme sont aisées à détruire et la science et la technique qui les ont édifiées peuvent aussi servir à leur anéantissement².

Si la psychanalyse peut devenir une science – car elle ne l'est pas encore –, et si elle ne doit pas dégénérer dans sa technique, – mais peut-être est-ce déjà fait –, nous devons retrouver le sens de son expérience³.

Le 150^e anniversaire de la naissance de Sigmund Freud a permis que de nombreux écrits et des activités mettent en perspective l'actualité et la pertinence de son héritage. La radicalité et le poids de sa découverte ont prévalu malgré les efforts constants pour la banaliser, la destituer et la détruire. L'héritage que Sigmund Freud nous a laissé est avant tout un acte de transmission. Cet acte qui lie son travail intellectuel et clinique avec une éthique particulière, Freud a su le soutenir jusqu'à la fin de sa vie.

Les élaborations qui se profilent au travers de son œuvre ont renversé de manière radicale la façon dont l'humain et ses actions peuvent être pensés, la façon dont la réalité est conçue, ainsi que la façon d'écouter la souffrance, en

soulignant les effets que les excès de la civilisation peuvent avoir sur le surgissement des malaises humains. Ses élaborations ont ouvert une nouvelle voie pour écouter et se rapprocher de la complexité de la condition humaine, avec la découverte de l'inconscient et ses formations : le rêve, le lapsus, l'oubli, le symptôme. Freud a lié les avatars du sujet avec les questions les plus fondamentales de l'existence, mettant en rapport la souffrance et les difficultés du sujet avec les vicissitudes du désir et la sexualité, le poids des idéaux et la question problématique des limites et de la mort.

Bien que les référents sociaux et culturels de la Vienne du début du XX^{ème} siècle ne soient pas compatibles avec ceux de notre époque, il faut se souvenir que, indépendamment de l'époque dans laquelle on vit, le sujet ne cessera pas de se confronter aux malaises qui proviennent du corps, de la rencontre avec les autres et avec la nature, et des paradoxes de son désir. Bien que les manifestations du psychisme répondent à la singularité d'une époque, sa logique déborde le moment historique dans lequel elle s'inscrit. Voilà la grandeur de la découverte freudienne et la force de son héritage.

Mais malgré la force théorique de l'œuvre freudienne et sa richesse conceptuelle pour rendre compte des manifestations de l'humain et de ce qui les détermine, la psychanalyse a toujours lutté contre son destin. Conçue au-delà des paramètres positivistes à l'ombre desquels se situe tout ce qui est nommé comme

progrès, la psychanalyse, opérant dans une logique différente des discours dominants, a toujours requis une mise en question particulière de la formation et du travail qui la définissent. Pour cela, elle n'a jamais été considérée comme un discours hégémonique et a du toujours se battre contre la menace de sa dissolution.

Marqué par le ravage que les deux guerres mondiales ont laissé, changeant l'ordre politique du monde, le siècle écoulé depuis la découverte freudienne a aussi été marqué par d'importantes transformations. Les effets du post-industrialisme, de l'informatique et du monde virtuel, la poussée des neurosciences et de l'ingénierie génétique ont modifié les coordonnées dans lesquelles les sujets se situent. La considération de ce changement exige de poser la question de la place de la psychanalyse dans nos temps.

En ces débuts de notre siècle, la civilisation produit, plus que jamais, des malaises incessants, divers et intenses, mais aussi, plus que jamais, elle produit des discours offrant des objets dont la fonction est de figurer et soutenir des *tromperies de bien-être*. Ces prétentions au bien-être, exacerbées par les avancées de la science, sont arrivées à un point extrême par les effets de malaise qu'elles produisent en essayant de le cacher et de l'éliminer. Nous vivons une époque dans laquelle l'exigence et la prétention au contrôle touchent les différents champs du savoir, et où le discours de la science, se rattachant au discours capitaliste, prétend que tout peut s'expliquer et que tout peut se savoir et se contrôler. Mais, malgré les efforts et les avancées technologiques et scientifiques, malgré les réussites individuelles et collectives, les malaises ne cessent d'apparaître et font sentir, mettant en évidence l'impuissance de l'homme à colmater son manque pour dépasser son

désarroi, pour tolérer les limites et l'énigme que la sexualité et la mort imposent à ses possibilités de satisfaction et de savoir.

Il existe une tendance à la banalisation, à l'objectivation et à la simplification des problèmes. Elle méconnaît la complexité et les avatars de la condition humaine. Cette tendance se lie à l'intolérance et à l'exclusion systématique de tout ce qui ne se soumet pas aux paramètres de l'explication mêlée à ce qui est considéré socialement, politiquement, émotionnellement et moralement correct. « La société démocratique moderne essaie de faire disparaître de son horizon la réalité du malaise, de la mort et de la violence, et au même temps vise à intégrer dans un système unique les différences et les résistances. »¹

Notre actualité repose sur une économie où les signifiants de l'auto-assistance, l'auto-estime, l'auto-image, l'auto-conservation, l'auto-contrôle, l'auto-suffisance, l'auto-satisfaction se trouvent particulièrement présents et où la demande constante est celle de la *cost-efficiency* : que les choses coûtent le moins possible et de préférence que ce soit l'autre qui paie. Mais ces différents « auto » qui se nourrissent de l'illusion narcissique et se situent sur l'autoroute du discours capitaliste s'écrasent continuellement contre les murailles de la dépression, les addictions, les déficits et les excès, les violences et autres nouveaux symptômes de notre civilisation surgissant en permanence. C'est une économie se soutenant de la logique de la demande où le désir paraît se diluer dans la constante réclamation d'un bien-être d'apparition éphémère qui nourrit le circuit dominé par la frustration et de nouveaux malaises.

Les temps que nous vivons mettent à l'épreuve la force et la lucidité de chacun, puisque comme Lacan l'indique, ce sont

La psychanalyse en son temps

des temps d'un accès à un « plus-de-jour de consommation plus courte »⁵. On veut tout plus vite, mais l'urgence rencontre toujours l'écueil d'une satisfaction qui ne vient pas. La condition humaine l'oppose donc au paradoxe suivant : plus on a des options de bonheur, plus triste et troublé, plus angoissé et déboussolé se dessine son quotidien et grève son avenir.

La tendance aujourd'hui nous pousse à l'homogénéisation et à la dissolution des différences cruciales que la condition humaine exige, et prétend nous vendre une « meilleure » option soutenue par un échange imaginaire : une tromperie de bien-être dont le coût va au-delà des renoncements historiques que la vie en communauté exige.

Par sa structure de fiction, cette tromperie de bien-être précipite le sujet dans un tourbillon n'ayant d'autre issue que l'implacable surgissement de nouveaux malaises. Le corollaire en est l'asservissement de la liberté que le désir permet à une liberté d'un autre ordre.

Cet ordre prescrit des autoroutes vers le bonheur qui nous rattrapent dans d'interminables embouteillages quotidiens où la pensée et le désir suffoquent par les émanations de propositions toxiques de consommation facile et de dissolution de la responsabilité subjective et culturelle. Pour le sujet, la mise en cause d'un tel ordre peut se traduire par sa relégation au rang des désordonnés devant être normalisés et soumis pour revenir à un ordre social supposé ; ou son acceptation à être étouffé sous le joug de camisoles pharmacologiques. Ces modalités ont permis de tisser les fondements d'un nouvel empire où l'anesthésie du désir donne la main à la primauté d'une politique d'hygiène et de contrôle de la douleur, de la sexualité, de la pensée et de la parole.

Que faut-il penser des principes de notre société du nouveau siècle soulignant que les personnes doivent vivre selon leurs souhaits, faire valoir leurs droits avant leurs devoirs et faire prévaloir leur intérêt avant que celui des autres ? Que faut-il faire, face à cette offre inépuisable d'objets *gadgets* qui prétendent colmater notre insatiable logique de l'encore plus ? Quelle est la place du désir dans un scénario où la jouissance prévaut sur la modalité dominante de la plus-value, du plus-de-jour ? Quelle doit être la position, face au bouleversement de la sexualité, d'un désir et d'une parole étouffée par des médicaments ou par la soumission à l'empire de la demande et de la consommation ? Que faut-il faire, face aux idéaux cherchant réduire le sujet à un jeu de neurones, de molécules et de conduites, susceptibles d'être contrôlés et normalisés à travers une séduisante panoplie de ressources pharmaceutiques ?

Il faudrait étudier dans quelle mesure les institutions contribuent à ce scénario dans lequel les sujets sont infantilisés, et quelles en seraient les répercussions pour le travail clinique psychanalytique.

Si le renoncement pulsionnel est l'élément fondateur des institutions, – celles-ci étant aussi indispensables pour la vie en communauté que les pulsions pour le sujet – le cadre institutionnel est destiné à produire des impasses sérieuses. Ces impasses dérivent du malaise que Freud lie à l'insertion de l'homme dans la civilisation et du fait, Lacan l'illustre bien, que toute institution opère sous le discours du maître, discours du contrôle et de la prohibition s'opposant à la vérité du sujet.

Il faut se souvenir que le soutien des institutions a toujours été lié – entre autres – au puissant et séduisant jeu des identifications et des idéaux que Freud définit si bien dans son texte de 1914,

« Introduction au narcissisme ». Les identifications sont des offres de sens et de place, de référence et d'appartenance, mais peuvent aussi être sources de confusion et d'agressivité, d'aliénation et de normalisation. En cherchant à protéger le bien-être du groupe sur les intérêts de chacun, l'institution s'octroie les ressources pour limiter les expressions de tout ce qui peut porter atteinte à son idéal de bien-être.

Dans le monde occidental du début du siècle, le maniement de la santé a été institutionnalisé jusqu'au point d'être totalement soumis, pratiquement dans sa totalité aux desseins du capital. Dans la logique de l'administration de la santé, la place du sujet, nommé client, a été réduite à celle d'un objet consommateur, à qui l'on essaie de vendre des services dans la logique de *cost-effectiveness*. Cette réalité a converti les institutions médico-sociales au soutien de l'infantilisation du sujet dont dépend le discours capitaliste pour subsister. Entre les promesses thérapeutiques offertes dans les institutions qui s'occupent de la « santé mentale » ont peut souligner celle des psychotropes. Se soumettre aveuglement à la consommation de ces médicaments offre au sujet un alibi soutenu par la minutie propre à la science, qui le condamne à payer le prix fort : celui de sa subjectivité. Ce serait le prix à payer s'il décide de rester lié à la logique capitaliste, sans s'apercevoir des implications de se voir réduit à un objet de plus, circulant entre les biens de consommation. Il s'agit, suivant Élisabeth Roudinesco, d'un impérialisme médical à l'intérieur duquel « chaque patient est considéré comme un être anonyme appartenant à une totalité organique. Soumis dans une foule où chacun est l'image d'un clone »⁶.

En 1966, Lacan soulignait les conséquences périlleuses des changements

subis dans le maniement de la santé, en indiquant que, dans une époque scientifique, le médecin s'intègre, qu'il le veuille ou pas, au mouvement d'organisation d'une santé qui se veut publique. Pour lui, lorsque la santé sera devenue l'objet d'une organisation mondiale, on voudra savoir dans quelle mesure elle est productive. Lacan formule une question qui reste d'actualité quarante ans après : « Qu'est-ce que pourra faire le médecin pour faire face aux impératifs qui le transforment en un employé de cette entreprise universelle de la productivité ? »⁷ Il s'agit d'une question qui concerne tous ceux qui travaillent dans le champ de la santé et à laquelle, dans une perspective psychanalytique, on ne peut répondre que par une position éthique.

La préoccupation de Lacan a des échos dans les remarques de Maud Mannoni sur ce qu'elle considère comme un problème politique lié au développement du monde industrialisé : en augmentant les biens de consommation, on a tendance à institutionnaliser les services sociaux et la médecine⁸. Dans ces conditions le médecin et le *psy* restent captifs des impératifs administratifs, ce qui les empêche de mettre l'institution au service du patient. Dans un tel dispositif institutionnel, les professionnels sont emprisonnés car, en étant recrutés pour guérir, ils se trouvent dans une position de soutenir l'insoutenable. Ceci se traduit généralement par une déformation de la pratique. Et qui va payer pour cette déformation, sinon le sujet supposé être guéri ?

Dans ce contexte servant de base au mouvement actuel de la technocratie de la médecine, l'apport freudien a été écarté ou bien « récupéré » par une politique de « soins psychiatriques », produit d'une inquiétude morale, sociale ou économique,

La psychanalyse en son temps

déguisée sous une offre d'aide médicale. Ce mouvement qui pousse à la bureaucratie des soins, suppose l'illusion d'un savoir qui dans son application est réduit à un ensemble de techniques : évaluations, diagnostics et projets de traitement. Dans la visée d'uniformité des soins, la dimension du sujet reste supprimée, car le respect de la diversité des itinéraires particuliers n'est pas compatible avec ce que prétend la vie administrée. L'effet sur le sujet sera l'écrasement de ses possibilités à produire ses propres significations face à ce qui de son corps et de sa souffrance échappe au contrôle et à l'administration.

L'une des dérives de ce fonctionnement institutionnel est l'exacerbation des stratégies d'infantilisation qui sont propres à toute institution et qui peuvent devenir des stratégies perverses puisque la logique institutionnelle renvoie – en suivant Foucault – à l'ambiguë *cure-chatiment* et à la logique du *bio-pouvoir*. L'articulation de la logique institutionnelle répond à la ségrégation des sujets avec la sentence qui est imposée : faire taire ce qui les constitue et qui provoque le malaise. Cette logique permet de proposer des nouvelles lois dont l'impact est de maintenir et d'exacerber l'inégalité et la domination de celui qui a le pouvoir, avec le droit de s'identifier à la loi pour soumettre, contrôler, réprimer, ségréguer et oublier, et tout cela sous le déguisement d'un paternalisme aussi mortifère qu'avide. C'est là que se solde pour le sujet sa position d'*infans*, amputé de sa parole ; excellent alibi pour celui qui, en exigeant une satisfaction ne veut rien savoir de son désir ni de la responsabilité qui lui revient.

Les institutions sont des scénarios privilégiés pour la mise en jeu des mécanismes de perversion. Étant au service d'une certaine volonté de jouissance, les institutions réussissent à légitimer des excès

liés au *narcynisme* dont parle Colette Soler⁹, fruit du discours capitaliste. La légitimation des excès traverse et bouleverse les fondements des institutions. Les stentors de celles-ci annoncent une nouvelle forme d'« orphelinage » qui fait s'écrouler en un même lieu l'*Umheimlich* et l'intolérable *Hilflosigkeit*. Il s'agit de l'angoisse la plus primaire du sujet exposé aux excès et placé dans le plus profond désarroi, lorsque l'Autre ne répond pas.

Robert Lefort aborde le rapport entre le discours pervers et l'institution. Il souligne que le sujet est au service de l'institution à laquelle il appartient, en particulier s'il s'agit d'une institution des soins¹⁰.

Ici, le dispositif institutionnel qui cherche à donner sens et à offrir ce qu'il ne peut pas donner, lié aux actes des thérapeutes institués en agents et porteurs de la mystique institutionnelle, laisse le sujet aliéné de son histoire et de sa souffrance. La distinction entre la relation analytique et le triangle *institution-soignant-soigné* est soutenue par le fait que dans la première – si tout se passe au niveau du sujet qui est supposé savoir –, celui-là en réalité ne sait rien de la vérité de celui qui parle ; c'est par un effet de transfert qu'il occupe cette position, unique possibilité pour le sujet d'apprendre quelque chose sur lui-même. Dans la deuxième, la situation est totalement différente puisque l'institution occupe la place de la loi et le soignant est sûr de son savoir. Il est reconnu comme celui qui sait, par ceux qui sont soignés et dont la parole reste supprimée. Ici les excès du sujet se nouent aux excès des institutions.

Dans ce contexte, où est la possibilité pour le sujet d'échapper à sa condition d'être infantilisé que lui offre l'institution ? L'assomption de sa

responsabilité subjective est-elle la seule voie pour qu'il arrive à se « dresser », en s'inscrivant dans l'horizon temporel et logique de l'énigme que le Sphinx propose à Œdipe ?

Il faudrait interroger la fonction et la place que la psychanalyse occupe dans notre époque pour répondre à ces questions. En suivant Lacan, il faudrait aussi penser aux dérives des institutions psychanalytiques et à leur dispositions à assumer les conséquences, en se mettant à sa hauteur, de l'acte freudien. C'est une question éthique qui rebondit au cœur même de la formation analytique et de l'héritage freudien.

Reconnaître cet héritage exige considérer une dimension de l'humain où la question du contrôle, de la transparence, du bonheur et du bien être rencontrent les paradoxes que l'inconscient met en jeu. La proposition freudienne « le moi n'est pas maître chez lui » souligne l'intervention d'autres forces dans le psychisme. Rendre compte de la dynamique et de l'économie de ces forces inconscientes permet d'appréhender le sens des symptômes et des actes répétitifs qui opèrent dans la vie de chacun. Découvrir ce qui opère au niveau de l'inconscient ouvre pour le sujet la possibilité de rencontrer dans son désir les raisons de sa souffrance et de ses actes, et avec cela, avoir accès à une certaine marge de liberté pour assumer son histoire, prendre de nouvelles décisions de vie et construire son avenir.

Cependant, telle que l'indique Carmen Gallano, les symptômes névrotiques ne sont pas *a-historiques*. Ils prennent les formes propres de l'histoire subjective particulière d'un sujet et de l'époque sociale qui les conditionnent¹¹. Pour cela, la psychanalyse ne peut pas se séparer de la trame sociale et historique dont elle fait partie, aussi bien dans la clinique que dans

la formation des analystes. Ni la clinique ni la formation ne sont immuables car elles s'articulent avec le malaise de la civilisation et ne « peu(ven)t être que de leur temps et de leur place¹² ».

Le panorama actuel est encadré par la logique du capitalisme dont les propositions réduisent le temps à l'immédiat en le proposant comme un *continuum* sans interruption : temps de la consommation, temps du marché, temps où la possibilité d'historiser disparaît et qui prétend à tout prix diluer la souffrance. Face à cela il faut se demander quels sont les temps qui courent pour la psychanalyse ? Y a-t-il encore du temps pour la psychanalyse ?

Les propositions actuelles cherchent à libérer l'homme du conflit qui surgit de sa condition d'être désirant. Ce pari libérateur fait taire les affects et tout ce qui se joue du malaise. Tel que E. Roudinesco le souligne : « au lieu des passions le calme ; au lieu du désir l'absence du désir ; au lieu du sujet le néant ; au lieu de l'histoire la fin de l'histoire »¹³.

Pour Lacan, la manœuvre discursive du capitalisme propose la dissolution du lien social, la rupture des liens que la civilisation propose¹⁴. Les répercussions se trouvent surtout dans la clinique où l'on constate – comme le souligne Carmen Gallano – des « symptômes inédits » liés à la dissolution des liens sociaux. Ces symptômes ne sont plus « ceux qui montrent le sujet d'un inconscient, localisé sur une Autre scène, structurée comme langage... »¹⁵. De nos jours, l'économie du psychisme passe dans un circuit où les essais du sujet pour trouver un remède, ou mieux encore, un antidote au pathos qui émerge de sa condition de désirant le confrontent avec une croissante et implacable insatisfaction. Colette Soler souligne très bien ce paradoxe : « Le

La psychanalyse en son temps

sentiment croissant du non-sens est un véritable indice du fait que le plus-de-jour produit par la civilisation et ses appareils ne sont pas capables d'éteindre l'aspiration de l'humain et ne font qu'accroître le sentiment de manque à jouir qui peut être ravageant¹⁶ ».

La confusion qui se joue dans les scénarios cliniques répond au fonctionnement proposé par le discours capitaliste. Nous partageons l'idée que « les mécanismes de banalisation du Capital – au nom de la démocratisation du savoir et de la culture – ont ravagé les expressions les plus nobles de l'esprit humain¹⁷ ».

Les sujets arrivent à la clinique avec des demandes fondamentalement liées à ce discours hégémonique. Ils arrivent en demandant une solution qui ne mette pas en jeu leur commodité et leurs modalités de satisfaction ; c'est-à-dire, une solution réfractaire à la castration. La clinique montre comment la demande n'est plus une demande de savoir qui permettrait l'entrée en analyse avec la possibilité d'une rectification subjective et d'une assumption de responsabilité sur la souffrance chez le sujet. Les sujets vont chercher quelque chose qui barre la possibilité de questionner ce qui se chiffre dans le symptôme, court-circuitant les questions qui pourraient surgir sur l'énigme qui se joue au niveau de l'inconscient.

Ce contexte semble soutenir le jeu entre la demande et le droit – à jouir – mais ne considère pas l'ordre du devoir, non seulement en ce qui concerne les devoirs de chacun mais aussi le devoir jouir qui contrarie justement le jeu entre la demande et le droit. Il y a ici une double méconnaissance : du devoir en tant qu'impératif surmoïque qui ravage le moi et soutient l'alibi névrotique de se satisfaire dans l'insatisfaction ; et la méconnaissance du désir et ses paradoxes. Les conséquences

de cette méconnaissance peuvent être terribles pour le sujet. Mais ce scénario peut être encore pire lorsque prévaut la méconnaissance de la méconnaissance. C'est le terrain de l'infatuation et de l'imposture pouvant toucher aussi bien celui qui établit sa demande que celui qui est supposé la recevoir ou faire une offre qui ferme la possibilité d'une parole pleine et essaie de couvrir le manque du sujet¹⁸.

Comment peut-on nommer la clinique de notre temps ? Quels en sont les effets sur un scénario où le prestige collapsé du père se noue à la crise des semblables et à l'exacerbation des exigences de normalisation et de pousse à l'autosuffisance ? Nous pourrions dire qu'il s'agit d'une clinique de « l'orphelinage ». Il est vrai que nous sommes tous des orphelins, mais cet orphelinat est marqué par l'ignorance et la méconnaissance. Dans ce scénario, la tempête d'affects envahit la vie du sujet et l'*acting out* souligne l'échec de la symbolisation. Ici, le corps comme scénario des excès les plus ravageurs nous montre la force de sa poussée qui ne trouve dans l'image que l'ombre mortifère que l'autre collapsé renvoie, ainsi que l'anorexie le montre. Lacan illustre cet « orphelinage » en indiquant que chez le toxicomane il s'agirait de « rompre le mariage avec le *petit-pipi* », une stratégie qui viserait à rompre le lien phallique ; une tentative qui viserait à dissoudre les effets de l'Edipe pour faire du corps un scénario qui n'est plus limité ni par l'image ni par les limites instaurées par les coordonnées de la castration, mais qui tôt ou tard se rencontre avec la mort.

On pourrait se demander pourquoi l'exacerbation de l'autisme infantile ? Est-ce qu'on n'est plus capable actuellement d'identifier ces sujets ? L'autisme est-il une mise en évidence du débordement pulsionnel et ses effets mortifères sur le corps qui, fragmenté, n'arrive plus à

construire un référent pouvant le soutenir ? L'autisme est-il une défense contre les excès qui viennent de l'Autre ? Et les conduites déifiantes, seraient-elles en train de défier une loi ne remplissant plus ses fonctions, une loi qui au lieu de nous protéger nous pousse sur une certaine forme *d'auto-engendrement* ?

Plus encore, la dépression illustre bien le sujet orphelin du désir, instauré dans l'interminable lamentation de son impuissance, dans l'échec de son autosuffisance et de son inébranlable ténacité à ne vouloir rien savoir, de sa lâcheté morale à laquelle l'institution répond par une offre donnant au sujet l'alibi de perpétuer son affliction chronique.

Que peut-on faire face à « l'orphelinage » de notre temps ? Il ne s'agit pas d'offrir un père ou une mère de substitution car nous connaissons bien les effets de ravage des substitutions symptomatiques sur le sujet, surtout si c'est le thérapeute qui essaie d'assumer cette place.

Si « l'orphelinage » est celui du désir, il s'agirait de se rendre compte de la méconnaissance et de ses effets ; se rendre compte de la tendance actuelle à l'homogénéisation des regards et des positions, de la primauté de la position de séduction, de lâcheté et de lamentation et du danger à diluer le positionnement éthique sous le poids de la morale ou de la légalité. Il s'agirait comme le souligne Colette Soler, à propos de ce que Jacques Lacan indiquait dans *Télévision*, de trouver une contre-proposition au discours capitaliste : « soutenir un autre désir, c'est une façon non pas de renverser – puisque nous sommes tous pris dans le discours capitaliste – mais de soutenir un désir qui fasse exception, qui arrive à soustraire quelque chose de ce discours¹⁹ ».

Comment faire un pari pour une « cure par la parole », une cure qui « prend du temps » qui exige des parcours par les chaînes signifiantes et par le désir se logeant dans ses intervalles ? Les sujets du présent, soumis à une offre de solution d'immédiateté préfèrent perdre leur temps à la recherche du médicament qui soigne et des « thérapies de manuel » dont la finalité est de le convaincre que sa souffrance est « irrationnelle ». Ces solutions ne permettent pas l'irruption de la subjectivité et visent à effacer la trace du symptôme ; celle-ci est la seule trace, seule piste, pour arriver, à partir de la castration que la parole implique, à faire un pari pour une éthique du bien dire sur ce dont on souffre et à partir de là, essayer de trouver une nouvelle position face à la tragédie singulière de chacun.

Cette clinique nous met face aux subjectivités du capital et des métamorphoses de la demande. La demande du « dis-moi et donne-moi » du névrosé de nos jours se lie magistralement avec le paradigme du capital « il y a un objet pour tout et vous avez droit au tout jouir ». En conjuguant la demande du névrosé – dont la solution est toujours un échec – avec l'offre du capitalisme, on trouve un circuit parfaitement fermé. Dans ses essais de ne pas rendre compte des limites et en vivant l'impossibilité comme impuissance, le sujet met en place toutes les conditions pour rester piégé dans l'offre du capitalisme.

Face au tourbillon de la machinerie du capitalisme et aux conséquences subjectives que cela implique, l'éthique de la psychanalyse peut marquer un terrain et un temps différents. Face à la constante désillusion qui laisse le sujet désolé et entouré par l'angoisse face à l'échec de la solution qu'offrait le capital, il y aurait deux possibilités : la répétition

La psychanalyse en son temps

qui inscrit le sujet dans une nouvelle tromperie du bien-être, confortant son infantilisation ; ou la découverte d'une voie pour faire quelque chose de différent.

La clinique fondée par Freud préfère au *continuum* du temps, un autre temps qui permet les interruptions, les intervalles et les détours qui permettraient d'écouter le désir de l'humain et la question sur la vérité du sujet. Les analystes doivent donc ouvrir une place où « puisse prévaloir l'humain et sa lettre²⁰ ». La psychanalyse ouvre une écoute au sujet de l'inconscient, au-delà du moi, permettant au sujet d'assumer la responsabilité sur son désir. Tel que Colette Soler le souligne : « si le discours capitaliste fait du "plus-de-jour", de la *plus value* sa cause générale, il s'agit donc de rendre au sujet la petite singularité qui lui est propre, la petite partie du désir qui ne rentre pas dans le circuit du discours »²¹.

Psychanalyse encore ? Il faudrait formuler cette question, car au-delà de son apparente ambiguïté, elle permet de reprendre les paris qui se posent dans les temps que nous vivons. Ces paris impliquent le travail clinique, le positionnement éthique, les avatars de la formation et du fonctionnement de l'École et le lien possible du discours analytique avec les autres discours et avec la politique. Pour soutenir un espace pour la subversion telle qu'elle a été introduite par l'héritage de Sigmund Freud, il faut insister sur la possibilité d'un travail clinique qui soit à la hauteur de cet héritage.

Il faut questionner les formations et les déformations se jouant dans les divers espaces analytiques, car comme Lacan le souligne, il y a toujours la tentation de dériver sur des solutions formatives et de fonctionnement institutionnel chaque fois plus éloignés de l'héritage freudien. Pour y faire face, l'acte de dissolution qu'a fait Lacan avec son École ainsi que l'orientation de ses enseignements doivent nous servir des référents.

Il faut aussi mettre en perspective les particularités sociales, politiques et géographiques où le travail analytique prend place. Face à la poussée d'offres thérapeutiques et formatives de courte durée et de *coût-effectivité* supposée, – des solutions chaque fois plus réfractaires à la castration – et face aux ingérences de l'État pour essayer de contrôler et de réguler les formations et les pratiques, l'avenir de la psychanalyse est lié à un double pari : fidélité à l'héritage freudien au regard de la formation et du travail clinique, et capacité d'établir un lien social inédit co-répondant aux temps que nous vivons.

En suivant les citations du début, nous pourrions dire que la possibilité qu'il y ait un temps encore pour la psychanalyse revient toujours à la possibilité de récupérer encore le sens de l'expérience, en ayant comme référent l'héritage de Freud. Mais il faut tenir compte de l'avertissement de Lacan : « la seule organisation d'une communauté ne lui eût pas paru garantir cette transmission²² ».

* Traduction : Maria de Los Angeles.

¹ Silvia Arosemena, Dyhalma Ávila, Rebeca Campo, Sarah Cervantes, Rebeca Díaz, María de los Ángeles Gómez, Hildamar Vilá, Forum du Champ Lacanien de Porto Rico.

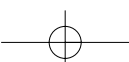
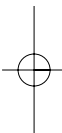
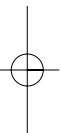
² Freud Sigmund, *L'avenir d'une illusion*, France, P.U.F., 1971.

³ Lacan Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, p.267, 1953.

⁴ Roudinesco Élisabeth, *Pourquoi la psychanalyse ?* Paris, Fayard, 1999.

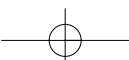
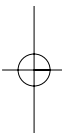
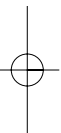
⁵ Lacan Jacques, « Radiophonie », *Scilicet* 2-3, Paris, Seuil, 1970.

- ⁶ Roudinesco Élisabeth, *cf. note 4 op.cit.*
- ⁷ Lacan Jacques, « Psychanalyse et médecine », *Intervenciones y textos* (86-99). Buenos Aires, Manantial, 1985.
- ⁸ Mannoni Maud, *Un saber que no se sabe: La experiencia analítica*. Barcelona: Gedisa, 1992.
- ⁹ Soler Colette, El discurso capitalista. En: *El Padre, el síntoma*. Foro del Campo Lacaniano de Medellín, Colombia, p.153, 2003.
- ¹⁰ Lefort Robert, Discurso de la institución y sujeto del discurso. En: M. Mannoni, *Éducation impossible* (pp.169-183). México: Siglo XXI, 1990.
- ¹¹ Gallano Carmen, *Avatares subjetivos en la sociedad global capitalista: ¿trastornos individuales o males colectivos?* Conferencia dictada en la Universidad de Puerto Rico, 30 août 2006.
- ¹² Demoulin Christian, *La psychanalyse, thérapeutique ?* Édition du Champ lacanien, 2003.
- ¹³ Roudinesco Élisabeth, *cf. note 4.*
- ¹⁴ Gómez M., (2004). Del padre a lo peor: lógicas de la disolución. En: *Tiempos de Disolución*, Actas del Coloquio. San Juan: Taller del Discurso Analítico.
- ¹⁵ Gallano Carmen, Fuera de lugar el sujeto en la sociedad global, www.colpsicoanalisis-madrid.com/textos. p.6.
- ¹⁶ Soler Colette, El discurso capitalista. En: *El Padre, el síntoma. op.cit.*, p. 147, 2003.
- ¹⁷ Ramos F. J., *Estética del pensamiento II: La danza en el laberinto*. Madrid: Fundamentos y San Juan: Tal Cual, p. 29, 2004.
- ¹⁸ Clastres Guy, À propos de l'infatuation. *L'acte et la répétition*. Actes de l'École de la Cause Freudienne, Clermont Ferrand, 1987.
- ¹⁹ Lacan Jacques, (1973-2001). Television, *Autres Écrits*, France: Seuil
- ²⁰ Fingermann Dominique, « Les temps du sujet de l'inconscient », En: *Wunsch* 5, mars 2007.
- ²¹ Soler Colette, El discurso capitalista. En: *El Padre, el síntoma*. Foro del Campo Lacaniano de Medellín, Colombia, p.153, 2003.
- ²² Lacan Jacques, « La situation de la psychanalyse en 1956 », *Écrits*, Paris Seuil.



Le temps de l'analyse

- *Le temps dans la cure : les séances a-temporelle*
- *L'événement imprévu dans le cadre de l'expérience analytique*
- *Le temps, l'inconscient et la lettre*
- *Le temps qu'il faut*



Le temps de l'analyse

*Le temps dans la cure : les séances a-temporelles**

Manuel Baldiz**

Nous connaissons bien la thèse freudienne de l'inconscient comme hors temps. Elle apparaît déjà en 1907 dans une note au bas de la page de la « Psychopathologie de la vie quotidienne » qui s'achève ainsi : « *Dans le cas de traces mnésiques refoulées, on peut constater qu'elles n'ont pas subi d'altération pendant les temps les plus longs. L'inconscient est totalement intemporel* ». Dans deux textes postérieurs « L'inconscient », de 1915, et la conférence 31 des *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* de 1932) Freud insiste sur le caractère non temporel des processus du système inconscient. Pour le père de la psychanalyse, le temps est un patrimoine du conscient et de l'*Ich*, tandis que l'inconscient et le *Es* lui échappent. De ce point de vue, le pouvoir de l'analyse consiste à passer les désirs qui sont hors du temps de l'inconscient à la temporalité consciente. Il s'agit donc d'un point qui reste inflexible sur toute l'étendue de son œuvre, en quelque sorte imperméable au passage du temps.

Nous savons aussi qu'avec Lacan se produit une véritable transformation dans la conception du temps, aussi bien d'un point de vue clinique que théorique. En partant de la thèse freudienne déjà citée, il développe cependant une autre intuition importante de Freud, celle de la rétroaction ou *Nachträglichkeit*, et les amène toutes les deux à leurs conséquences extrêmes, tout en élaborant un apport propre et tout à fait nouveau dans son fameux texte « Le temps logique et l'assertion de la certitude anticipée » avec le fameux apologue des trois prisonniers et la triade constituée par l'instant de voir (ou du regard), le temps

pour comprendre et le moment de conclure.

Dans notre jargon entre collègues il est habituel de l'appeler d'une manière vague, et quelques fois un peu superficielle, « temps logique ». Dans certaines désignations, la seule chose qu'on aperçoit est une espèce de temps subjectif (propre à chacun), ou une espèce de mépris pour le temps chronologique. Dans le premier cas il peut simplement s'agir d'un retour au bercaïl de la psychologie et il est certain que pour un tel voyage il ne fallait pas tant de sophistication. Dans le deuxième cas nous rencontrons une révolte ingénue face aux commandements de l'horloge qui ne correspondent pas toujours à l'organisation quotidienne et réelle de ceux qui exercent comme analystes, plus soumis au temps qu'ils ne le voudraient. La théorisation lacanienne allait sans doute beaucoup plus loin, impliquant même une certaine relecture du *cogito* à la lumière de la dialectique de l'intersubjectivité.

Ce n'est pas l'endroit convenable pour résumer ce texte magnifique de 1945 mais il faut mettre en évidence la manière avec laquelle Lacan revient à cet écrit presque trente ans après. Il s'agit de la quatrième leçon du Séminaire *Encore* (1973) quand Lacan évoque explicitement son écrit sur le temps logique et ajoute quelque chose de très suggestif. Il nous rappelle qu'il soulignait là « *le fait que quelque chose comme une intersubjectivité puisse déboucher en une issue qui sauve* », mais il va là plus loin que la relation entre sujets et ajoute qu'à ce moment déjà on pouvait lire que « *le petit a "thètise" la fonction de la hâte* ». Il peut affirmer clairement que

Le temps de l'analyse

dans le trio des prisonniers « *chacun intervient comme cet objet a qu'il est devant le regard des autres* ».

Le sujet, nous disait Lacan dans les années quarante, réalise le moment de conclure, en une « *déssubjectivation au degré le plus bas* », où l'on se saisit comme objet devant les autres. Mais le même Lacan (qui en réalité est déjà assez autre) nous dit dans les années soixante-dix que l'objet *a* « *thétise* », c'est-à-dire met en écriture et/ou fait une thèse de la fonction de la hâte qui pousse le sujet à l'acte. Et c'est là que s'impose, alors, une certaine relecture ou un certain supplément à la conception intersubjective du temps logique. De l'intersubjectivité, nous sommes passés à la relation de l'objet avec l'Autre. À vrai dire, il n'y a pas de relation entre sujets. C'est pour cela que Lacan propose dans ce séminaire un quasi-mathème quand il nous dit que ces trois-là sont en réalité « deux plus *a* » : deux plus le sujet au moment de se concevoir comme un objet pour l'Autre. Et il épure encore plus le raisonnement quand il conclut en affirmant que si nous nous plaçons du point de vue du même objet *a*, le « deux plus *a* » se réduit en fait à un « Un plus *a* ».

Ces deux-là, devant lesquels je me conçois comme objet ne sont pas non plus deux sujets, ils se réduisent alors à la fonction du Un plus la fonction du *a*. Il n'y a pas trois ni deux en qualité de sujets, c'est le problème du Un et de l'Autre irréductibles dans leur rapport, rapport qui laisse toujours un reste irrationnel et qui touche le noyau de toute cure.

Deux conclusions (provisoires) sur cette enrichissante relecture lacanienne du temps logique :

1. Il paraît légitime de soutenir alors que l'a-temporalité classique de l'inconscient freudien peut être interprétée à nouveau

chez Lacan à la lumière de l'objet *a*.

2. De la même façon, on peut essayer d'appliquer cette logique du « Un plus *a* » à l'intérieur de la cure même, spécialement pour aborder les problèmes inhérents à la fonction de l'emploi du temps dans le dispositif analytique, là où l'analyste occupe en quelque sorte la place de l'objet.

Voyons maintenant quelques questions problématiques qui apparaissent quand on lit divers textes sur le temps en psychanalyse produits dans l'ensemble de la communauté des analystes lacaniens. Il ressort de certains d'entre eux une espèce de dualité qui ferait référence à deux possibles étapes dans l'enseignement de Lacan sur la question du temps ou, dit de manière redondante, « deux temps » chez Lacan sur la question du temps.

En accord avec cette possible systématisation binaire nous aurions un premier Lacan qui serait celui de la séance à durée variable et un deuxième Lacan (qu'on suppose être le dernier, en ce qui concerne cette affaire) qui serait celui de la séance courte. Pour ceux qui se repèrent directement à travers la lecture de Jacques-Alain Miller, la dualité citée s'écrit ainsi : des séances qui fonctionnent comme une unité sémantique à partir de la logique de la ponctuation et d'autres qui fonctionnent comme des unités a-sémantiques basées sur la logique de la coupure.

Quelques-uns d'entre nous (Champ lacanien) défendons l'hypothèse que les séances courtes répondent à une logique qui essaie de dynamiter la vanité de la parole en visant à la briser dans ses apories. Mais à la fois on remarque qu'une pratique analytique basée essentiellement sur la séance courte aurait besoin de quelque chose dont nous sommes assez loin : « un sacré transfert de l'analysant avec la vérité freudienne, de

l'analyste avec la psychanalyse » (Marc Strauss, Madrid 2002). Et, plus loin de la polémique sur la durée des séances, Colette Soler souligne que le temps de l'analyse ne peut pas être comprimé, « car le temps nécessaire pour pousser le symbolique à ses réduits, temps logique, ne peut pas être séparé de ce qu'il faut encore pour admettre et supporter le résultat », (*Le plus de temps*, 2002).

Le premier Lacan est celui qui révolutionne la *praxis* analytique avec sa grande innovation du temps libre de séance. Cela vaut la peine de se demander : libre de quoi ? Aucun temps n'est vraiment libre, tout genre de temps a ses lois. Libre, en tout cas, de la dictature obsessionnelle de la durée standard, et libéré pour cela même des manœuvres de résistance possibles et fréquentes de l'analysant. Dans cette conception, le Lacan de la primauté du symbolique se sert (d'une façon totalement cohérente avec sa théorie) du temps dans la séance comme d'un instrument privilégié pour obtenir des effets de scansion, d'interprétation et de rétroaction signifiante. Quelques-uns penseront qu'il ne vaut pas la peine de beaucoup s'arrêter sur ce point, étant donné que cela fait partie de notre *doxa* la plus connue, d'autres penseront peut-être qu'il s'agit en réalité d'une *doxa* caduque, une part supplémentaire de l'histoire de la psychanalyse, ce qui est très discutable. Il faut donc reposer la question.

Le supposé deuxième temps de Lacan en rapport avec le temps de la cure n'est pas aussi facile à situer que le premier, qui était le Lacan des *Écrits*. Mais, dans ce jeu des dualités, il est fait référence au Lacan de la *praxis* clinique des séances courtes, quelques-unes presque inexistantes, fulgurantes, avec un enjeu qui aurait changé de lieu : il ne s'agirait plus de la coupure avec un but essentiellement

épistémique, mais d'une manœuvre destinée à amener le sujet à abrégé ses dire, en réduisant la production imaginaire de sens et en mettant en œuvre avec dignité le concept de « hâte ». Tout cela avec une double intention radicale, celle de la séparation de l'objet et celle de conduire le sujet jusqu'à l'opacité de sa jouissance. C'est peut-être le passage de l'analysant bavard à l'analysant logique.

Sans doute, nous sommes tentés d'articuler cette deuxième conception au moment de relecture que nous avons examiné plus haut et qui a obligé Lacan à incorporer plus explicitement la fonction de l'objet *a* dans la logique temporelle, en soulignant ainsi le statut de la hâte.

Cependant, certaines questions apparaissent :

– Existe-t-il réellement tant d'opposition entre la première manière de concevoir la coupure de la séance et la deuxième ?

– Devons-nous toujours privilégier les derniers apports de Lacan et oublier les premiers ?

Même dans le cas où nous choisissons d'accentuer les supposées spécificités de la deuxième conception, cela justifie-t-il toujours un raccourcissement nécessaire des séances ? Ne devrions-nous pas écouter peut-être avec un peu plus de respect quelques critiques faites (surtout venant d'autres orientations psychanalytiques) à la pratique des séances radicalement courtes ?

Par rapport à la première question, (existe-t-il réellement une si grande opposition entre les deux manières de concevoir le maniement du temps chez Lacan ?), il nous faut être prudents. Il est utile de reconnaître que parfois nous tendons à réinterpréter d'une manière exagérée les pratiques que nous supposons appartenir au passé, même s'il s'agit de

Le temps de l'analyse

notre propre récent passé, dans le but de marquer encore plus la différence avec ce que nous voulons présenter comme une procédure nouvelle. Afin de rendre le maniement du temps dans la cure plus cohérent avec la mise en scène de l'objet *a*, nous pouvons parfois ridiculiser ou laisser de côté un maniement du temps dans les séances comme un outil efficace dans la ponctuation et dans l'émergence de significations cachées pour l'analysant. Ne serait-il pas beaucoup plus logique de préserver cette première et magnifique manière de concevoir l'interprétation que Lacan nous a offerte en essayant de la rendre compatible avec la deuxième ? Peut-être le fait que beaucoup aient compris et accepté cette première et subversive utilisation du temps (même en dehors du milieu strict de l'enseignement lacanien), nous dérange d'une certaine façon, alors qu'au contraire elle devrait nous satisfaire.

Ces deux façons de jouer avec le temps dans la direction de la cure peuvent être parfaitement compatibles, étant donné qu'elles correspondent en réalité à deux moments différents du développement de l'analyse. Deux moments que nous ne devons pas imaginer comme s'ils se déployaient l'un derrière l'autre en formant une série de deux étapes consécutives, mais plutôt comme un fonds structurel de la direction de la cure avec un temps plus obstiné à explorer le milieu du savoir inconscient et l'autre où il s'agit de mettre le sujet en face du Réel. La coupure qui fonctionne comme une interprétation qui permet au sujet d'être un peu plus clairvoyant vis-à-vis des coordonnées symboliques et imaginaires de son roman familial et de ses conditions de jouissance peut aller parfaitement avec cette autre coupure (qui n'est peut-être que le revers même, ou son reste) qui met

en évidence que tout ne peut pas être significantisé.

Par rapport à la deuxième question (devons-nous accorder toujours un privilège aux dernières élaborations de Lacan et oublier les premières ?) soyons cohérents : nous ne devons pas toujours accorder le plus grand privilège au dernier Lacan. Cette procédure a apporté à Jacques-Alain Miller à une époque une position exceptionnelle car il allait de soi que c'était lui qui pouvait déterminer mieux que personne quelle était la dernière conception de Lacan par rapport à chaque point de la théorie ou de la clinique. Bien que pendant un temps beaucoup d'entre nous avons plus ou moins participé à cette tendance un peu naïve de chercher un appui dans les derniers mots lacaniens sur chaque question psychanalytique, si nous y réfléchissons bien nous sommes face à un contresens théorique puisque le même Lacan nous a appris souvent à mettre en question ce principe. Pensons par exemple que dans sa lecture de Freud, Lacan est loin de se laisser guider par un prétendu progrès chronologique dans l'œuvre du père de la psychanalyse. Bien qu'il mette en valeur quelques questions du Freud plus âgé (comme par exemple la pulsion de mort, là justement où aucun élève n'a pu le suivre) il est évident aussi qu'à la fin il se démarque d'une manière explicite de la perspective post-freudienne classique qui donne le privilège aux développements de la deuxième topique au détriment de la première. Pourquoi ne pouvons-nous pas agir comme lecteurs de Lacan avec son œuvre d'une façon semblable (mais pas identique) à la façon dont il nous a appris à nous conduire avec Freud, en relativisant un peu le culte « de ce qui vient tout à fait en dernier » et la supposée progression diachronique de la théorie ?

D'autre part, il n'est pas facile de trouver dans les derniers séminaires de Lacan beaucoup de références explicites de cette polémique des séances courtes. Peut-être est-ce une affaire qui découle partialement des contingences propres de la *praxis* de Lacan en tant qu'analyste et pas seulement de sa théorie. Certains peuvent froncer les sourcils face à cette appel démodé à la différence entre théorie et pratique, mais il faut tenir compte du fait que Lacan pouvait avoir de bonnes raisons mais aussi très particulières (et difficiles à répéter) qui justifieront en partie son emploi chaque fois plus radical du raccourcissement des séances. On ne peut pas ignorer la place si spéciale qu'occupait Lacan dans la communauté analytique de son temps et la manière dont de cette place il influençait les transferts. Lacan nous a demandé en plus de manière explicite (dans « La Troisième », à Rome) de ne pas l'imiter.

Un usage injustifié du raccourcissement temporel et systématique des séances d'analyse ne fait pas de bien à la cause analytique. Faire de la brièveté une espèce de standard de l'orientation lacanienne peut être une erreur aussi peu analytique que de standardiser les séances de 50 ou 45 minutes. La standardisation paradoxale de la séance brève deviendrait une contradiction aberrante.

Chaque patient est différent et chaque séance unique. Probablement, comme Colette Soler l'a écrit dans le Prélude n° 3 des Journées de Madrid sur le temps, il ne s'agit pas tant de la durée des séances mais « de ce que la suspension fait surgir ». Par conséquent, il est possible de considérer deux fonctions dans la scansion qui ne sont pas nécessairement opposées : l'une plus liée à l'interprétation et à l'émergence de quelque sens, et l'autre plus liée à l'acte qui permet au sujet un certain degré d'affrontement au non-sens de ce qui est

pulsionnel. N'oublions pas que Lacan disait dans son *Séminaire XI* que l'interprétation n'est pas ouverte à tous les sens et que son effet est celui d'isoler dans le sujet « une mœlle de non-sens ».

Les risques inhérents à la première (à ne s'en tenir qu'à elle ou abuser de la même) sont ceux qui dénaturent la position de l'analyste en le transformant en un herméneute ou en un psychologue des supposées profondeurs utilisant le temps comme un outil de plus pour décanter de possibles signifiés, en jugeant seulement dans le registre de l'*automaton* des signifiants.

Les risques de la deuxième sont ceux qui peuvent déplacer la fonction de l'analyste sur le territoire de l'acte pur, en essayant tout le temps de provoquer des effets de *tuché*, comme s'il s'agissait d'une copie grossière d'un maître zen ou en le métamorphosant en ce que Pierre Bruno essaya de mettre en question au moment du début de la grande crise de la AMP quand il a fait allusion à l'analyste qui agit comme une figure imaginaire du père réel.

La pratique quotidienne démontre que pendant une cure peuvent se succéder des séances d'un type et de l'autre, et qu'il existe une articulation profonde entre les deux. Sous le temps du savoir, ré-ordonné par la logique rétroactive du signifiant, habite le temps pulsionnel, « *tempus* » libidinal en dehors de la logique discursive, propre de l'objet.

En tirant profit d'un jeu de mots espagnol qui nous convient, nous pouvons parler de : « la séance courte », pas dans le sens d'une durée temporelle courte mais dans le sens que toute bonne séance analytique a des effets de coupure pour le sujet, que ce soit pour l'avertir de quelque signification qui lui échappait jusqu'alors, aussi bien que pour l'aider à se débarrasser

Le temps de l'analyse

d'un excès de jouissance et à mettre face aux limites du dire.

La séance analytique « coupe », et voici la manière spécifique de guérir de

l'analyse, même en acceptant ce qu'on ne peut pas guérir chez chaque sujet à la fin de la cure.

* Chapitre pour le volume préparatoire de la Rencontre Internationale de 2008.

** Traduction Angela Moratal.

¹ Le verbe « *tetiza* » est un dérivé du mot « *teta* », c'est-à-dire « mamelle », « sein ». Il n'existe pas dans le dictionnaire mais on pourrait le traduire par « donner le sein », dans son sens réel.

L'événement imprévu dans le cadre de l'expérience analytique*

Rédactrice Ana Canedo,
Avec la collaboration de Mar Criado, Rosa Escapa,
Cristian Prado, Teresa Trías

À l'occasion de l'édition de 1966 de ses *Écrits*, introduite par le séminaire sur « La lettre volée », Lacan nous surprend dans l'*Ouverture* avec une interprétation sur la dimension du temps : la structure affleurerait « déjà » dès le point de départ et trouve sa conclusion *a posteriori* dans sa thèse sur l'objet *a*. Invention d'un savoir qui produira un tournant inédit dans la théorie et la clinique de la psychanalyse. Avant cela il aura fallu le temps pour comprendre, cristallisé en un moment précis, une véritable passe subjective après l'excommunication ; vingt ans se sont écoulés...

Lacan renouvelle la conception freudienne du temps – *nächtraglich* – dans son écrit *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*¹ en introduisant sa structure formelle : l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure. La structure minimale temporelle qui recouvre trois modalités bien différenciées...

Il s'agit du temps nécessaire dans l'analyse pour obtenir un savoir dans et pour le transfert, où les « pas » s'incluent pour obtenir une conclusion avec un produit. Savoir qu'on peut vérifier – par ses conséquences – à la fin de l'analyse ; le passage de l'analysant à l'analyste, qu'on peut noter au dispositif de la passe.

Dans l'expérience d'une analyse, l'inconscient apparaît ouvert à l'événement, il ne s'agit pas seulement du déchiffrement mais aussi de l'invention d'un savoir avec des effets de vérité pour l'analysant ; le sujet même se réalise rénové dans ce temps et lieu, la

temporalité initiale de l'inconscient se rééditant.

« Mais saisir dans la modulation du temps la fonction même par où chacun de ces moments, dans le passage au suivant, *s'y résorbe*, seul subsistant le dernier qui les absorbe (conclusif), de façon rétroactive. »

Par la suite le temps pour comprendre apparaît lié au processus d'élaboration signifiante de l'inconscient qui demande à se réaliser ; c'est le temps que le sujet doit parcourir plus d'une fois à la manière des motions suspendues, produisant des séquences conclusives qui préparent le détachement de l'objet dans le transfert à la fin.

L'instance du temps qui creuse l'intervalle se révèle dans l'événement imprévu, l'énigme où il se cristallise en « hypothèse authentique », c'est-à-dire la signification d'un réel ignoré par l'analyste et le sujet même.

Il ne survient seulement comme événement du discours dans le cadre du transfert, *a posteriori*, qu'après un temps prolongé nécessaire pour comprendre « assurément, si le doute, depuis Descartes, est intégré à la valeur du jugement, mais... cette valeur tient moins au doute qui la suspend qu'à la *certitude anticipée* qui l'a introduite ».

**« Je n'ai pas réussi à dominer à
temps le transfert... »²**

Le savoir de l'inconscient se manifeste dans un premier temps comme négation, comme exclusion logique dans le champ des phénomènes qui échappent à la conscience.

Le temps de l'analyse

Freud se penche sur la problématique de l'hystérie, pour vérifier certaines coordonnées déjà établies par le discours de l'époque : le symptôme de conversion dans les fonctions du corps, connecté à la parole et modifiable par suggestion hypnotique.

Nous voyons que dans l'instant du regard apparaît quelque chose de l'ordre d'une évidence qui est captée sous la formule impersonnelle de « on sait que... » ouvrant la dimension du non-su, qui ne trouve son développement que dans le temps nécessaire pour comprendre.

Bien que le phénomène du transfert soit apparu dans la cure selon la méthode cathartique employée par Breuer avec sa patiente Anna O., il ne prendra sa valeur fondamentale comme expérience effective que dans le cas Dora, découverte qui ouvre la possibilité de la psychanalyse établissant son cadre. Freud réfléchit *a posteriori* en disant « je n'ai pas réussi à dominer à temps le transfert ».

Nous savons que la psychanalyse a trouvé la porte d'entrée du désir inconscient à travers l'écoute des patientes hystériques. À ce propos Lacan fait un détour par *Les femmes savantes* de Molière où, par un mot d'esprit, il glissera que si la jeune fille est *muette*³, la solution consistera à la faire parler de son symptôme à un analyste. Ce qui permet à Freud de découvrir le trait différentiel de l'hystérie qui constitue son désir et trouve sa solution dans le mouvement même de parler.

Le transfert se lie alors à la découverte du désir inconscient, comme moteur du rêve et retour du refoulé. L'analyste apparaît comme destinataire du rêve, occupant dans la cure avec sa présence n'importe quel lieu pour le patient – au sujet du rapport à ses objets *libidinisés* par le désir – comme réédition des conflits

œdipiens non reconnus qui se manifestent dans un acte.

Le lien avec l'analyse apparaît ici dans son aspect positif, c'est-à-dire comme amour de transfert, qui facilite la voie signifiante des associations en permettant à travers les souvenirs d'élaborer le conflit dans lequel le patient est pris, sans le savoir. Son maniement dans la cure devient ainsi un outil indispensable pour l'analyste ; « seulement par ce douloureux chemin du transfert » l'Homme aux rats admet de considérer l'interprétation au sujet de sa relation au père, ce qui jusque-là le laissait froid.

Par ce chemin, il est possible à Freud d'accéder par la voie du fantasme à l'élaboration du complexe d'Œdipe, dans l'analyse des rêves de ses patients et dans sa propre expérience de ce qu'il nommera l'auto-analyse dans le transfert à Fliess.

L'inconscient se manifeste là où on peut capter la coupure dans le contenu manifeste, faisant apparaître quelque chose du contenu latent comme nous pouvons l'observer dans le lapsus, le rêve ou le symptôme ; la trouvaille se présente comme une surprise qui dépasse le sujet en introduisant le point d'hésitation dans le récit. À partir de ce moment où le patient doute, on peut extraire de ce doute la certitude qu'il s'agit de quelque chose du refoulé, censuré à la conscience.

On peut alors affirmer que dans ce moment là l'existence même du désir inconscient devient présente dans le champ de l'expérience sous la forme d'une actualité irrécusable, en traversant le « je ne pense pas » auquel le névrosé se rallie à son être du maître comme maître de la conscience, son rien en vouloir savoir sur la cause de sa propre division comme sujet de l'inconscient.

Avec la progression de l'analyse s'ouvre le besoin d'élaborer le concept de pulsion de mort responsable de la compulsion de répétition. À partir d'« Au-delà du principe du plaisir » de 1920, le transfert, tant dans sa forme positive que négative, se met au service de la résistance, en même temps qu'il constitue « le plus puissant des instruments thérapeutiques du médecin ».

C'est pour cette raison que le leg freudiens sur la fin de la cure analytique pourrait se traduire par la question : que faire du reste pulsionnel ?, ce « *quantum libidinal* », le facteur quantitatif qui traverse en 1937 les derniers chapitres d'« Analyse sans fin, analyse avec fin ». Le roc freudien de la castration est de l'ordre d'une impasse puisqu'il localise un reste incurable, impossible à analyser chez l'homme comme chez la femme ; du côté de l'homme l'angoisse de castration, de la femme l'envie du pénis.

L'impossible à dire et *Urverdrängung*

Au début de son enseignement, Lacan ouvre son Séminaire⁴ avec l'étude de l'histoire de « l'Homme aux Loups », en nous offrant une lecture fine sur les éléments en jeu de la scène primitive, jamais remémorée, dans le rêve à répétition des loups qui hante le sujet vers l'âge de quatre ans.

Dans le débat avec Jung, Freud est conduit à trouver la réalité de la scène pour démontrer que la sexualité s'agence dans un monde symbolique de plus en plus organisé auquel accède l'enfant dans la névrose infantile. Dans ce séminaire Lacan remarque que la valeur d'événement traumatique pour le sujet se constitue *a posteriori* – *nachträglich* – de la scène primitive, c'est-à-dire quand il peut en atteindre la signification. La scène primitive se trouve dans le registre imaginaire, préalable à toute symbolisation.

En ce qui concerne la réalité de la scène, il remarque que la relation avec la réalité n'est pas liée au système perceptif. La perception se trouve sous la dépendance de l'ordre symbolique tant qu'il détermine le sujet, dans l'inconscient. La structure dira-t-il plus loin ne procède pas du *percipiens*, parce qu'elle se trouve déjà dans le *perceptum* qui le détermine⁵.

Nous pourrions dire qu'il reprend l'histoire avec le Chapitre VII de *L'Interprétation des rêves* quand il remarque d'une manière concluante : l'événement traumatique devient tel seulement quand il « s'historicise ».

L'histoire n'est pas ici le passé, mais la reconstruction d'expériences qui ont laissé une trace dans le passé, qui s'historicise dans le présent ; il s'agit pour le sujet moins de se souvenir que de réécrire l'histoire.

L'historicisation n'est pas mémoire mais remémoration, liée au sujet barré dans des voies de réalisation signifiante ; des significations s'établissent à mesure que le refoulement se lève, quand le refoulé arrive à la conscience. Cela se produit non sans traverser des séquences où la résistance apparaît, ce que Freud désigne comme transfert c'est-à-dire l'actualisation de la présence de l'analyste.

La vérité de l'événement dépend du système symbolique par l'introduction du langage dans le vivant, « ... seulement avec la dimension du mot se creuse le sillon de la vérité », puisque c'est seulement avec elle qu'il est possible d'introduire la dimension de la vérité et du mensonge⁶.

L'événement traumatique prend sa valeur de vérité, tant qu'il peut être démontré dans l'expérience de l'analyse ; il devient du refoulement originaire ce qu'il appelle le noyau pathogène dans les *Études sur l'hystérie*, comme le refoulé dans le discours pour le discours.

Le temps de l'analyse

L'existence du refoulement originaire est postulée à partir de ses effets, le noyau du refoulé constitue l'inconscient primordial, inaccessible pour toujours à la mémoire.

Pour que le refoulement soit possible, il est nécessaire qu'un premier noyau du refoulé se soit constitué, qui attire sur lui tous les refoulements postérieurs dans la formation de symptômes.

Dans « L'oubli des rêves »⁷, Freud octroie le statut de « pleine certitude » quand les associations s'approchent du noyau du refoulé, l'inconsistance apparaissant alors, sous le déguisement du rêve.

En se référant à l'ombilic du rêve, il observe que « chaque rêve a au moins un point où il est l'insondable, comme un ombilic, qui le relie à l'inconnu ».

Quelque chose doit rester dans l'ombre, ce qui ne peut pas être atteint par le sens. Nous pouvons dire qu'il s'agit de la rencontre avec une manifestation du réel – c'est-à-dire non symbolisé – quelque chose devant quoi le rêve comme réseau de signifiants est interrompu, ne peut pas aller plus loin.

Lacan observe que Freud lui-même s'arrête en un point dans le déchiffrement du rêve, pour donner lieu à la construction du fantasme, où on peut localiser le regard comme position d'objet du sujet. La fragmentation de l'imaginaire, le fait de ne rien vouloir savoir de la castration de l'Autre, même aux dépens de soi-même.

Il s'agit d'un rêve d'angoisse qui traverse la fonction de gardien du sommeil où apparaît l'irruption du traumatique qui réveille, en interrompant la fonction du principe de plaisir. Si nous disons qu'un rêve est un éveil qui commence c'est parce que quelque chose de l'autre scène joue la dimension de l'inconnu pour le sujet.

Par cette voie signifiante l'analyste trouve dans le rêve les loups immobiles, le regard, le sentiment de réalité effective en déduisant le réel en jeu dans le trauma. Dans le rêve des loups, nous découvrons ces conditions requises comme point de départ : l'inscription symbolique et le refoulement originaire ; et par la suite la formation de symptômes et le retour du refoulé, qui dans le rêve laissera sa marque.

Dans l'élaboration des associations nous observons les éléments signifiants qui donnent le cadre à la fenêtre qui s'ouvre à l'improviste ; c'est Noël, une date proche de sa naissance, l'enfant attend un cadeau.

Lacan évoquera ensuite la figure du V romain, pour remettre en cause l'énigme de la castration qui était déjà présente dans l'image du corps de la femme ou les ailes du papillon, afin de comprendre qu'il s'agit du signifiant⁸.

De l'événement traumatique, au lieu de la trace effacée sans parole, se construit un lieu vide en même temps que, là où il n'y a pas de remémoration possible, où il n'y a rien à dire ; signal du point où l'être parlant se trouve exclu de sa propre origine.

L'essentiel n'est pas la réalité mais plutôt savoir comment le sujet a pu vérifier ses conséquences sur son être et pour son symptôme, comment il a pu les articuler *a posteriori* en termes de signifiants⁹.

Lors d'une intervention de 1975¹⁰, Lacan reprend l'articulation des termes l'*Unerkant* – ce qui n'est pas reconnu – l'ombilic du rêve et l'*Urverdrängung* – le refoulement originaire. Il utilise le terme *Un* en allemand pour désigner la catégorie de l'impossible, la limite de la symbolisation. Ce qui reste inaccessible à la conscience continue d'opérer dans le réel.

« Mais le ne cesse pas de ne pas s'écrire, c'est là ce qui me semble le sens de l'*Unerkant* en tant que *Urverdrängung*... c'est bien ça que Freud désigne en parlant de l'ombilic du rêve »

Si le mot introduit « le creux de l'être » dans la texture du réel, ici se creuse le hiatus de l'être comme tel, nous pourrions dire du sujet divisé dans l'inconscient que nous nommons le manque à être.

L'événement, et c'est ici la thèse forte que reprend Lacan, ne vient pas du passé, mais devient du futur dans sa réalisation symbolique, par son intégration dans l'histoire du sujet. Il n'appartient pas à l'ordre de ce qui fut, mais plutôt à un moment déterminé, de ce qu'il *aura été*. Comme nous le verrons Lacan se réfère à la *Unerkant* en l'appliquant à l'impossibilité logique en ce qui concerne le sexe, « il n'y a pas de rapport sexuel », c'est-à-dire qu'en ce qui concerne la relation avec l'Autre sexe, il n'y a pas de savoir possible dans le réel.

L'angoisse est une manifestation spécifique du désir de l'Autre

L'inquiétante certitude de l'angoisse est un phénomène qui permet à l'analyste d'indiquer le point même de la rencontre du sujet avec le réel. Cet affect qui ne trompe pas surgit d'une manière imprévue dans la confusion, quand la fonction du fantasme chancelle pour signifier le désir de l'Autre.

Dans le Séminaire *L'angoisse*¹¹ l'argument de Lacan est le suivant : l'angoisse et le désir coïncident en une limite, indiquant le bord où se loge l'objet. Quand le manque vient à manquer, sa présence se révèle dans le lieu marqué par une absence, l'objet *a* cause du désir de l'Autre que nous retrouvons dans la formulation « le désir de l'homme est le désir de l'Autre », où les trois registres du désir sont entrelacés : réel,

symbolique et imaginaire. Réel parce qu'il provient de l'objet *a*, symbolique dans son nœud à l'Autre du signifiant ; avec des effets dans le registre imaginaire : dans l'image spéculaire et dans la relation du semblable.

L'angoisse apparaît comme un effet de la déstabilisation dans le nœud des trois registres à la manière d'une boussole qui permet de localiser le point où la présence de l'objet est notée. Ainsi nous pouvons dire que c'est le sentiment du désir de l'Autre quand l'innommable de la jouissance se profile. Ici apparaît l'Autre comme non barré qui émerge comme pur réel, non marqué par le signifiant. Lacan reprend l'angoisse réelle – comme Freud l'a écrit – séparant l'Autre défini comme lieu du signifiant et la Chose comme lieu de la jouissance.

Le sujet se trouve alors suspendu par la rencontre avec cette jouissance qui le concerne.

L'incertitude par le manque de réponse au le plan symbolique, déstabilise l'axe imaginaire et la fonction de l'image spéculaire vacille. L'objet *a* détaché du fantasme intervient dans la scène de la réalité et l'angoisse survient. C'est la raison pour laquelle l'angoisse, localisant le lieu d'où émerge le désir est la preuve matérielle de la rencontre avec le désir de l'Autre.

Le fantasme représente une défense face au manque de réponse à l'endroit de l'énigme du désir. Bien qu'il garantisse la signification phallique, ce n'est pas suffisant pour assurer au sujet des rencontres avec une jouissance inconnue, qui ne se laisse pas réduire par la dite signification.

« Le fantasme sert au névrosé comme subterfuge pour devenir un être, un objet *a* "postiche", à se défendre de savoir ... qui est par son manque, qu'il se

Le temps de l'analyse

rattache au désir de l'Autre ». Mais le névrosé veut qu'on lui demande en essayant de placer la demande dans le lieu précieux de l'objet agalmatique, pour s'assurer dans son aspiration à être le phallus et éviter l'angoisse.

Nous connaissons sa stratégie pour éviter de se reconnaître dans son rapport à la cause du désir : le rien dans l'hystérie, selon la modalité du désir insatisfait. Chez l'obsessionnel avec son symptôme privilégié, l'inhibition barrière contre l'angoisse, qui est la cause du doute, maladie de la pensée selon la modalité d'annulation du désir par la procrastination.

Le désir apparaît bouché dans le fantasme, mais il ne peut pas non plus être sanctionné par la voie de l'interprétation, il s'agit plutôt d'essayer de cerner « du nouveau » qui se présente et était déjà là, attendant d'être reconnu.

L'inespéré qui fait irruption dans l'angoisse indique en même temps la dimension de l'inconnu, de l'indicible ; reconnaître le désir ce n'est pas le sanctionner du point de vue de sa vérité mais le reconnaître dans son égarement.

L'analyste ne doit pas rater le rendez-vous de l'analysant avec l'angoisse, un point d'arrêt dans l'association des signifiants qui apparaît inévitablement dans le champ du transfert. L'analyse fait travailler l'incertitude mais dans le cadre d'une certitude, la jouissance retenue par le symptôme, tant qu'elle peut être traitée par le sujet dans l'expérience.

« **Le patient agit pour ne pas se souvenir...** »

La présentation du sujet dans le champ de l'Autre, l'opération d'inversion dialectique qui transforme l'accès au symptôme à déchiffrer, l'installation du transfert, ses moments logiques, la direction

de la cure et sa conclusion, tous sont des événements qui, conceptualisés, acquièrent de ce fait un caractère prévisible. Cependant la logique singulière qu'impose l'existence du sujet, se manifeste de façon surprenante en interrompant les associations dans l'*acting-out*.

La répétition, tant dans sa dimension de rencontre avec le réel, comme dans sa dimension signifiante d'*automaton*, bien que promise par le déploiement du discours dans chacune de ses modalités, acquiert sa valeur de vérité seulement dans le discours analytique, où le nécessaire n'est pas suffisant pour qu'il soit rendu prévisible.

Définir le réel comme ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, suppose l'irruption, bien que liée à une logique, complètement imprévue, puisqu'en opposition au binôme de l'association libre-interprétation. Il adviendrait alors quelque chose dans le champ d'une scène dans laquelle quelque chose *est montré*.

Dans l'*acting-out* il s'agit d'un *donner à voir* mettant en avant la difficulté qui empêchera qu'une psychanalyse se déroule seulement dans l'axe de la récupération des signifiants refoulés à travers les formations de l'inconscient. En 1914 Freud introduit pour la première fois dans son texte « Remémoration, répétition et perlaboration »¹² un nouveau concept, *agieren*, qu'on a traduit en anglais par *acting-out*. C'est là qu'apparaît une certaine disposition du patient où il agit au lieu de se remémorer, comme compulsion à répéter des événements de l'enfance en acte, sans se souvenir. c'est-à-dire, sans avoir conscience des motifs de cet acte. Ceci a lieu chaque fois que l'analysant est en position de résistance « il agit pour ne pas se souvenir ».

C'est l'un des phénomènes où ce qui ne peut se traduire en mots se manifeste par excellence. On pourrait le considérer

comme quelque chose de l'ordre de l'imprévu dans la dimension de l'acte, de la même manière que le passage à l'acte ou l'acte analytique, trois catégories de l'acte qui se distinguent essentiellement au niveau de la théorie et qui doivent être différenciées dans la pratique de la psychanalyse.

Dans le *Séminaire X* que Lacan établit que l'*acting-out* grâce à ses caractéristiques pourrait être isolé avec une certaine clarté. S'il en est ainsi, c'est qu'il est intimement lié au transfert. Il peut être provoqué par une intervention de l'analyste, cela implique de la part de l'analysant de montrer une scène où le désir du sujet veut s'affirmer comme vérité.

L'hystérie montre habituellement cette relation entre l'*acting-out* et le transfert de façon emblématique au début. Ce n'est pas un acte qui se suffit à lui-même, puisque c'est un message dirigé à l'Autre, pour cette raison parfois, il installe le transfert et permet l'entrée en analyse.

L'*acting-out* fonctionne comme un circuit à double sens. Le sujet agit en dehors de l'analyse et c'est dans le récit qu'il peut retourner sous forme de discours au transfert. C'est ici que se perçoit clairement l'essai de symbolisation.

Il y a chez Lacan une indication précise de ne pas provoquer son apparition : « il ne faut pas déranger inconsidérément la cause du désir »¹³. La fonction de l'analyste supposerait alors de localiser correctement le désir et la jouissance, pour éviter, dans la mesure du possible cette tendance.

Il s'agirait d'une réponse de l'analysant, afin de montrer à l'analyste qu'il a fait erreur sur l'objet cause de son désir. Ce n'est pas le transfert qui a échoué, mais la position de l'analyste. Au lieu d'interpréter de sa place de semblant d'objet, il le fait en

position de maître, commandé par un discours qui laisse l'objet *a* au lieu de la production, en dessous de la chaîne signifiante, destiné alors à apparaître sous forme d'acte. Acte dont le sujet ignore la signification, et qui acquiert de ce fait un statut de question, demande univoque d'interprétation.

L'*acting-out* se révèle comme une double dénonciation, de ce que l'autre n'entend pas et de ce que le sujet est incapable de dire. Pour cette raison on confie à l'Autre la tâche de le déchiffrer. C'est la raison pour laquelle Lacan privilégie la place de l'*acting-out* dans la cure « dont l'analyste à lui tout seul prend et garde la charge »¹⁴, il n'y a donc pas d'Autre possible que l'analyste à pouvoir en faire quelque chose.

Bien qu'il souligne au début l'échec de l'analyste qui ne réussit pas à constater ce que l'analysant essaye de lui montrer, des années plus tard il montrera l'aspect structural de l'*acting-out*, qui dépasse la compétence de l'analyste puisqu'il est lié à ce qui ne peut être dit. Il s'occupe alors de la limite entre ce qui peut se dire mais se dérobe à l'analyse, et l'impossible à dire en tant que tel. De ce point de vue il serait d'une certaine façon inévitable puisqu'il aurait quelque chose à voir avec le transfert même. Impliquant la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient.

Ce serait finalement une action qui s'effectuerait à partir de la structure du fantasme et mettrait en jeu une autre partie des énoncés fantasmatiques qui incombent à la satisfaction pulsionnelle et à l'objet cause de désir.

Du symbolique au réel dans le transfert

En 1964 Lacan commence le Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* en posant la question de l'autorisation de l'analyste ;

Le temps de l'analyse

de l'effet de la psychanalyse didactique, ses limites et ses objectifs.

Il pose les fondements de sa praxis, mettant en évidence lors du transfert la répétition comme *automaton* de la chaîne signifiante, pour distinguer la *tuché*, présence de l'objet.

Partant de la phrase « l'inconscient est structuré comme un langage »¹⁵ il donne un nouveau statut au concept de l'inconscient au sein du transfert.

« Le transfert c'est la mise en acte de la réalité de l'inconscient »¹⁶, le transfert est la réalité sexuelle de l'inconscient, l'inconscient qui nous intéresse là où on peut le capter : dans le cadre de l'expérience analytique.

L'inconscient se réduit ici à la chaîne signifiante qui relance le désir, dans la métonymie d'où l'on dévoile l'intervalle où la névrose se raccorde à un réel. Dans cette limite Freud trouve quelque chose de l'ordre du non-réalisé, le non-né, quelque chose qui attend et qui insiste.

L'inconscient s'ouvre et se ferme – fonction pulsative – avec la caractéristique de l'évanescence : apparaissant en un instant il s'esquive, disparaissant de nouveau. Selon Aristote, le temps présent – limite entre le passé et le futur – est un être qui apparaît et disparaît continuellement. Concept repris par Lacan quand il dit que le sujet survient dans l'intervalle signifiant « cette chose évanescence »¹⁷ qui désigne la fonction sujet, conformément à la formule « un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant »¹⁸.

Il souligne dans « Position de l'inconscient » que « le sujet traduit une synchronie signifiante en cette primordiale pulsation... »¹⁹.

L'inconscient est l'évasif mais nous réussissons à le circonscrire dans une structure temporelle en situant le sujet sur le plan de l'énonciation, qui se sépare

des dits dans l'association libre comme quelque chose de nouveau dans la série des énoncés. Comme nous le disions dans cet intervalle apparaît quelque chose de l'ordre d'une trouvaille – lapsus, rêve, acte manqué – qui se dérobe, permettant d'instaurer la fonction de la perte et la possibilité d'une nouvelle réédition. Nous pensons que la trouvaille résulte du nouage du réel au symbolique par la présence de l'objet qui apparaît plutôt avec l'effet de surprise. Surprise qui dépasse le sujet, comme redécouverte dans le sens de ce qui était déjà là, en attente.

Comme une espèce de *vouloir être* du sujet barré, par l'unique voie de réalisation comme savoir, effet du signifiant. Le refoulé insiste pour circuler à partir du non reconnu, ce qui doit advenir de l'indétermination du sujet en assumant la responsabilité de ses dits dans l'analyse.

Ainsi le transfert n'est pas la répétition mais il ouvre la voie à la répétition. Lacan met l'accent sur la *tuché*, affirmant que « le réel est au-delà de l'*automaton*, du retour, de l'insistance des signes à quoi nous nous voyons commandés par le principe du plaisir »²⁰, c'est-à-dire qu'il a à voir avec le refoulé primordial ; l'*Unerkant* de Freud, l'ombilic du rêve.

Seul le transfert, articulé au sujet supposé savoir, nous portera au « cœur de la répétition », pour nouer l'aliénation – dans son aspect épistémique – et la séparation – dans son aspect libidinal.

Dans la « Proposition »²¹ de 1967 Lacan va plus loin sur le thème du transfert : il ne s'agit pas seulement de résistance et de fermeture de l'inconscient mais aussi, pour le savoir, l'ouverture sur le réel du sujet.

Le signifiant du transfert ne doit donc pas être considéré seulement comme un seuil mais aussi comme une possibilité de

déplacement de signifiants et de l'apparition de quelque chose de nouveau qui s'actualise par l'amour de transfert.

La mise en fonction du sujet supposé savoir – en position ternaire entre l'analysant et l'analyste – c'est le point d'appui, « le pivot » d'où s'articule tout ce qu'il en est du transfert. « Le savoir se manifeste en son statut de vide, puisque la vérité ne peut se dire toute, ce qui pousse, ce qui crée l'occasion de s'expliquer ». Ce vide annonce le propre au savoir inconscient.

L'analyste a donc à adopter une position subjective, clinique comme éthique, du fait qu'aucun sujet n'incarne le savoir, non plus lui-même... Il pourra alors donner lieu au déploiement des signifiants dans lesquels le sujet est pris.

Le savoir opère comme savoir supposé et « ne peut s'y trouver que par rencontre » disons entre un analysant et l'analyste.

L'agalma qui captive l'analysant n'inclut pas sa personne, mais est en relation avec ce que sait l'analyste, ce qu'il a pu subjectiver dans sa propre analyse, ce qu'il y a à savoir au sujet de ce vide.

C'est la raison pour laquelle, en deçà de l'amour dit de transfert ce qui existe est l'affirmation de la liaison du désir de l'analyste au désir de l'analysant. C'est le désir du sujet, dans sa rencontre avec le désir de l'analyste.

L'interprétation comme limite à la jouissance du déchiffrement

Dans son Séminaire *L'envers de la psychanalyse*²² Lacan introduit une nouvelle version de la répétition dans le transfert comme une recherche de jouissance à récupérer, la dialectique d'une jouissance qui se produit contre la vie, au-delà du principe du plaisir distingué par Freud. C'est l'apport lacanien qui permet de réunir les trois conceptions de la répétition : elle rend

compte de l'insistance signifiante de l'inconscient, de la perte de jouissance incluse dans la répétition et de la récupération de jouissance à obtenir.

Le trait unaire apparaît comme l'élément d'articulation, c'est-à-dire la forme première d'inscription de la marque signifiante sur le corps obtenue par l'insistance du langage, jusqu'à produire la première perte par laquelle prend corps l'objet *a*, supplément de jouissance. Après l'intervention du signifiant premier, Si, au champ de l'Autre, le sujet divisé se manifeste et engendre comme reste l'objet *a*.

C'est le signifiant pris dans le champ de l'Autre, mais qui acquiert sa fonction uniquement comme marque effacée dans un second temps – rencontre avec la *tuché* – comme une expérience de jouissance de l'ordre de la contingence. À partir de là il s'insère dans les signifiants de la demande constituant ce qui doit être répété, sans jamais l'atteindre, tel qu'il se révèle dans la figure du huit intérieur. Ce qui retourne par la voie signifiante n'est pas du signifiant mais du signe, ce qui fait signe de la jouissance de l'Autre.

De cette façon il s'actualise dans la répétition, par sa condition de lien avec l'économie des pulsions ; l'entropie régit le système : la dimension de la perte relance le plus-de-jour.

Ses conséquences se manifestent sans le consentement du sujet et dans son ignorance comme hasard pur, en transmettant les conditions d'amour et établissant une marque particulière dans le transfert avec l'analyste. C'est dans ce champ qu'elle doit être encadrée comme manifestation du savoir de l'inconscient. Il s'agit d'extraire la répétition de la destinée dont l'analysant rêve ; la question qui se pose est le savoir de l'efficacité de l'analyse sur la répétition quand Lacan la place du

Le temps de l'analyse

côté du nécessaire, pour rendre compte de la réalité de la jouissance du symptôme : ce « ne cesse pas de s'écrire » qui rend compte de sa permanence.

Dans le transfert, par l'association libre articulée au sujet supposé savoir, le sujet aspire à atteindre une vérité à partir du signifiant, au-delà de ses propres limites. Les industrieuses hystériques, comme les appelle avec une certaine ironie Lacan, ont mis en premier lieu la valeur du savoir mythique à la limite du signifiant.

De ce matériel on a pu extraire le savoir de la psychanalyse, qui vise l'autre scène de l'inconscient : dans l'articulation du transfert la rencontre avec l'analyste permet l'hystérisation du discours dans le dispositif c'est-à-dire le nœud du malaise avec l'interrogation sur sa cause. Dans l'association libre l'analysant met en jeu sa division dans le pari de tout dire sans restriction, tout en s'absentant de ce qu'il dit sans gouverner ses pensées.

La coupure dans les chaînes de fiction subjective que le lapsus et l'acte analytique réalisent permettra au sujet de reconnaître la dimension fantasmatique des certitudes auxquelles il s'accroche.

Le sujet n'est pas maître de ce qu'il sait, au fil des associations l'idée imprévue apparaît alors, produisant la subversion du sens de la phrase et le connectant à l'inconscient comme le lieu d'un savoir qui le détermine et qu'à la fois il ignore.

Freud, à la fin de *L'interprétation des rêves* affirmera : « l'inconscient est le psychique vraiment réel, il nous est aussi inconnu dans sa nature interne que le réel du monde extérieur, et il nous est livré par les données de la conscience de manière aussi incomplète que le monde extérieur l'est par les indications de nos organes sensoriels. »²³

Bien que nous comprenions que le sens du signifiant se détache de son

articulation avec les autres signifiants, les chaînes signifiantes sont à proprement parler, non pas sens mais de « joui-sens » pour le rapport primaire du sens à la jouissance. L'inconscient « est jouissance » en chiffrant et en déchiffrant et doit trouver sa limite dans l'interprétation.

Le transfert permet le traitement de la jouissance. Par le détour de l'association libre se met en jeu le travail de déchiffrement signifiant. Si l'inconscient est un savoir sans sujet concernant la jouissance, l'interprétation de l'analyste vise la cause du désir, en détachant la jouissance du sens et en maintenant le lieu de l'énigme ouvert.

L'analyste devra intervenir de différentes manières, mais quand il interprète, l'interprétation se trouve affectée par la structure même de la vérité, qui ne peut pas être atteinte dans son entier. Pour cette raison l'interprétation est un « mi-dire » qui prend la structure d'une énigme, d'une énonciation s'articulant sur le seul acte de dire, sans ajouter de significations.

Bien qu'elle prenne en compte le savoir mythique du désir inconscient, elle doit aussi faire attention à la limite de la parole, où prend corps l'objet plus-de-jouir.

La clinique des discours vise à cerner cette jouissance de l'impossible à supporter dans le discours de l'analyste en mettant l'objet *a* à sa place, comme cause de la division du sujet. Nous pourrions dire que c'est une preuve de l'existence de l'inconscient, par sa présence l'analyste se met à la place du semblant d'objet en convoquant le *S1* en attente. Le savoir est là non seulement supposé mais exposé c'est-à-dire remis en question par la vérité dans le champ de la jouissance.

Ce lien social nouveau se produit dans le passage d'un discours à l'autre, en

permettant à partir d'une énonciation à la place de l'Un seul, d'inscrire un nouveau savoir dans le lien social dans l'Autre.

Le dire comme événement de discours

Dans l'expérience de l'analyse, il s'agit de pouvoir orienter la cure du symbolique vers le réel ; il s'agit de la faire advenir à une limite, au non-sens, pour donner lieu à l'événement qui est de l'ordre du contingent et à son inscription.

Dans les années 70, Lacan revient sur ses *Écrits* au sujet de l'instance de la lettre « ce support matériel que le discours concret emprunte au langage »²⁴ pour rendre compte de l'opération de l'analyste en relation au transfert à la fin de l'analyse. « Le discours de l'analyste c'est un tour dans le discours du maître » nous marque-t-il dans « Radiophonie »²⁵, qui remet au sujet la clef de sa division, c'est-à-dire des marques chiffrées de jouissance dans l'inconscient qui le déterminent. La lettre est de l'ordre du réel, de ce qui ex-siste dirait-il sur l'écriture dans son nœud boroméen pour rendre compte de l'interprétation.

La nature même de l'inconscient se manifeste comme un savoir-faire avec la langue à partir du langage²⁶. Le parlêtre indique l'être parlant que la lettre fait parler. Dans la jointure de l'inconscient au corps le symptôme fait lien avec ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, l'inconnaissable, c'est-à-dire le réel.

Le trou dans le savoir s'exprime comme la nécessité logique dans le discours de la science à travers des signes, des lettres ; il permet de cerner certaine fonction de bord à la frontière du réel, de ce qui ne peut pas s'inscrire mais à partir d'une impasse de la formulation, donnant lieu à quelque chose de nouveau²⁷.

Lacan reprend la valeur du savoir mythique dans l'Œdipe freudien par rapport à *Totem et tabou* ; dans le

mathème de la sexuation il se sert de la logique des propositions pour démontrer l'articulation entre l'universel et l'exception sous la forme « au moins Un » qui donne lieu à l'inscription de « pour tous... » c'est-à-dire de la castration, même temps de ce qui ne s'inscrit pas, à la place de l'inexistence de la relation sexuelle, de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Dans ce contexte, en essayant de circonscrire cet impossible qui est le réel, Lacan nous rappelle la surdétermination dans Freud qui a donné au rêve un rôle fondamental dans les formations de l'inconscient, un point qui nous indique la *Spaltung* du sujet : je suis celui qui rêve, mais je sais que je ne suis pas l'agent de mon rêve, quelque chose qui est derrière les chaînes associatives aiguillonnes, le non-symbolisable.

La rencontre avec le réel est au-delà de l'automaton, derrière le fantasme..., c'est ce qui réveille dans le cauchemar du rêve raconté par Freud « père, ne vois-tu pas que je brûle... »²⁸

Le fantasme c'est l'écran qui cache quelque chose qui est premier et détermine la répétition, la place du réel, quelque chose qui explique l'ambiguïté de la fonction du réel dans le fait de s'éveiller. Ce peu de réalité, le bruit, fait foi que nous ne rêvons pas, mais c'est l'autre réalité celle qui nous réveille, cachée derrière le manque dans la représentation, le *Trieb* selon Freud, le *Trieb* à venir précise Lacan.

La surdétermination implique le retour signifiant à ce fondement qui « est dans le corps » – support du discours – dans la rencontre avec la jouissance sexuelle, qui ne peut pas s'écrire.

C'est un support alors « ouvert », articulé seulement à partir du discours analytique, où l'analysant trouvera sa division confrontée au semblant d'objet incarné par l'analyste, pour distinguer les

Le temps de l'analyse

signifiants qui le commandent, intime-ment surpris par son plus-de-jour. Le dire a ici des effets sur le fantasme, relation entre l'objet *a* – effet de discours qui cause le désir – et « ce quelque chose qui, autour et comme une fente, se condense, et qui s'appelle le sujet... »²⁹.

Dans la répétition la poursuite de l'inconscient vers la trace impliquera inévitablement que l'analysant se glisse dans les signifiants de l'Autre à la recherche du sens, qui se glisse par la signification, toujours phallique, qui exploite le « champ des possibilités » qui détermine l'impossible.

Dans l'expérience de l'analyse il s'agit de le faire advenir à une limite qui ne conduit pas des signifiants à la signification mais du symbolique au réel, au non-sens, pour donner lieu à l'événement – qui est de l'ordre du contingent – à venir et son inscription.

La première marque de l'inscription du signifiant, attribut d'une différence, se trouve dans la limite, faisant « littoral »³⁰ au trou dans le savoir. Alors, le choix de jouissance ne se déduit pas du symbolique mais se trouve, s'expérimente d'une façon intrusive comme quelque chose qui « touche » à ce littoral.

L'analyste doit s'orienter par la trouvaille – seule façon de ne pas se tromper – pour contourner la faille de ce qui ne cesse pas de s'écrire, où se dépose sur son contour le cristal de lalangue produisant le malentendu.

Dans le Séminaire *Encore* Lacan signale qu'« il ne s'agit pas de ce qui se lit, de ce qui se lit au-delà de ce que vous avez incité le sujet à dire... ce dont il s'agit c'est de savoir... ce qui dans un discours, se produit de l'effet de l'écrit ».

L'acte de l'analyste à la fin de l'analyse prépare les conditions de l'acte de l'analysant qui par cet acte même devient déjà analyste. Or, nous disposons seulement d'un outil pour produire cette prolongation du circuit qui donne lieu au véritable acte et cet outil n'est autre que le transfert, d'abord en tant qu'opérateur de savoir qui permet au sujet une nouvelle lecture de sa position, ensuite avec l'énigmatique du désir de l'analyste, finalement avec la vérification de l'amour.

Si le sujet est disposé à faire tout le parcours du transfert il pourrait être en condition d'accéder à une nouvelle dimension de l'acte. Il s'agit de l'acte analytique, où le registre de la pulsion va non seulement être joué mais coordonné à celui de l'invention, parce qu'après l'acte, le sujet trouvera sa manière particulière de savoir-faire avec l'objet, et de pouvoir se séparer de l'Autre, en sachant qu'il n'est pas sans l'Autre.

Ces différences impliqueraient qu'il y ait effectivement un passage entre le sujet qui entre et celui qui sort de l'acte, cette fois, modifié.

* EPFCL-FOE de Barcelona-F.P. de Galicia - España.

¹ Lacan Jacques, *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*, 1945, *Écrits*.

² Freud Sigmund, *Fragment d'une analyse d'hystérie*, 1905.

³ Lacan Jacques, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964-65, Leçon 1, *L'inconscient freudien et le nôtre*.

⁴ Lacan Jacques, *Séminaire sur l'Homme aux Loups*, 1953.

⁵ Lacan Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », 1958, *Écrits*.

⁶ Lacan Jacques, Séminaire 1, *Les écrits techniques de Freud*, 1953-54.

- ⁷ Freud Sigmund, *L'oubli des rêves*, Chapitre VII de *L'Interprétation des rêves*, 1900.
- ⁸ Lacan Jacques, *op.cit* Séminaire XI, Leçon 3, *Du sujet de la certitude*.
- ⁹ Lacan Jacques, Séminaire XIV *La logique du fantasme*, 1966-67, Leçon 3.
- ¹⁰ Lacan Jacques, *Réponse à une question de Marcel Ritter*, LEF n° 18 Strasbourg, 1975.
- ¹¹ Lacan Jacques, Séminaire X *L'angoisse*, 1964-65, Leçon 3 *Du cosmos à la Unheimlichkeit*,
- ¹² Freud Sigmund, *Remémorer, répéter, élaborer*, 1914.
- ¹³ Lacan Jacques, *op.cit*. Séminaire X, Leçon 24 *Du « a » aux Noms-du-Père*.
- ¹⁴ Lacan Jacques, Séminaire XVI *D'un Autre à l'autre*, 1968-69, Leçon 24.
- ¹⁵ Lacan Jacques, *op.cit*. Séminaire XI, Leçon 2 *L'inconscient freudien et le nôtre*.
- ¹⁶ *Ibid.*, Leçon 11, *Analyse et vérité ou la fermeture de l'inconscient*.
- ¹⁷ *Ibid.*, Leçon 3, *Du sujet de la certitude*.
- ¹⁸ Lacan Jacques, Séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, 1968-69, Leçon 4.
- ¹⁹ Lacan Jacques, *Position de l'inconscient*, 1964, *Écrits 2*.
- ²⁰ Lacan Jacques, *op.cit*. Séminaire XI, Leçon 5 *Tuché et automaton*.
- ²¹ Lacan Jacques, *Proposition du 9 octobre 1967...*
- ²² Lacan Jacques, Séminaire XVII, *L'envers de la psychanalyse*, 1969-70.
- ²³ Freud Sigmund, *op.cit*. *L'Interprétation des rêves*, 1900.
- ²⁴ Lacan Jacques, *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, 1957, *Écrits*.
- ²⁵ Lacan Jacques, *Radiophonie*, 1970, *Radiophonie & Television*.
- ²⁶ Lacan Jacques, Séminaire XX, *Encore*, 1972-73, Leçon 11 *Le rat dans le labyrinthe*.
- ²⁷ *Ibid.*, Leçon 8 *Le savoir et la vérité*.
- ²⁸ Lacan Jacques, *op.cit*. Séminaire XI, Leçon 5 *Tuché et automaton*.
- ²⁹ Lacan Jacques, Séminaire 19... *Ou pire*, 1971-72, Leçons 11 et 12.
- ³⁰ Lacan Jacques, Séminaire 18 Leçon.

Le temps, l'inconscient et la lettre

Luís Izcovich

Le temps et l'inconscient freudien

La thèse freudienne soulignant que l'inconscient ne reconnaît pas le temps, soulève la question fondamentale de sa représentation par le sujet, la façon dont la psychanalyse résout dans sa doctrine cette absence et les implications pour la *praxis*. En effet, sans la référence au temps dans l'inconscient comment la pratique analytique peut-elle être envisagée ?

Remarquons tout d'abord que si l'inconscient freudien n'inclut pas la mesure du temps, il constitue néanmoins le ressort de sa représentation possible par le sujet. La question est donc de savoir par quel mécanisme l'inconscient peut néanmoins déterminer le temps. Il existe chez Freud une conception qui traverse son œuvre et tente de répondre à cette question. Dans le texte « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », en postulant que l'appareil psychique ne se réduit pas au principe de plaisir-déplaisir, il pose la nécessité de l'exigence d'adaptation. Ceci implique l'instauration du principe de réalité qui objecte à la satisfaction continue en introduisant un retardement lié au moment opportun pour y arriver. Freud introduit alors l'idée d'une périodicité sans pour autant postuler qu'elle dépend de l'inconscient. En effet, les organes des sens tournés vers l'extérieur donnent lieu à une activité périodique de la conscience qu'introduit un système de marques qui rythment l'appareil psychique.

Freud introduit ainsi la notion de la suspension de la décharge motrice, un

ajournement lié à l'épreuve de la réalité conditionnant une activité indépendante, celle du fantasme. L'on peut donc déduire l'instauration de la marque du temps, à partir de la confrontation avec l'expérience effective – ressort du Moi-réalité – et en même temps d'un reste qui résiste au temps de la réalité, le fantasme. Dès lors, il conviendrait de se demander, suivant cette conception, si faute de la notion de temps dans l'inconscient, et à défaut de la prise par le principe de réalité, le temps du sujet n'est pas le réglage opéré par le temps du fantasme. C'est ce que Freud semble ici suggérer et nous développerons les raisons qui nous permettent de soutenir cette proposition. Freud est formel : « Mais qu'on ne se laisse jamais entraîner à introduire l'étalon de réalité dans les formations psychiques refoulées ; on risquerait de sous-estimer la valeur des fantasmes dans la formation des symptômes »¹. En effet, le fantasme résiste à l'usure du temps.

C'est la raison de l'objection de Freud à la philosophie et plus particulièrement à Kant. Ce dernier, en traitant de la sensibilité de nos intuitions, aborde la façon dont nous sommes affectés par des objets et pose que l'espace et le temps sont des formes pures *a priori* de la sensibilité. Le temps est conçu donc comme *a priori*, autrement dit, il ne dérive pas d'une expérience, mais la conditionne. La thèse selon laquelle le principe de plaisir fonctionne comme un opérateur qui règle, même si c'est de façon automatique, l'écoulement des processus psychiques, implique que le temps n'est pas une forme

nécessaire de notre pensée, comme le pensait Kant, et permet à Freud de conclure sur l'intemporalité des processus psychiques inconscients². Freud reprend ce débat avec la philosophie quand il pose : « on constate aussi avec stupéfaction qu'il (le ça) constitue l'exception à la thèse des philosophes selon laquelle l'espace et le temps sont des formes nécessaires de nos actes psychiques »³. C'est pourquoi Freud a pu formuler que notre représentation du temps – liée à la conscience – est abstraite, imaginaire dirions-nous avec Lacan. En effet, ce qui n'est pas abstrait dans la psychanalyse et à l'opposé de la philosophie est qu'il n'y a pas d'ordonnement temporel des phénomènes psychiques et que le temps ne les modifie en rien. Cela se traduit par un fait clinique remarquable, souligné par Freud : les représentations refoulées se comportent après des décades, comme si elles venaient de se produire. Déjà une conclusion s'impose et qui permet de répondre à l'éternelle question des analysants : « Est-ce que ce qui a changé pour moi depuis l'analyse n'est pas juste un effet du temps ? ». On pourrait déduire que la réponse de Freud serait nette : « non, cher monsieur, il y n'a pas de guérison spontanée d'une névrose ». Cela repose sur une proposition explicite dans son texte sur « L'inconscient », où il caractérise le processus primaire, qui règle le fonctionnement de l'inconscient, par l'absence de contradiction et par l'intemporalité⁴. Le temps n'ordonne pas les phénomènes inconscients et l'écoulement du temps ne les modifie pas. Et ceci doit se compléter par la formulation freudienne beaucoup plus tardive et explicite sur « l'inaltérabilité du refoulé qui demeure insensible au temps »⁵. Il ne reste pas moins que la question qui porte sur le facteur temps et son incidence à la fois dans les manifestations symptomatiques et le

processus de guérison reste incontournable avant et pendant l'analyse.

Notons d'ailleurs une première conséquence pour la direction de la cure. Il s'agit, suivant Freud, de dépouiller la représentation de son investissement d'énergie de façon qu'elle soit reconnue comme appartenant au passé au point qu'il affirme : « là-dessus repose pour une bonne part l'effet thérapeutique du traitement analytique »⁶. Néanmoins ici Freud conclut que c'est le système de perception, à travers les traces mnésiques de l'expérience, ce qui fournit au Moi, en introduisant un délai de travail à la pensée, l'origine de la représentation du temps. Certes, le Moi est déterminant dans le rapport du sujet au temps mais la proposition de Freud est que le Moi est plutôt serviteur que maître, plus exactement serviteur de trois maîtres : la réalité extérieure, le Surmoi et le Ça. Autrement dit, il n'élimine pas sa proposition qui pose que c'est l'inconscient qui est à l'origine du temps du sujet. C'est visible quand Freud, dans sa Note sur le bloc-notes magique, compare ce dernier au fonctionnement de l'appareil psychique, et il avance l'hypothèse que l'inconscient exerce son effet sur le système préconscient-conscient de façon discontinue. De façon analogue au Bloc-Notes magique où l'interruption de l'inscription provient de l'extérieur, il y a un fonctionnement périodique de l'appareil psychique comme effet d'une excitabilité périodique du système perceptif par l'inconscient. Freud conclut de la façon suivante : « je supposais en outre que ce mode de travail discontinu du système PC-Cs est au fondement de l'apparition de la représentation du temps »⁷. Deux perspectives se dégagent chez Freud. D'une part, le temps est lié au mode de travail du système de perception qui transmet au Moi

Le temps de l'analyse

la représentation du temps. Dans ce sens, le temps du sujet est toujours lié au temps de l'autre. D'autre part, l'inconscient participe par ses effets au repère temporel du sujet par le retour périodique des restes mnésiques.

Notons que ces deux perspectives trouvent comme point chiasmatisque la conception freudienne du fantasme, à la fois comme interprétation du désir de l'Autre, mais aussi en introduisant une fixité dans le rapport du sujet au monde que le temps, même celui de l'horloge biologique n'entame pas. Ainsi contre le discours courant qui dit au sujet « tu as l'âge de tes artères », le sujet reste insensible, il a l'âge de son fantasme.

À côté du temps lié au système de perception et du temps lié au retour des représentations inconscientes, il y aurait une troisième perspective freudienne liée au temps qui se déduit de sa théorie de l'angoisse comme signal. À l'omission de l'angoisse dans l'événement traumatique⁸, fait pendant son émergence comme préparation, attente, tentative de médiation face au danger, qu'il soit pulsionnel, du côté du sujet donc, ou liée au désir de l'Autre. L'angoisse peut introduire ainsi le sujet dans le temps qui n'est plus indéterminé.

Une question centrale demeure après l'œuvre de Freud : quelle serait l'incidence d'une pratique au niveau du temps du sujet qui n'exerce pas son effet juste au niveau du travail de sa représentation consciente ? Car, c'est à condition d'articuler le temps et l'inconscient qu'une pratique peut être analytique. Autrement dit, cela revient à exiger au minimum que cette pratique puisse rendre compte des conditions d'arrêt de la répétition.

Le temps et le symptôme

Le discours analytique met en évidence le caractère symptomatique du

rapport du sujet au temps et des variantes suivant les structures permettant d'isoler ainsi des solutions qui intègrent la dimension du temps.

À l'incertitude propre à l'inconscient quant au temps, l'obsessionnel rajoute une passion, celle de sa méconnaissance systématique ou comme dit Freud « aversion face à la précision du temps »⁹, qui se traduit par l'effet de procrastination. Ce qui devient caractéristique est une oscillation dans la temporalité entre la suspension et l'impulsion. Autrement dit, l'obsessionnel tente d'effacer les signes du temps qui lui viennent de l'Autre, ou qui insidieusement marquent son corps, car son horloge est mise à l'heure de la mort de l'Autre. Sauf que le cycle pulsionnel fait souvent fonction de réveil, ce qui se traduit par la compulsion dans l'action. Ce que la clinique de l'obsessionnel démontre, c'est l'incompatibilité entre l'assomption d'un désir – ce à quoi il s'avère impuissant – et être maître du temps, qui est ce à quoi il se voue. Au point que Lacan a pu faire de la subjectivation de la mort une des conditions pour fixer la finalité d'une analyse. Plus le sujet croit à sa finitude, plus sera confronté à l'option radicale de suivre son désir et plus il pourra assumer le rapport à l'acte.

Remarquons déjà que l'incertitude introduite par l'inconscient quant à la temporalité ne trouve pas sa résolution dans le déchiffrement inconscient, quoiqu'il soit une condition nécessaire. Il s'agit plutôt de produire le virage par lequel le sujet passe à la certitude de l'acte.

La clinique des sujets hystériques le démontre autrement. Freud l'a perçu très tôt : « Elles souffrent de réminiscences ». Elles résistent au temps par la « puissance du passé » c'est pourquoi Lacan a pu rappeler que pour Freud il ne s'agit pas de

mémoire biologique « mais de remémoration »¹⁰. La théorie freudienne de la fixation se vérifie dans le cas de l'hystérie par l'amour au père mort. Elle ne se comporte pas comme l'obsessionnel qui fait comme si la mort n'existe pas, plutôt elle se protège du désir au sens génitif-objectif, par le choix du partenaire mort. Pourtant, ce n'est pas la nostalgie du temps passé qui conditionne sa position mais le refus de se préparer à être à l'heure de la vérité pour un homme.

Quant au sujet psychotique, si plusieurs variantes rendent compte du rapport au temps, elles nous ramènent toutes au rapport du sujet au fantasme.

Le mélancolique est hors du temps. Il est à l'heure du procès qui se déroule en lui, dont il est l'objet d'accusation et qui se passe de toute vérification. Mais il est à l'heure de son fantasme : dès que le délire d'indignation s'arrête, le temps se comprime et le sujet devient le temps de l'objet. Si le sujet se réduit à son identification à l'objet, c'est la fulgurance du passage à l'acte qui est assurée. L'éternisation du débat autour de son indignité et dont il se fait l'objet se renverse dans une précipitation qui le fait sortir de la scène.

Plus généralement le fantasme n'assure pas sa fonction de médiation dans la psychose, c'est ce que Lacan démontre chez l'Homme aux loups au point de postuler qu'il y a dans ce cas une annulation du temps pour comprendre. Il s'agit d'un pur fantasme où l'instant de voir se collapse avec le moment de conclure. Ceci pour montrer l'impossible subjectivation de la scène traumatique et son corrélat : toute une vie destinée à raconter au monde son expérience avec la psychanalyse. S'avère ici le caractère crucial du temps pour comprendre qui est requis pour l'élaboration et accéder à

une conclusion. Faute du temps d'élaboration, reste au sujet le recours à un désir dont le ressort n'est pas le manque à être, mais soutenu par le Moi. C'est une forme clinique qui illustre la formule de Lacan : le « Moi est la métonymie du désir »¹¹. L'absence de capitonnage se traduit par un temps sans bornes et le désir se réduit à son expression narcissique.

L'inconscient histoire

C'est en effet la thèse que Lacan pose déjà dans « Fonction et champ de la parole et du langage », concernant le procédé qui supplée au déficit de repère du temps : « la parole pleine réordonne les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir »¹². Une conception du temps est déjà ici présente, elle s'articule en rapport à la dialectique et fait du but de l'analyse l'avènement d'une parole vraie, le sujet réalisant ainsi son histoire dans une relation à un futur. Cette proposition concernant le temps dévalorise l'exactitude des faits biographiques et du temps pour privilégier les tournants historiques, à partir de « parfaire l'historisation actuelle des faits »¹³. L'inconscient c'est un fait d'histoire et l'analyse va privilégier la vérité et le temps intersubjectif comme structure de l'action humaine. Le temps en effet intervient dans la solution du désir pour un sujet, et ne se déconnecte pas du rapport à l'Autre. Il suffit de saisir ce qu'est un temps sans Autre, comme l'expérience du schizophrène le montre. La chaîne signifiante brisée se traduit par l'infinitude de séquences commencées sans que rien ne vienne ponctuer en donnant un point de conclusion, même pas provisoire. L'expérience analytique met en évidence l'impossibilité de régler le temps. Tout est toujours à recommencer sans que rien ne se dépose.

Le temps de l'analyse

Le paranoïaque à l'opposé montre une solution qui implique le temps mais qui exige aussi l'accommodation à l'Autre. C'est ce que la formule de Lacan à propos de Schreber démontre : « Sans doute la divination de l'inconscient a-t-elle très tôt averti le sujet que, faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes ». Et plus loin : « cette solution pourtant était alors prématurée ».

Les effets de cette solution intervenue trop tôt sont le ressort de toutes les manifestations psychotiques dans ce cas : passage à l'acte, émergence hallucinatoire et idées de persécution.

Dès lors, une question cruciale pour l'expérience analytique se pose pour tout sujet qui est entré dans le dispositif, quelle que soit sa structure, celle de savoir ce qui serait une solution qui ne soit pas prématurée.

Pour Schreber, cas princeps de paranoïa, Lacan postule « l'ajournement indéfini de la réalisation de son but ». La « solution prématurée » de son fantasme doit s'accommoder à un autre temps qui inclut l'au-delà du monde où la promesse s'atéroie. Il y a eu, pour ce sujet, un renversement qui est la cause de l'issue. Entre une solution symptomatique et une solution de satisfaction, « le sujet était mort ».

Plus généralement, et dans toutes les structures cliniques, la question qui se pose est comment s'intègre la dimension du temps dans la solution qui est proposée par le transfert dans la psychanalyse.

Le temps sous transfert

La question du temps est au centre des interrogations de l'analysant. Cela porte sur la durée de la séance, de la cure, sur la persistance d'un symptôme. Notons néanmoins des différences. Elles dépendent de

la structure mais aussi de ce qu'une époque véhicule comme discours. En effet, au règne de l'homme toujours pressé, signe de notre temps, la psychanalyse qui ne cesse pas de demander du temps est-elle à contretemps de son époque ? Il y a en effet une exigence analytique concernant le temps, elle a une incidence sur la durée de la cure et elle a trouvé sa justification dans une formule explicite de Lacan : « ce qu'il faut de temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer »¹⁴.

L'on peut dès lors saisir par rapport à quel problème il y a eu chez Schreber une « solution prématurée ». Ce qui a défailli à s'avérer, qui est trans-structural, concerne l'être de jouissance du sujet. Le fantasme obture cette défaillance sauf si sa vacillation exige un remaniement.

Il ne s'agit pourtant pas d'un temps chronologique indispensable pour faire trace, là où il y a eu défaillance. C'est pourquoi Lacan s'est appuyé sur un temps logique dont il s'agit de déterminer le ressort de son fonctionnement et les conditions de son accomplissement.

La question du temps dans le transfert est déterminée par une autre question : y a-t-il accès à une certitude par les formations de l'inconscient ? Je crois que Lacan l'a cru pendant un certain temps, au point d'en prendre appui sur une conception du temps qui articule la solution du désir au lien intersubjectif.

Si Lacan se sert du sophisme des trois prisonniers en 1946, qu'il le reprend dans « Fonction et champ de la parole et du langage », c'est pour montrer comment l'action humaine s'ordonne à l'action de l'autre, et l'issue à l'hésitation passe par les scansion permettant l'avènement de la certitude. La scansion comme sanction a un effet inducteur, celui d'un sens à venir. Il s'en déduit que la scansion a un effet de décision. Ainsi la marque du temps, dans

la cure analytique, est connectée à l'interprétation.

C'est la raison pour laquelle ce texte, capital sur la distinction entre la parole pleine et vide, l'est aussi quant à la conception que l'analyste se fait du temps et son incidence, notamment sur la durée de la séance, tel que Lacan le développe dans la partie III « Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique ».

Alors qu'il est fréquent de soutenir qu'il a fait usage de la séance courte en analyse dans les dernières années de sa pratique, il énonce déjà dans ce texte que la durée de la séance est un « aspect particulièrement brûlant dans notre actualité »¹⁵.

La séance courte

Il est intéressant de s'apercevoir que la question de la durée de la séance est déjà présente à cette époque et sous une forme qui contredit l'affirmation souvent répandue et qui déduit de l'enseignement de Lacan le temps variable de la séance. Quand Lacan examine la durée de la séance, il commence tout d'abord avec ses incidences sur l'analyste. La question est en effet celle du standard de la durée de la séance et ses effets sur la fonction de l'analyste, sur le groupe analytique et sur l'analysant.

Il faut convenir que l'ordre choisi par Lacan concernant la présentation des incidences paraît étrange ! Alors qu'on pouvait s'attendre à que Lacan traite les effets du temps pour l'analysant, en abordant en premier chef l'incidence du temps en connexion avec la fonction de l'analyste, il met cette question en lien directe avec celle du désir de l'analyste.

La fixation de la durée par un standard, aléatoire faut-il ajouter, annule le désir de l'analyste au profit de la réglementation, plus proche du code de travail que des conditions pour le discours analytique.

Autrement dit, alors que la finalité serait de produire le maximum d'objectivité possible, c'est en premier lieu le désir de l'analyste qui pâtit du standard. En deuxième lieu évoquant la subjectivité du groupe, l'on peut déduire que l'uniformisation de la durée de la séance se traduit en confort du groupe, éliminant la tension possible que peuvent engendrer des pratiques trop différents au sein du même.

Finalement, en ce qui concerne les effets sur l'analysant, la question devient : comment mesure-t-on le temps de l'inconscient ?

Le débat est d'actualité et porte sur le fait que si l'inconscient demande du temps pour se révéler, alors, pourrions-nous conclure que la durée de la séance devrait être variable. Certains analystes ajoutent à cet argument celui du recours à la durée variable de la séance comme seule pratique anti-standard. L'argument trouve sa justification et vise au fond à contrer le fondement d'une autre pratique de la séance, celle de courte durée. Soulignons ce que cela veut dire : pratique de la cure avec des séances systématiquement courtes et on sent poindre la critique : il s'agirait aussi d'une standardisation.

Plus radicalement, la question est de savoir si le temps variable de la séance ou la séance courte correspondent juste à deux variantes techniques et de montrer quel serait le fondement théorique soutenant l'une ou l'autre.

Il me paraît clair que la conception de Lacan dans « Fonction et champ de la parole et du langage », construit une théorie du temps de la séance, cohérente avec sa théorie de l'inconscient.

Avant tout, sa démonstration prend appui sur l'expérience du sujet obsessionnel et l'usage qu'il peut faire du calcul de l'échéance au service d'éviter la surprise.

Le temps de l'analyse

Autrement dit, l'obsessionnel se servirait du dispositif pour... ne pas s'analyser et la durée de la séance peut devenir un allié pour lui dans sa résistance à l'inconscient. Reste comme solution pour l'analyste la suspension de la séance comme ponctuation du discours. Notons qu'ici le procédé anti-standard a comme but d'éviter ritualisation de ces sujets. Mais encore, la ponctuation de la séance n'a pas juste comme finalité de faire résonner les formations de l'inconscient, mais introduit le sujet dans une expérience dialectique.

Face à l'aspiration de l'obsessionnel consistant à soutenir l'uniformité des énoncés afin d'éviter les conséquences sur le désir, la ponctuation, au sens où on fait de la ponctuation sur un texte, introduit un procédé qui extrait le sujet de son formatage amorphe. La ponctuation, axe de l'interprétation à cette époque, est un moyen privilégié d'introduire une marque et donc le sujet dans le temps.

La ponctuation comprend, dans ce sens, trois perspectives :

- a) elle est une scansion qui introduit le sujet dans une dialectique et promeut des progrès dans le discours.
- b) elle vise à faire émerger une parole pleine.
- c) elle a des effets sur la durée de la séance.

Sur cette troisième perspective, Lacan est explicite. Il est convaincu « qu'à expérimenter en un moment, venu à sa conclusion »¹⁶ de l'efficacité de la séance courte, il en tire des conséquences. Donc, il ne s'agit pas d'une hypothèse soumise à confirmation ni d'une remarque ponctuelle. D'ailleurs, dans une note en bas de page de plus de dix ans plus tard, il assume plus radicalement ses propos : « Pierre de rebut ou pierre d'angle, notre fort est de n'avoir pas cédé sur ce point »¹⁷. Bien que la séance courte

concerne l'exemple d'un sujet obsessionnel, l'importance de l'exemple cité tient à sa finalité : mettre à jour un fantasme dans un délai « ou autrement nous en serions encore à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïewski »¹⁸.

L'on peut dès lors déduire la mise en place d'un procédé indissociable de la conception de l'acte que Lacan avance bien plus tard. Si Lacan n'affirme pas là, la durée de séance variable, cela tient me semble-t-il, à une raison : l'analyste, plutôt que d'attendre la révélation de l'inconscient, provoque, extrait même, à la manière d'un forceps, ce qui n'est pas encore là. C'est d'ailleurs ce qui lui permet de poser l'affinité entre la séance courte et la technique *Zen*.

Nous sommes déjà dans une autre dimension que celle d'aller chercher les fouilles dans l'inconscient tel qu'il se déduit d'un Freud archéologue de l'esprit. Il ne s'agit pas non plus de convoquer les lignes d'efficacité dans l'inconscient, ce que Lacan a visé à l'aide de la linguistique. La problématique nouvelle à laquelle la séance courte participe est annoncée ainsi par Lacan : « elle ne brise le discours que pour accoucher la parole ». Certes, Lacan croit encore qu'une parole authentique peut coïncider avec la vérité du sujet. Il ne reste pas moins qu'il pose déjà là ce qui deviendra un point crucial de son enseignement : le réel du sujet ne s'attrape que par l'aversion du sens.

Comment ne pas déduire qu'une pratique du temps, qui ne s'arrête pas à accueillir les rêves et les lapsus mais plutôt à accoucher du fantasme, n'est possible que si elle n'est pas la quête du sens mais viserait le hors-sens ? Contrairement à ce que parfois il se dit ou il se fait, Lacan ne soutient pas uniquement la séance courte comme technique occasionnelle, réservée à une séance

déterminée ou comme procédé lié au temps de la fin de l'analyse.

De plus, ne faut-il pas trouver, dans l'exemple cité, une proposition de Lacan à propos de la séance courte qui serait en même temps une proposition sur le fantasme ? La distinction devenue classique entre le symptôme qui s'interprète et le fantasme qui se construit, pose en effet la question de la manœuvre de l'analyste en ce qui concerne le fantasme. Le maniement du temps de la séance, comme Lacan le montre dans l'exemple évoqué, s'avère crucial.

La séparation et le moment opportun

Soulignons finalement une autre dimension que Lacan met en relief dès 1953, à savoir le rapport du temps et l'aliénation. On pourrait songer que le dispositif analytique est inducteur d'aliénation. Certes, le nombre de séances, la durée sur des années, la concentration libidinale dans le procédé, participent à cette dimension. Remarquons néanmoins que la considération devient partielle, fautive donc, car la séparation de l'Autre, condition pour qu'une analyse arrive à son terme, exige d'abord l'aliénation.

Et il faudrait ici revenir à la « solution prématurée » à propos des cas de reprise d'analyse après une interruption, du fait que l'analysant avait accédé à une guérison au moins transitoire. C'est loin d'être rare. Ainsi l'exemple de cet analysant pour qui l'analyse a produit un allègement thérapeutique certain, selon ses propos au point de considérer avec satisfaction que le moment de terminer son analyse était arrivé. Sauf qu'une nouvelle conjoncture le confronte à un nouveau moment fécond de sa névrose. Ce qu'il avait négligé est le statut du fantasme, ce dont l'analyste doit être averti. Cet analysant ne comptait pas sur ce que le fantasme laisse en suspens et produit comme retour symptomatique

exigeant un retour à l'aliénation signifiante dans le transfert. Le cas n'est pas rare. La solution analytique exige en effet que la séparation intervienne au moment opportun. Et je crois que ce moment est surtout lié au rapport du sujet à son fantasme.

Disons-le autrement, « ce qu'il faut du temps pour faire trace », suivant la formule évoquée plus haut, c'est le temps nécessaire pour produire une séparation comme effet conclusif de l'aliénation. Sinon, le risque est l'alternance aliénation, séparation et retour à l'aliénation. C'est ce que parfois l'analyse produit ou plus exactement certains analystes.

Néanmoins, si l'aliénation au signifiant que la cure analytique promet, est indispensable, la question se pose sur l'aliénation à la personne de l'analyste, ce qui n'est pas la même chose.

En effet, Lacan fait valoir un effet bénéfique de la séance courte au sens où elle « ne comporte aucun danger d'aliénation du sujet »¹⁹. La raison se trouve dans l'avancée plus tardive de l'enseignement de Lacan, celle de l'analyste comme objet.

En effet, quand Lacan a posé que « le transfert est une relation essentiellement liée au temps et à son maniement », c'est pour indiquer comment le moteur de l'opération analytique est le désir de l'analyste et donc la question du temps est liée à la question du maniement de l'*agalma*. La séance courte, technique qui va contre l'aliénation de la personne de l'analyste travaille pour maintenir l'*agalma* et faire donc émerger l'objet cause du désir... du côté de l'analysant.

Dans ce texte, qui est capital sur la question du temps, comme nous le verrons plus loin, Lacan reprend la problématique de la scansion pour mieux préciser ce qu'elle vise « cette pulsation du bord par où doit surgir l'être qui réside en deçà »²⁰.

Le temps de l'analyse

S'il revient à la scansion, ce n'est plus pour accoucher la parole pleine, mais l'être « en deçà », soit en deçà de la parole, ce qui est une façon de formuler à l'époque que l'analyste traque la jouissance.

Le temps pour faire trace

Il me semble indispensable d'articuler la conception du temps que Lacan produit dans ce texte et la formule « ce qu'il faut du temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord » déjà cité. Suivant les termes de « Position de l'inconscient » ce qui ne doit pas défailir à s'avérer d'abord, c'est la cause introduite dans le sujet « sans laquelle il n'y aurait aucun sujet dans le réel »²¹. C'est ce que Lacan pose comme la primordiale pulsation temporelle « qui est le *fading* constituant de son identification »²².

Autrement dit, c'est du fait de la défaillance de l'identification constitutive de l'être qu'il va falloir du temps dans la cure pour que le sujet inscrive son être.

L'élaboration de Lacan permettant de saisir une théorie logique du temps est décisive dans ce texte. C'est rendu patent par « la causation du sujet » suivant l'opération d'aliénation et séparation qui exige deux temps donc, mais surtout par l'intérêt qu'il porte au battement de l'inconscient afin de cerner non pas tant son ouverture que le mode de sa fermeture.

C'est celle-ci qui constitue la clé du « noyau d'un temps réversif, bien nécessaire à introduire en toute efficace du discours »²³. La valeur essentielle de cet abord tient à la perspective nouvelle que Lacan ouvre à partir du *nachträglich* (après-coup) freudien qui « montre une structure temporelle d'un ordre plus élevé ». Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est qu'il s'agit moins d'un effet de sens produit dans l'après-coup que d'y saisir la façon dont « le trauma s'implique dans le symptôme ». À nouveau, la finalité de la

psychanalyse est rappelée. Il ne s'agit pas de produire du sens mais de revenir au trauma, autre façon de dire « ce qui a failli à s'avérer d'abord ».

Je reprends mes propos pour mieux indiquer l'enjeu. J'avance l'hypothèse que la conception de l'analyste sur la durée de la séance : longue standardisée, variable ou courte dépend de l'idée implicite qu'il se fait de l'inconscient.

Alors que le standard amortit les effets de l'inconscient jusqu'à le faire disparaître de l'horizon analytique, le temps variable suppose l'inconscient structuré comme un langage. Ne pourrait-on pas dire, en ce qui concerne la séance courte, qu'elle trouve sa raison dans une conception de l'inconscient comme réel ? Trois options différentes pourraient ainsi se dégager. Le standard relativisant l'inconscient fait du *setting* le levier de la cure. La séance à durée variable trouve son moteur dans l'écoute analytique au point de parfois la sacraliser. C'est ce que Lacan avait dénoncé concernant ceux qui faisaient prévaloir « une bonne oreille ». La séance courte trouverait son point d'ancrage dans une visée de la cure qui la subordonne à la réduction de l'inconscient jusqu'à produire la lettre.

La hâte et la lettre

Il existe une problématique particulièrement mise en évidence à partir du séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, où d'une part Lacan pose que le désir est limité, son rapport fixé, et d'un autre côté il souligne l'aspect évanouissant de la saisie de l'inconscient. En effet, qu'est-ce qui permet, suivant ses termes que le « désir, lui, trouve son cerne »²⁴ ? C'est ce qui justifie la reprise par Lacan d'un autre mode de temps que celui de la durée, le temps logique. La formulation est précise : « l'inconscient c'est l'évasif – mais nous arrivons à le cerner dans une structure, une

structure temporelle, dont on peut dire qu'elle n'a jamais été, jusqu'ici, articulée comme telle ». Faute d'une certitude conclusive par le signifiant, reste à l'analyse la possibilité de cerner le désir inconscient. Il me semble que ce qui se prépare est une conception du temps dans l'analyse moins liée à l'intersubjectivité qu'à l'incidence de l'objet *a*. C'est ce qui devient explicite avec la fonction de la hâte, « c'est déjà ce petit *a* qui la thétise »²⁵.

La hâte dont le support est l'objet *a* est articulée au moment de conclure. Dès lors, elle est à distinguer de la précipitation, qui elle est une conclusion qui ne suit pas le temps de comprendre. La précipitation relève de l'*acting-out* ou du passage à l'acte, la hâte est articulée à l'acte. Remarquons néanmoins une dérive possible de la hâte dans une perspective imaginaire que Lacan signale comme « l'effet de leurre dont elle peut se faire complice »²⁶. C'est en effet seulement une forme précise de la hâte qui est à retenir : « elle (la fonction de la hâte) n'est correcte qu'à produire ce temps : le moment de conclure »²⁷.

Cette façon de nouer temps et acte, hâ(c)te, pourrions-nous dire, est à concevoir dans une double dimension, l'acte de l'analyste introduisant la fonction de la hâte pour produire la certitude conclusive, mais aussi l'analysant produisant sa conclusion de sortie dans la hâte.

Récapitulons : le temps des déductions et celui de la conclusion par l'analysant ne se confondent pas avec le temps qu'il faut pour que l'association libre puisse se déployer. Le temps pour comprendre ne coïncide pas avec un temps chronologique. Et le moment de conclure ne se soutient pas uniquement d'un gain de savoir, encore faut-il que change le rapport du sujet au fantasme et que cela se traduise en effet sur la pulsion. C'est pourquoi on peut poser que ce n'est pas le savoir sur

l'inconscient le levier permettant de conclure, mais c'est plutôt que la conclusion dépend du rapport du sujet au non-su de l'inconscient. Il y a un dire comme reste des dits de l'analysant qui guide la conclusion. C'est pourquoi un temps de plus est requis que celui qui est nécessaire pour que les dits de l'analysant délivrent les significations inconscientes. Ce temps de plus, Lacan l'a encore formulé autrement par rapport au sujet supposé savoir. Car il faut du temps pour sa chute, mais encore cela ne suffit pas. Il y a un au-delà, le temps d'un deuil, deuil de l'objet *a*, comme Lacan le formule et qui assure la fonction de cause du désir après la chute de la supposition de savoir. L'analyse introduit le sujet dans le temps de l'urgence qui n'est pas lié à l'imaginaire du temps de l'autre, ce qui est propre à l'homme pressé. L'analyse n'implique pas non plus l'orientation du temps par le rendez-vous qui fixe le fantasme, mais elle introduit une autre forme de rapport au temps. Il s'agit d'un temps subordonné à la lettre de l'inconscient qui assume la commande et oriente les coordonnées du désir en fonction de l'être de jouissance. La lettre est ainsi l'inscription de ce qui fait défaut à s'avérer d'abord dans la structure.

Mais remarquons que ce changement de perspective concernant le sophisme des trois prisonniers en introduisant une temporalité liée à l'objet est déjà présente dans le Séminaire *L'angoisse*. En effet, si le désir de l'Autre est à l'origine de l'affect d'angoisse, c'est dans la mesure où il prend le sujet comme objet cause de ce désir, ce que Lacan désigne comme un « rapport temporel d'antécédence ». L'intérêt de cette formulation tient à l'équivalence que Lacan produit entre la temporalité engendrée par l'angoisse et la temporalité de l'analyse, ce qui est patent par la suite : « Cette dimension temporelle est

Le temps de l'analyse

l'angoisse, cette dimension temporelle est celle de l'analyse »²⁸.

En effet, l'analyse introduit la dimension du temps et d'abord sous la forme de l'angoisse. Il y a là l'indice de la manifestation de l'objet *a*. La question cruciale est que Lacan fait dépendre l'efficace de l'analyse de l'introduction du sujet dans la temporalité. Cette plongée dans le temps est souvent solidaire de la plongée dans l'angoisse. C'est un fait clinique majeur qu'une fois que l'analyse commence, le sujet éprouve souvent l'affect d'angoisse et d'une manière inconnue par lui. C'est ce qui justifie l'expression de Lacan : « le

temps de l'angoisse n'est pas absent de la constitution du désir »²⁹.

Le temps de l'angoisse n'est pourtant pas un temps qui se mesure, ce n'est pas l'angoisse qui dure, c'est un temps logique. Il est logique dans la structuration du désir du sujet. Il est aussi logique dans la cure au sens où il est logiquement antérieur au désir.

Pour conclure, l'analyse introduit le sujet à un autre rapport au temps qui ne sera plus conditionné par la fixité traumatique que le fantasme maintient mais par la hâte qui ne relève pas d'un penser le temps mais d'une nécessité logique.

¹ Freud Sigmund, « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », *Résultats, idées, problèmes*, P.U.F., 1984, Paris, p. 142.

² Freud Sigmund, « Au-delà du principe du plaisir », *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 70.

³ Freud Sigmund, « La décomposition de la personnalité psychique », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984, p. 102-103.

⁴ Freud Sigmund, « L'inconscient », *Métapsychologie*, Gallimard, 1968, Paris, p. 96-97.

⁵ Freud Sigmund, « La décomposition de la vie psychique », *Op. Cit.*

⁶ *Ibid.*

⁷ Freud Sigmund, « Note sur le "Bloc-notes magique" », *Résultats, idées et Problèmes II*, *Op. Cit.*, p. 124.

⁸ Freud Sigmund, « Au-delà du principe de plaisir », *Op. Cit.*, p. 75.

⁹ Freud Sigmund, « L'homme aux rats », *Cinq psychanalyses*, P.U.F., Paris, p. 250.

¹⁰ Lacan Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 256

¹¹ Lacan Jacques, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » *Écrits*, *Op. Cit.*, p. 640.

¹² Lacan Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, *Op. Cit.* p. 256.

¹³ *Ibid.*, p. 261.

¹⁴ Lacan Jacques, « Radiophonie », *Autres Écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 428.

¹⁵ Lacan Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Op. Cit.*, p. 312.

¹⁶ *Ibid.*, p. 315.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 316.

²⁰ Lacan Jacques, « Position de l'inconscient », *Écrits*, *Op. Cit.*, p. 844.

²¹ *Ibid.*, p. 835.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 838.

²⁴ Lacan Jacques, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *Le Séminaire, Livre XI*, Seuil, Paris, 1973, p. 32-33.

²⁵ Lacan Jacques, *Encore, Le Séminaire, Livre XX*, Seuil, Paris, 1975, p. 47.

²⁶ Lacan Jacques, « Radiophonie », *Autres Écrits*, *Op. Cit.*, p. 433.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Lacan Jacques, *L'angoisse*, *Le Séminaire, Livre X*, Seuil, Paris, 2004, p. 180.

²⁹ *Ibid.*, p. 204.

Le temps qu'il faut'

Colette Soler

Freud l'a annoncé : l'inconscient ne connaît pas le temps. Pourtant dans la psychanalyse, à l'évidence, « faut le temps »². Ce contraste devrait inviter à remettre en chantier le concept même de l'inconscient, comme Lacan lui-même l'a fait jusqu'à la fin, et spécialement à la fin. Cependant l'élaboration de l'inconscient sous transfert dans une analyse ne saurait être dissociée du temps. Je pars de là.

Ce temps nécessaire paraît généralement très long, trop long. Impatience bien naturelle ? Étrange, aussi bien, car elle fut là dès le tout début, alors que la durée des cures ne se comptait pas encore en années. Avec quelle inquiétude navrée Freud ne se résolvait-il pas à annoncer à ses premiers patients le sacrifice nécessaire de plusieurs mois d'analyse ! La question n'est pas d'aujourd'hui : pourquoi faut-il tellement de temps ? Plus que l'on ne voudrait, c'est sûr. Plus qu'il n'en faut pour raconter sa petite histoire, ou même pour déchiffrer le symptôme et, généralement, plus encore. Pourquoi ce plus de temps ?

Pour que le procès d'une analyse se constitue en séquence finie, plusieurs modes de temporalités sont requis. Il y a le temps propre de l'association libre, des pensées mises en série ; puis le « temps logique », qui est autre chose, à savoir le temps qu'il faut pour produire une conclusion à partir de ce qui n'est pas su. Et la question se pose encore de savoir si ce temps logique épuise le temps réel de la séquence analytique, car il y a aussi le temps des inerties de transfert, pas tout régi par la logique.

Le temps de l'association libre

La temporalité propre de l'association libre est celle d'une série plus que d'une séquence dans la mesure où, par définition, la parole analysante se présente comme un chapelet d'énoncés qui met des dits en série. Série virtuellement aussi infinie que la série des nombres entiers, même si elle ne dure qu'un temps ; un énoncé de plus peut toujours être émis. La formule inverse est aussi recevable : il manque toujours encore un énoncé. L'analysant a certes souvent le sentiment qu'il dit toujours la même chose, mais qu'il se répète n'objecte pas à cette structure de série au terme inaccessible. Suivant certaines indications de Lacan, nous pouvons l'écrire ainsi, en symbolisant les énoncés par des uns : $(1,1,1... (-1))$, ou bien, en réduisant la série des énoncés à un seul élément : $(1... (-1))$. Le problème de la conclusion de l'analyse est précisément de savoir si on passe, et comment, de la série associative potentiellement interminable à une séquence finie – distincte donc d'une série simplement arrêtée – autrement dit d'une structure de succession qui n'inclut pas son terme à une structure de succession produisant le terme qui la clôt.

L'association libre comme série, a la même structure que la série des nombres entiers, à ceci près que celle-ci est absolument déterminée par la loi du successeur. Aucune loi ne préside à la production des énoncés associés de l'analysant, c'est de règle, mais en dépit de son nom, la série associative, on le sait,

Le temps de l'analyse

n'est cependant pas libre. Son artifice qui invite l'analysant à tout dire, mais aussi bien à dire n'importe laquelle des pensées qui lui viennent, révèle à celui qui s'y essaie une contrainte associative, par quoi il expérimente l'impossibilité de dire n'importe quoi. Le discours pulvérulent n'est accessible qu'au sujet hors-discours. Lui seul entre en maître « dans la cité du discours »³, tandis que le névrosé s'y installe en esclave, assujéti qu'il est à la chaîne dont il interroge précisément la cause.

Cette série, infinie et partiellement déterminée, n'est pas quelconque : elle développe la signification du sujet supposé savoir. C'est dire qu'elle a un point d'entrée précis, que nous pouvons identifier au moins-un écrit, ci-dessus, au terme de la série. C'est le sujet lui-même, référent inaccessible au signifiant, qui ne peut faire mieux que de le représenter, et équivalent à l'ensemble vide. C'est lui qui s'affirme à l'entrée de la série associative, sous une forme clinique très simple, que Lacan a d'abord désignée comme question du sujet, et que nous reconnaissons chaque fois que nous évoquons la nécessaire hystérisation d'entrée. Cette question, qui interroge le symptôme d'un « qu'est-ce que ça veut dire ? » ou d'un « qu'est-ce qu'il y a ? », situe le moins-un au commencement, comme le zéro avant le un. Elle convoque l'ensemble des énoncés à produire en position de savoir promis à lever l'énigme, et conditionne la mise en séquence de la série associative par quoi celle-ci se distingue de tous les tests dits aussi d'association libre. La série en tant que telle obéit en effet au temps amorphe de la pure répétition d'une différence homogène, tandis que la séquence anime un temps inhomogène, tendu entre anticipation et rétroaction. La mise en fonction de la signification du

sujet supposé savoir à l'entrée d'une psychanalyse a donc pour effet de capter le sujet analysant dans la temporalité séquentielle des points de capiton, laquelle lui dissimule d'abord l'*automaton* de la récurrence du moins-un.

La série d'énoncés de l'analysant est en effet une série de séquences. Ces énoncés, on peut les écrire, comme je l'ai fait, chacun comme des uns, mais il y a des uns de types divers, Lacan l'a noté. Le un du signifiant pur, asémantique, qui ne copule avec aucun autre, se distingue de l'unité syntaxique qu'est la phrase. Celle-ci est une chaîne, symbolisable en réduction par deux signifiants ($S_1 \rightarrow S_2$), et qui produit cette autre unité qu'est l'unité sémantique de signification. Ainsi le sujet qui profère, dernier exemple venu : « je ne me sens pas fils de mon père », produit la structure minimale de séquence qu'est un point de capiton où le je tente de se déterminer dans une stase significative : $S_1 \rightarrow S_2$. L'unité sémantique ainsi produite peut se symboliser d'un « un » combinable à son tour :

$$\begin{aligned} (S_1 \rightarrow S_2) \\ (1 \rightarrow S_2') \\ (1 \rightarrow S_2'') \\ (1 \rightarrow \dots (-1)) \end{aligned}$$

Dès lors le transfert comme adresse au supposé savoir est-il « une relation essentiellement liée au temps »⁴ et l'expérience analysante, ordonnée par la rétroaction des séquences signifiantes, s'anime-t-elle entre une attente et une rétrospection de transfert, qu'exprime au mieux le mode grammatical du futur antérieur grâce auquel, à la fin, il ou elle aura été celui ou celle qui... Ce temps génère des affects spécifiques qui marquent de leur touche les dynamismes comme les retombées de la libido, la passion du signifiant se manifestant comme passion du temps. La quête analysante se fait

espoir, parfois exalté, mais aussi crainte, hantise, jusqu'au renoncement anticipé. Ces nuances qui spécifient chaque cas ont leur importance à l'entrée de l'analyse. Ce n'est pas la même chose d'entrer plutôt par la confiance du gain ou par la crainte de la découverte, car ce sont les indices de la position du sujet à l'endroit du savoir inconscient qui le constitue. Les affects de rétrospection ne manquent pas non plus : nostalgie sans doute, mais plus ou moins nuancée de regret, voire de remords. Nécessairement, l'élaboration de transfert oscille entre l'enthousiasme de l'expectative, et le sentiment d'une impuissance récurrente à trouver le dernier mot. S'y ajoutent, bien sûr, les « eurékas » de la trouvaille lorsqu'un bout de vérité se livre.

Cependant, ce temps de la rétroaction signifiante n'est pas le propre de l'analysant. C'est un universel du « parlêtre » que d'advenir dans un présent aussitôt révolu, les promesses du futur ne relevant les verdicts de l'advenu qu'au prix du dérochement du présent. Le résultat c'est que pour chacun, même pour les « vies minuscules », la vie se juge du point de vue de la mort, point de capiton suprême. Soustrayant toutes promesses, il fait prévaloir le futur antérieur d'un jugement dernier qui se passe bien du dieu de la révélation. Or, la psychanalyse ne vise pas l'universel dans le sujet, mais plutôt la particularité du positionnement de chacun dans cette structure. Ce n'est donc pas cette phénoménologie universelle qui importe, mais tout au contraire sa singularité. C'est elle qui permet, par le « maniement du temps »⁵, de faire travailler le transfert à la production de la réponse attendue. Les modes en sont variés, mais ils se répartissent selon les types cliniques car le symptôme, dans sa consistance met le sujet au présent, et même au présent perpétué de « ce qui ne

cesse pas » de se souffrir, en dépit du consentement et du déplaisir, et on peut constater que chaque type clinique accentue une modalité temporelle spécifique, qui vient comme gauchir la structure universelle du temps de la chaîne.

Le temps symptomatique

Il y a le mode obsessionnel du temps séquentiel. *Automaton* des compulsions mises à part, le sujet s'y détermine dans l'anticipation toujours actualisée du point de rétroaction ultime. En ce sens, sa montre avance, contrairement à ce que l'on croit parfois. On le croit du fait de sa procrastination fréquente, mais c'est une erreur qui repose sur la confusion du sujet et de la personne. Que la montre du sujet avance ne tranche pas du comportement qu'il affiche : selon les cas ou selon les moments, ce seront aussi bien les attermoissements de la délibération que la mise au présent par la précipitation de l'acte. Ni l'une ni l'autre n'empêcheront que le sujet, toujours déjà offert « au regard de la mort »⁶, ne se saisisse dans un temps révolu qui vide encore un peu plus un présent déjà universellement évanescence. Par l'opération de l'anticipation, qui consomme les épousailles, si l'on peut dire platoniques, du sujet et de la mort, c'est le couperet de la rencontre qui est conjuré. Voyez l'Homme aux rats de Freud. Tout érigé sous l'œil éternel, il se maintient, dans la réalité, entre deux femmes : la fille de l'auberge, servante du besoin sexuel, et la dame pauvre du choix impossible, dont il entretient ses rêveries et fantasmes. Mais l'inconscient a déjà suscité la troisième, cette fille supposée de Freud qui, de « ses yeux de bitume »⁷, le fixe du regard de la mort.

L'hystérique au contraire s'inscrit d'un « pas encore » qui vit d'espoir. Le sujet n'y est pas déjà à l'heure de la mort, il attend

Le temps de l'analyse

l'heure de la vérité. Celle-ci « se refuse plus souvent qu'à son tour »⁸, et ce qu'elle dit quand il s'en rencontre un bout ne lui plaisant pas, le sujet l'attend... encore. Qu'il se dérobe comme objet de la jouissance de l'Autre, ou qu'il récuse, au nom du réel, le savoir qu'il appelait de ses vœux, le « faire désirer » à quoi il se voue fait de lui l'artisan d'un suspens prolongé. Non qu'il soit déjà mort, cas de l'obsessionnel à qui sa dernière heure anticipée ne laisse rien à attendre, mais qu'au contraire il attende de naître, déplorant de n'être pas, pas sans l'Autre. Rien qu'un vide, qui appelle. Qui appelle toujours, car à l'heure de la vérité, si c'est vérité de l'Autre, le sujet s'éclipse pour parer à sa destitution. Cf. Socrate et sa dialectique interrompue, réellement. Ce n'est pas la nostalgie qui prévaut là, mais le rêve des lendemains, de l'ailleurs et du pas encore. Des pans entiers de l'existence du sujet en sont parfois relégués, non pas dans l'amnésie, qui est autre chose, mais dans le non-advenu – traumatisme mis à part, bien sûr. On comprend que pour ce sujet, l'entrée dans l'analyse, et l'espace d'attente qu'elle ouvre, lui aille comme un gant. C'est plutôt la fin, et ce qu'elle implique de réduction à un verdict définitif, quel qu'il soit, qui endeuille le sujet.

Le phobique se différencie en ceci qu'il ne perd jamais le nord : il n'a pas assez d'une montre, il a aussi sa boussole qui ne trompe pas, dès lors que seul le signifiant de sa phobie le sépare de l'angoisse. Ce point fixe du présent trop présent de la rencontre d'angoisse, du « gouffre temporel » qui abolit, en un instant quasi éternel, tant l'horizon du futur que les arrière-plans du passé, fait point d'ancrage pour ses évitements et commande la géométrie de ses déplacements – d'où les métaphores spatiales qu'il suggère. Sa montre à lui est toujours à l'heure, à l'heure H du réel. Elle

tolère pourtant, elle aussi, des conduites de types contrastés : immobilité et temps figé de l'affût, qui prête parfois à confusion avec la pétrification obsessionnelle, ou au contraire temps projeté de la fuite ailleurs, « en avant », comme on dit, qui prête plutôt à confusion avec l'attente hystérique.

La psychose, elle, défait la temporalité séquentielle du fait même du signifiant dans le réel hors chaîne. Qu'elle attaque les cadres temporels de la réalité s'aperçoit d'ailleurs à fleur de phénomènes. (C'est ce dont Biswanger et le courant de la psychiatrie phénoménologique ont fait tellement de cas.) C'est que défaire l'épinglage du signifiant et de la signification, défait aussi par voie de conséquence la temporalité rétroactive de la chaîne : hallucination verbale, fragmentation pulvérulente de la schizophrénie, infinitude asymptotique de la réalisation paranoïaque, série des instants juxtaposés dans le désordre anhistorique de la manie, présent éternisé de la mélancolie, etc.

Cette variété symptomatique de la temporalité universelle du sujet se conçoit dans la mesure où le symptôme inscrit ce que nous pouvons bien appeler la relation du sujet avec le réel. La rencontre première avec la réalité sexuelle – traumatisme, a dit Freud – le symptôme l'inscrit. Ce faisant, il la dissimule et la distancie : « *proton pseudos* » selon Freud, « *falsus* »⁹ selon Lacan. On comprend que l'« enveloppe formelle »¹⁰ du symptôme, en tant qu'édifice signifiant, inclut en la figeant la diachronie de la chaîne qu'il superpose à la métaphore première de la jouissance. Dès lors, rien d'étonnant à ce qu'il livre son secret dans la temporalité d'anticipation-rétroaction de la chaîne qui s'y déchiffre, et que cette temporalité porte la marque de la défense subjective à l'égard du réel. C'est elle qui fait tout l'enjeu d'une analyse.

Il a bien fallu constater pourtant, qu'en dépit des premiers espoirs de Freud, l'élucidation d'un symptôme ne se confondait pas toujours avec sa résorption, et que cette dernière elle-même n'équivalait jamais à la disparition de tout symptôme. Soit qu'un symptôme déchiffré se maintienne, cas de l'Homme aux loups, soit qu'un symptôme guéri en laisse un autre à sa place, cas de l'Homme aux rats, mais aussi de beaucoup d'autres, notamment celui par lequel Freud introduit l'expression de *proton pseudos*, dans son « Esquisse d'une psychologie scientifique ». De fait, quand la jeune fille que tourmente la « hantise » d'entrer dans les magasins, avec tout ce que ce terme connote d'attrance fascinée et de crainte, aura déchiffré avec Freud la chaîne qui permet de substituer le signifiant « homme » au signifiant « magasin », et de traduire sa phobie en termes de hantise de la relation sexuée à l'homme, elle sera au pied du mur du vrai problème à traiter. De même pour l'Homme aux rats : son obsession disparaît de façon spectaculaire sous l'effet du déchiffrement, mais lui, reste partenaire de la mort qui l'attend à la place de la femme.

Il faut donc plus de temps pour traiter le rapport du sujet à la cause sexuelle que pour déchiffrer le symptôme, au sens étroit du terme. Ce fait nous introduit à la question du temps logique dans sa définition stricte. Le temps rétroactif de la chaîne peut sans doute être dit « temps logique », dans la mesure où la logique du signifiant commande à son mouvement réversif. Réservez pourtant l'expression de « temps logique » au temps qu'il faut pour conclure malgré l'incomplétude de l'Autre, là où l'inconscient lui-même ne sait pas. Ce temps est requis pour mettre un terme à la série associative infinie et pour produire l'effet d'après-coup d'où elle puisse s'ordonner en séquence finie.

Le temps logique

Réussir à conclure en dépit du manque à savoir, c'est bien le problème posé à chacun des prisonniers dans le sophisme du texte que Lacan consacre au temps logique en 1945. Chacun doit déduire sa propre couleur qu'il ne sait pas, mais que les deux autres savent. Lacan les désigne de trois lettres A, B et C, A étant chacun d'entre eux, en tant qu'il calcule sa couleur. Il le peut en inférant des mouvements des deux autres ce qu'ils savent de sa propre couleur. Il n'est sans doute pas excessif de voir dans ce savoir de B et de C une sorte d'anticipation de la fonction de l'Autre, lieu du savoir. Cependant, au-delà d'avoir reconnu l'incomplétude de cet Autre, lieu barré où du savoir manque, $S(A)$, Lacan n'a jamais cessé de se référer à son temps logique. Il le redéfinit dans « Radiophonie » comme le temps nécessaire pour « se dire »¹¹, et ce n'est pas simplement celui qu'il faut pour s'associer aux signifiants de sa chaîne. Il y revient de nouveau dans le séminaire *Encore*, pour le redéfinir comme un calcul sur l'objet *a*. Modifiant sa formulation antérieure dans laquelle il nommait A chacun des sujets en tant que calculateur, il met l'accent sur le savoir qui manque en les désignant désormais comme « *a* », pour autant que chacun des trois intervient comme objet sous le regard des deux autres, en tant qu'il est « l'enjeu de leurs pensées »¹². Toute la question est en effet de savoir comment conclure là où le savoir manque non seulement au sujet, mais aussi... à l'Autre. Il y faut un calcul déductif, et donc, je l'avais évoqué voici déjà quelques années, « un analysant logique » qui tire les conséquences de ses dits : de ce qui s'y dit, et de ce qu'ils soient dits.

On peut localiser la différence entre le temps de la seule association libre et le temps proprement logique sur l'écriture du discours analytique, la statique de sa

Le temps de l'analyse

structure n'excluant pas que l'on y situe la temporalité de l'expérience. La chaîne du sujet se place à l'étage inférieur, entre la production des signifiants maîtres et le savoir qui inscrit la signification de vérité, c'est là que l'on peut localiser le temps des séquences associées. Le temps logique qui doit conclure sur la cause impossible à dire se placerait plutôt entre les deux étages du discours, dans sa partie gauche qui écrit le hiatus du savoir et de l'être de jouissance :

$$\begin{array}{l} a \rightarrow S \\ S_2 \quad S_1 \end{array}$$

Le point de capiton du temps logique qui conclut la série sans fin des dits ne peut qu'être conclusion outrepassant l'impossible à savoir – refoulement originaire, disait Freud – par un savoir de l'impossible. Rien à voir avec quelque horizon mystique. Contrairement à ce qu'affirme Wittgenstein, « l'inexprimable n'est pas l'élément mystique »¹³. Il ne se montre pas, il se déduit et le sujet s'en trouve instruit de sa division. Tel est le didactisme de l'analyse : la logique y relaie le savoir défaillant pour produire, à la fin, le sujet « assuré de savoir »¹⁴ les diverses formes de l'impossible inscrites dans la structure. La conclusion de passe, que conditionne la traversée de ce que Lacan a désigné comme moment de passe, comporte, elle, la vérification d'une impossibilité, dont l'affirmation fait point de capiton pour l'ensemble de la série associative. À pousser le savoir aux limites de son élaboration, il se découvre qu'il ne sait pas tout de l'être. Dévalorisation. La castration s'y confirme d'être sans recours, et la répétition de la demande s'y résout de sa vanité aperçue. Ainsi le sujet vérifie-t-il qu'à plus se dire, il affirme d'autant ce qui ne saurait se dire, et que le temps pour se dire se double à chaque pas d'un temps pour s'instruire de l'impossible à dire, jusqu'à ce que ce

dernier, d'être parvenu à ses fins – le sujet instruit – ne mette un terme au premier. Bénéfice épistémique, donc.

Il faut pourtant bien constater que ce bénéfice n'est que possible et n'a jamais la nécessité d'une conclusion déductivement démontrée : à bien des analyses manquent la conclusion d'impossibilité, et celles qui y parviennent restent de toute façon en deçà de la démonstration à laquelle l'analyse ne se prête guère. Toutes les conclusions ne sont pas du même ordre. S'il s'agit d'un roman, l'inattendu et la surprise peuvent avoir leur prix. Il y a aussi les dénouements seulement en acte. Dans le registre proprement logique, la conclusion semble valoir par sa nécessité. À l'évidence pourtant, on le constate, toutes les conclusions de fin d'analyse ne sont pas des conclusions d'impossibilité. Un sujet peut se précipiter vers la sortie sur un « basta ! » qui, soit désespère d'obtenir plus, soit se satisfait des acquis de vérité ou de mieux-être déjà produits. Toute la question est donc d'évaluer, en chaque cas, la connection déterminante entre la décision de sortie et la conclusion obtenue dans le symbolique.

Le plus-de-temps

La question se pose donc du ressort de ce qui imprime au temps logique le rythme propre à chaque cas, voire ses limitations parfois irréductibles. Pourquoi faut-il tant de temps au sujet pour s'instruire d'une structure qui est à l'œuvre tout au long de l'expérience, et comment même peut-il s'y refuser ?

Il faut noter d'abord qu'il n'est pas de conclusion purement logique. L'incomplétude, voire l'indécidabilité, indiquent, là où on s'y attendrait le moins, dans la logique mathématique elle-même, ce qui limite l'ordre déductif : aussi nécessaire qu'elle paraisse, une conclusion enveloppe toujours un élément de décision, par quoi

jamais elle ne s'imposera à celui qui n'y consent point.

Demandons d'abord à quelle catégorie, de l'imaginaire, du symbolique, ou du réel, ce temps logique de la conclusion appartient. Lacan en pose la question et y répond dans un passage de « Radiophonie ». Évoquant le « se dire », il ajoute : « ce qui du temps lui fait étoffe n'est pas d'emprunt imaginaire, mais plutôt d'un textile où les nœuds ne diraient rien que des trous qui s'y trouvent »¹⁵. On voit ce qui est en question : si le temps logique n'est pas simplement identique à celui des nœuds de la signification – imaginaire –, est-il alors simplement d'essence symbolique ? L'évocation du trou pourrait le suggérer, mais la phrase, plus subtile, glisse, sur la veine homophonique, de la textualité à la texture : deux termes au lieu d'un, ce n'est évidemment pas pour dire la même chose, mais pour épouser la complexité de la chose même : la déhiscence invisible qui de texte à textile fracture une apparente gémellité. Ce textile, s'il n'est pas simplement d'essence symbolique tiendrait-il donc au réel ?

C'est un autre terme pourtant que Lacan convoque : « Ce temps logique n'a pas d'En-soi que ce qui en choisit pour faire enchère au masochisme ». Tortueuse précision d'une phrase qui à la fois nie et affirme ce qu'elle nie – l'en-soi du temps logique – ; subtilité d'une négation rajoutée à l'expression commune « n'avoir que » : « n'a pas de [...] que ce qui » ; clivage surprenant de la phrase entre une affirmation qui nie – « il n'a pas » – et une négation qui affirme – « il n'a que ». Le terme de masochisme connote évidemment la jouissance et l'objet qui s'y propose. Ce n'est pas la première fois que Lacan évoque l'en-soi de l'objet *a*. Il l'a déjà fait dans son compte rendu du séminaire sur « l'Acte analytique »¹⁶. L'emprunt est à

Kant, évoqué quelques pages auparavant de façon critique et à sa « Chose en-soi », qui, telle la *Dame inaccessible*, « se déroberait à la connaissance »¹⁷. L'objet *a* n'est pas l'en-soi du temps logique, car il ne serait pas sans la chaîne symbolique dont il choisit ; il en est cependant le seul en-soi, non parce qu'il reste aussi impossible à dire que le *noumène* de Kant serait impossible à connaître, mais parce qu'il existe plus substantiellement. Sa substance, la seule évocable ici, c'est la jouissance que le texte évoque juste un peu après. S'il le dit en-soi, cet objet, plutôt que de le dire réel, comme en d'autres occurrences, c'est précisément pour évoquer ce qui s'ajoute de jouissance, au réel de sa consistance logique.

C'est du « se dire » perpétué que la jouissance qui « se produit d'effet de texture » trouve parfois à résister à la conclusion qui y mettrait un terme, le sujet ne s'instruisant qu'au prix d'un renoncement. Le plus-de-temps est la face visible d'un plus-de-jour. En effet, il faut du temps, dit Lacan, « pour se faire à être »¹⁸. L'expression connote le forçage d'un consentement, la patience de supporter, de s'habituer... à l'inévitable – autre nom de l'impossible. Cet être auquel il faut se faire ne vient pas de l'Autre. Il n'a de répondant ni de savoir, ni d'amour. S'y faire, c'est se séparer des mises en acte transférentielles, qui dans la répétition de la demande, connectent le sujet à l'Autre qu'il appelle comme complément de son manque-à-être. Cette chute de la demande, où le partenaire s'évanouit, c'est ce qui peut se produire quand la réponse impossible du symbolique apparaît ponctuellement comme... la réponse, la réponse qui réduit le sujet à son être sans Autre. Encore faut-il qu'il s'y fasse... avec le temps. Ce temps-là n'est pas épistémique. Il dépend moins de l'entendement que d'une impensable décision.

Le temps de l'analyse

Le temps de l'analyse ne peut se comprimer, car le temps nécessaire pour pousser le symbolique en ses retranchements, temps logique, est inséparable de celui qu'il faut encore pour admettre et supporter le résultat. C'est un temps imprévisible, dont l'équation inclut l'élément incalculable d'une « insondable décision de l'être »¹⁹, selon l'expression dès longtemps utilisée par Lacan à propos de la psychose. Le choix de jouissance y est impliqué. Celui du névrosé prélevant une

jouissance sur le manque-à-être dont pourtant il se plaint, on conçoit qu'il lui faille du temps pour le rectifier. S'il le fait, ce sera en acte : sur ce point Wittgenstein n'a pas tort qui nie la possibilité même de « propositions éthiques »²⁰. En effet, pas d'éthique déclarative. Mais ici comme ailleurs, c'est « en rectifiant la position de l'éthique »²¹ que l'on prépare, non la science, mais la conclusion logique sans quoi il n'est point de désir de l'analyste possible.

¹ Reprise d'un texte antérieur rédigé d'après une conférence prononcée à l'EOL, Buenos Aires, en septembre 1993.

² Lacan Jacques, « Radiophonie », *Scilicet 2/3*, éd. du Seuil, 1970, p. 78.

³ Lacan Jacques, Compte rendu du séminaire sur l'Acte analytique, *Ornicar ? 29*, éd. Navarin, 1984, p. 22.

⁴ Lacan Jacques, *Écrits*, éd. du Seuil, 1966, p. 844.

⁵ *Ibid.*

⁶ Lacan Jacques, Compte rendu du séminaire sur l'Acte analytique, *Op. Cit.*, p. 22.

⁷ Lacan Jacques, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Op. Cit.*, p. 303.

⁸ Lacan Jacques, *Télévision*, éd. du Seuil, 1973, p. 64.

⁹ Lacan Jacques, « Radiophonie », *Op. Cit.*, p. 80.

¹⁰ Lacan Jacques, « De nos antécédents », *Écrits, Op. Cit.*, p. 66.

¹¹ Lacan Jacques, « Radiophonie », *Op. Cit.*, p. 78.

¹² Lacan Jacques, séminaire *Encore*, éd. du Seuil, Paris 1973, p. 47.

¹³ Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, éd. Gallimard, 1961, p. 106.

¹⁴ Lacan Jacques, « L'Étourdit », *Scilicet 4*, éd. du Seuil, 1973, p. 44.

¹⁵ *Ibid.* p. 79.

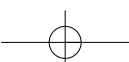
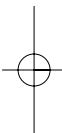
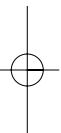
¹⁶ Lacan Jacques, « L'Acte psychanalytique », *Op. Cit.*, p. 18.

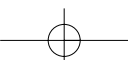
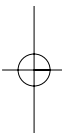
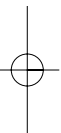
¹⁷ Lacan Jacques, « Radiophonie », *Op. Cit.*, 76.

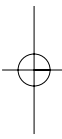
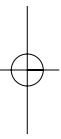
¹⁸ *Ibid.*, p. 78.

¹⁹ Lacan Jacques, « La causalité psychique », *Écrits, Op. Cit.*, p. 177.

²⁰ Wittgenstein, *Op. Cit.*, p. 103.







**Achevé d'imprimer n°71052
Belle Page - Novembre 2007**

